

TOME 83 – Fascicule 2  
Juin 2024

# LATOMUS

REVUE D'ÉTUDES LATINES



Publiée par la Société d'études latines  
de Bruxelles – Latomus

## SOMMAIRE

### ARTICLES

Concepción CABRILLANA, ¿Concomitancias funcionales en predicados (no)-copulativos latinos? . . . . .	215
Pepa CASTILLO PASCUAL, El Nerón de los discursos de Subrio Flavo, Antonio Honorato, Boudica y Vindex: Un estado de la cuestión sobre su “leyenda negra” . . . . .	237
Marco CRISTINI, When did Odoacer Depose Romulus? A Reappraisal of the Western Empire’s ‘Fall’ in 476 . . . . .	262
Ornella FUOCO, Aspetti della rappresentazione della natura nei <i>carmina</i> di Venanzio Fortunato . . . . .	271
Tommaso GAZZARRI, A Note on Seneca <i>De Tranquillitate Animi</i> 1.10 . . . . .	296
Bernard STENUIT, Un exemplaire annoté de l’édition d’Horace par Knobloch (Strasbourg, 1520) . . . . .	306
Melissande TOMCIK, A Parallel Reading of Statius’ and Silius’ <i>Lion Similes</i> . . .	319
Manfredi ZANIN, <i>Faustus Felix</i> . . . . .	337

### NOTES ET DISCUSSIONS

John BRISCOE, Livy 44.35.10: Menophilus or Demophilus? . . . . .	361
Mikel GAGO, Nota sobre una nueva traducción castellana de Ronald Syme: <i>Salustio</i> (Gredos, 2023) . . . . .	363
Tommaso GAZZARRI, A Textual Observation on <i>Imperia Praeceptorum</i> at <i>De Tranquillitate Animi</i> 1.10. . . . .	370

COMPTE RENDUS. . . . .	371
------------------------	-----

PUBLICATIONS ADRESSÉES À <i>LATOMUS</i> . . . . .	431
---	-----

## Comptes rendus

Richard ASHTON & Nathan BADOUD (ed.), *Graecia capta? Rome et les monnayages du monde égéen (II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> s. av. J.-C.)*, Basel, Schwabe, 2021 (Aegeum, 1), 22,5 × 16 cm, 345 p., fig., 64 €, ISBN 978-3-7965-4313-5.

Comme le précise Nathan Badoud dans son Introduction (p. 11-15), l'ouvrage ici recensé relève d'un programme de recherche intitulé « Aegeum » financé par le Fonds national suisse. L'objectif de ce programme est d'étudier « l'intégration économique de l'espace égéen à l'empire romain » à l'aide d'approches successives, mises en œuvre lors de rencontres dédiées. C'est la numismatique qui a été choisie comme thème de la première rencontre qui s'est tenue à l'Université de Fribourg en 2016. La publication de dix des douze communications présentées à cette occasion a été réalisée dans le cadre d'une collection éponyme où seront publiés également les volumes suivants. Il s'agit donc des premiers résultats d'un programme ambitieux, à la fois sur le plan éditorial et sur le plan scientifique. Outre l'Introduction de N. Badoud, l'ouvrage se compose d'un article méthodologique d'Andrew Burnett puis d'un exposé où François de Callatay développe ses vues sur un modèle qui lui est cher, celui du financement des armées romaines au moyen de monnayages locaux. Viennent ensuite plusieurs contributions à caractère régional, confiées à des spécialistes des monnayages des zones traitées. Le volume est bilingue et comprend cinq articles en anglais et cinq autres en français. Des résumés en anglais de chaque communication figurent à la fin. Il n'y a pas de conclusion générale, mais l'introduction de N. Badoud et l'article d'A. Burnett en tiennent largement lieu. Le volume est également dépourvu d'index, mais le découpage régional permet de se repérer facilement et la consultation est aisée. Le livre est d'un usage agréable et il y a peu de coquilles. On regrettera cependant que tous les articles ne soient pas illustrés. En revanche, le volume dispose de nombreuses cartes. Dans son article liminaire « Overview and Some Methodological Points » (p. 17-33), A. Burnett replace la rencontre de 2016 et le livre qui en est issu dans leur contexte historiographique : l'étude de la transformation des monnayages hellénistiques en un monnayage provincial romain arrimé au monnayage impérial, lequel fut finalement assez lent à se diffuser dans tout l'Empire. Les contributions de Grant, Crawford et Callatay à cette inflexion décisive de la recherche numismatique sont spécialement évoquées. Plus largement, Burnett invite avec éloquence à ne pas proposer systématiquement une explication militaire aux émissions monétaires, y compris lorsqu'il s'agit de monnayages de grande ampleur. Sans nier bien sûr la corrélation fréquente entre frappes monétaires et dépenses militaires, Burnett affirme avec force la possibilité de productions monétaires à vocation économique ou de mesures à caractère technique visant par exemple à remettre en ordre un système monétaire pour améliorer ses performances. Burnett cherche visiblement à rétablir un équilibre face à une tendance générale de la recherche qui lui semble excessive. Cette démarche est assurément bienvenue et les exemples évoqués à l'appui de la démonstration sont bien choisis et convaincants. De même, Burnett suggère de ne pas couper l'évolution monétaire propre au monde égéen de l'évolution générale des monnayages méditerranéens, conséquence regrettable de la spécialisation des chercheurs qui conduit à manquer des phénomènes de grande ampleur, comme le rôle spécifique de la période augustéenne. En fort contraste avec l'article de Burnett, la contribution de F. de Callatay « Le financement

des armées romaines en Méditerranée orientale au moyen de frappes pseudo-civiques locales : aux racines perses du modèle » (p. 35-61) réaffirme la pertinence d'un phénomène que Callataÿ a mis en évidence dès ses recherches doctorales et qu'il n'a cessé d'illustrer depuis, celui de l'usage voire de la manipulation pour les besoins des armées romaines de frappes d'apparence autonome, identifiables au décalage entre l'ampleur des frappes et les besoins de la cité ou du royaume censés les produire. Selon Callataÿ, les enquêtes numismatiques qui se sont multipliées ces dernières décennies ont permis d'identifier cette pratique dans des monnayages toujours plus nombreux dont son article fait le bilan (il en identifie désormais treize). Mais la contribution de Callataÿ n'est pas un simple bilan actualisé : elle propose également de chercher les origines du phénomène à la période hellénistique, et même d'en situer le véritable début sous les Achéménides, une idée hardie et novatrice qui appellera des recherches nouvelles. Les acquis considérables du type d'enquête pratiqué par F. de Callataÿ ressortent incontestablement de sa contribution. Le risque, peut-être, est de faire disparaître d'autres situations et événements monétaires en insistant de manière exclusive sur les monnayages manipulés à des fins militaires. À cet égard, les articles de Burnett et de Callataÿ doivent plutôt se lire sur le mode de la complémentarité que sur celui de l'opposition, l'un englobant le fait monétaire antique dans son ensemble, l'autre identifiant une pratique d'importance capitale, mais spécifique et plutôt limitée à l'argent. L'article d'Albana Meta « L'arrivée des Romains en Illyrie méridionale et son effet sur la production et la circulation des monnaies » (p. 63-79) inaugure les études régionales. Meta montre l'importance des drachmes d'argent d'Apollonia et surtout de Dyrrachion pour l'ensemble de l'Illyrie avant l'arrivée des Romains. Ces monnayages d'ampleur régionale auraient été ensuite utilisés par les troupes romaines pour financer leurs campagnes dans les Balkans dès leur implantation en Illyrie en 229 et de manière récurrente ensuite, en particulier lors des guerres thraces et mithridatiques. Meta suggère également de placer le début des frappes de bronze en Illyrie (six cités) à la suite des interventions romaines de la fin du troisième siècle av. J.-C. dans un contexte d'intensification des échanges lié à la présence ou au passage des troupes romaines. Elle accorde aussi une attention particulière aux frappes de bronze sous influence macédonienne, telles celles du roi Genthios, allié de Persée. Son article aborde ensuite les pratiques de thésaurisation et la circulation du denier en Illyrie, perceptible selon elle à partir des années 116-115 puis surtout à partir du milieu du premier siècle avant notre ère (Dyrrachion ne frappant plus d'argent à partir des années 60 av. J.-C.). Elle décrit enfin les modifications de la production monétaire locale en insistant sur les traits de romanisation des différents monnayages civiques (dénominations romaines, métrologie, iconographie) à partir des années 50 et surtout 30 av. J.-C., et souligne que de nombreuses incertitudes demeurent. Ces approches successives permettent de dresser un panorama efficace et varié des différentes conséquences de l'intervention romaine sur la situation monétaire en Illyrie entre 229 et l'avènement de l'Empire. Sophia Kremydi s'intéresse ensuite à la Macédoine et à la Thessalie (« From the Antigonids to the Romans: Macedonia and Thessaly in the 2<sup>nd</sup> and 1<sup>st</sup> century BC », p. 81-99). Parmi les conséquences monétaires de la victoire de 197, Kremydi note l'absence de monnaies macédoniennes produites après Cynocéphales hors de Macédoine, le remplacement des alexandres posthumes de poids attique caractéristiques des zones sous influence macédonienne par des monnaies d'argent plus légères et la réapparition de fractions d'argent dans la gamme monétaire macédonienne elle-même (jusqu'en 148). Sur ce dernier point, Kremydi considère que l'absence de ces fractions au III<sup>e</sup> siècle était compensée par l'utilisation du monnayage d'Histiée par les Macédoniens, vérifiant ainsi pour la Macédoine l'application du modèle proposé par F. de Callataÿ (qui préfère cependant voir dans le monnayage d'Histiée un monnayage d'inspiration romaine, cf. p. 48) ; selon Kremydi,

les imitations rhodiennes pourraient elles aussi constituer des cas de monnayages manipulés par les autorités macédoniennes dans le cadre des conflits avec Antiochos III puis lors de la troisième guerre de Macédoine. Kremydi est plus circonspecte sur la nature du monnayage de la ligue thessalienne, dont elle pense qu'il pourrait commencer avant Pydna et doit être interprété comme une manifestation du nouveau statut de la Thessalie comme alliée de Rome. Elle retrace l'évolution de sa production, sporadique, jusqu'à l'apparition du portrait impérial sur les dernières frappes du premier siècle av. J.-C. En dépit de la mise en évidence de l'existence de *merides* en Macédoine pré-romaine, Kremydi suggère de maintenir une date postérieure à 168 pour les tétradrachmes de la première (et de la deuxième) *meris* au portrait d'Artémis, et d'en faire d'abord le monnayage régulier de la Macédoine romaine et non un monnayage lié aux guerres romaines contre les Scordisques ou les Thraces, à l'exception du groupe le plus tardif des monnaies de la première *meris*, dont la circulation correspond à celle des monnaies de type thasien. Abordant ensuite les différentes émissions de bronze macédonien, elle suggère une séquence où les bronzes régionaux (royaux) précéderaient les bronzes des questeurs romains, sans doute produits à partir de 148, qui seraient suivis à leur tour par des bronzes civiques romanisés émis jusqu'au milieu du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Les émissions civiques refléteraient le nouveau rôle dévolu aux cités dans la Macédoine romaine. L'étude de la circulation montre que le monnayage de la ligue thessalienne fut privilégié en Thessalie, très probablement par la volonté des Romains, déterminés à récompenser leurs alliés. C'est ce statut privilégié que refléterait aussi le fameux diorthôma augustéen établissant un taux de change favorable avec le denier désormais en expansion dans les Balkans. En Macédoine en revanche, ce sont d'abord les stéphanéphores athéniens qui dominent la circulation, et Kremydi évoque l'hypothèse d'une importation de ce numéraire pour les besoins des campagnes romaines, sans trancher cependant en l'absence d'une étude globale de leur circulation. À partir du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., les frappes d'Aesillas (et les autres frappes bilingues) remplacent les stéphanéphores dans un contexte marqué par les guerres mithridatiques. Le denier enfin se diffuse en Thessalie à partir des années 70 et s'impose en Macédoine dans les années 50. Mais si le monnayage d'argent local est alors interrompu, les frappes de bronze se poursuivent en adoptant une métrologie et une iconographie romaines. Michel Amandry présente ensuite la situation monétaire plus au sud (« Rome et les monnayages de Grèce centrale, Attique, Péloponnèse et Crète », p. 101-110). Ses remarques sur la Thessalie rejoignent celles de S. Kremydi et il note l'absence de deniers en Épire, en Acarnanie et en Étolie avant Actium, en dehors de rares attestations. À la suite de Callatay, Amandry considère que les didrachmes frappés à Leucade et les didrachmes et les tétroboles des Ainianes sont probablement émis pour les besoins des Romains à la période syllanienne et il suggère qu'il pourrait en être de même de frappes de Corcyre encore mal connues. Pour l'Attique, Amandry revient sur la production de stéphanéphores par les Romains et évoque les diverses hypothèses d'identification des monnaies luculliennes. Il place également en Attique une partie des émissions syllaniennes (*RRC* 359/1-2). Amandry évoque ensuite les monnaies de la ligue achéenne en se ralliant à l'hypothèse d'une production jusqu'à la période triumvirale, qui paraît de fait la mieux fondée. Il s'agirait alors d'un nouveau cas de monnaies locales employées par les Romains, ce qui aurait retardé la diffusion du denier dans le Péloponnèse. Amandry évoque aussi la frappe probable d'une partie du monnayage de bronze d'Antoine à Gytheion et à Athènes et ses conséquences sur la romanisation des bronzes locaux. La Crète fait l'objet d'un rapide développement évoquant les imitations athéniennes commentées par Le Rider, les tétradrachmes de Metellus en 67 et les bronzes au nom de magistrats romains consécutifs à la provincialisation de la Cyrénaïque et de la Crète. Là encore, les premiers deniers apparaissent sous le Principat.

Grâce à l'étude d'un matériel abondant (24206 monnaies et 397 trésors), Evgeni I. Paunov aborde le cas de la Thrace et du territoire des futures provinces impériales de Mésie (« Thrace and Both Moesiae », p. 111-125). Après 168, les frappes réalisées hors de l'influence romaine ne jouent dans cette zone qu'un rôle superficiel. La présence romaine se manifesta à partir de 146 par la circulation de tétradrachmes de type thasien ou au nom des districts macédoniens qui furent dominants dans les territoires concernés jusque dans les années 70 et constituent bien selon Paunov des monnaies essentiellement romaines. La préférence romaine pour des paiements en monnaies d'étalon attique s'expliquerait par une différence de masse entre deniers (3,9 g) et drachmes attiques (4,2-3 g) assurant aux percepteurs du tribut et des revenus publics un bénéfice automatique de 10% environ. Paunov pointe des zones de circulation différente : monnaies des districts macédoniens, mais aussi drachmes illyriennes et imitations celtiques au nord ; tétradrachmes athéniens du nouveau style au sud, les monnaies au type thasien se taillant cependant la part du lion. Selon Paunov, l'afflux de numéraire utile aux besoins romains pourrait s'expliquer par une variété de facteurs (paiement de mercenaires, corruption, subsides à des chefs locaux). L'arrivée des deniers se repère dès 90-80 av. J.-C., d'abord en compagnie des frappes illyriennes, puis des tétradrachmes hellénistiques. Mais c'est à partir de la bataille de Philippes que les deniers affluent dans la zone et sont thésaurisés intensivement, ce qui évoque des paiements à caractère militaire et politique plus que des usages commerciaux. Les monnaies légionnaires d'Antoine sont présentes en masse dans la région où elles continuent de circuler bien après la fondation du Principat. Un nombre important de trésors datent des environs d'Actium. Les monnaies hellénistiques disparaissent définitivement de la circulation aux alentours de 10 av. J.-C. Paunov décrit également le monnayage royal de Thrace, dont il rappelle que la chronologie est mal connue en raison d'incertitudes sur la dynastie elle-même. Les différentes émissions de ce monnayage expriment iconographiquement l'appartenance du royaume à l'Empire ; la transformation des pratiques monétaires en Thrace entre 60 et 10 av. J.-C. est mise en rapport avec d'autres mesures qui préparent la provincialisation. C'est à une enquête principalement métrologique que se livre Andrew Meadows (« The Penetration of the *Denarius* and *Quinarius* Standards into Asia Minor in the 1<sup>st</sup> Century BC », p. 127-185). La première étape de sa démarche est de déterminer non seulement l'étalon pondéral du denier (3,9 g), du quinaire (1,9 puis 1,8 g. à la fin du siècle) et du sesterce (masse moyenne de 0,82 g) à la période concernée, mais aussi la marge de tolérance acceptée par les usagers et par les autorités romaines (environ 8% pour le denier, à peu près le double pour le quinaire). En effet, les monnaies romaines étant produites *al marco*, des phénomènes d'écarts étaient possibles pour une monnaie donnée, ce qu'on ne constate pas normalement pour le monde grec dont chaque exemplaire était contrôlé (frappe *al pezzo*). Cette différence se manifeste clairement dans l'allure différente de la courbe de répartition des masses pour les monnaies romaines (courbe « en cloche » ou courbe de Gauss) et pour les monnaies grecques (courbe « en falaise »). Ce cadre méthodologique solidement établi, Meadows part à la recherche des traces d'évolution des monnayages d'argent micrasiatiques, devenus peu nombreux au premier siècle av. J.-C., vers le monnayage romain. Meadows décrit une situation micrasiatique complexe, dans laquelle se maintient ponctuellement l'étalon attique mais où il identifie de manière indubitable une intensification de l'influence romaine sous des formes diverses et variables selon les régions : la reviviscence au premier siècle de monnayages antérieurs, qui évoque la pratique romaine des monnayages de restauration, des traces de production *al marco* visibles dans les courbes de répartition des masses, un alignement récurrent sur la métrologie du denier et de ses subdivisions, des emprunts iconographiques. Une première phase de romanisation, essentiellement métrologique, aurait lieu dans le contexte des

guerres mithridatiques. Une deuxième phase s'ouvrirait à partir des années 40, lorsque des fractions correspondant aux dénominations romaines se multiplient tandis que le tétradrachme devient l'équivalent de quatre deniers et le cistophore l'équivalent de trois deniers. Le basculement final s'effectuerait lorsque les dénominations romaines sont produites massivement en Asie, lors de la période triumvirale et en particulier sous l'autorité d'Antoine, dont les cistophores et les deniers légionnaires exercent une influence pondérale nette, avec cependant des disparités régionales. La période augustéenne voit la réduction drastique du nombre des émissions d'argent non romaines. Dans un article intitulé « Rome et les monnayages grecs de Carie aux II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> s. av. J.-C. De la tutelle rhodienne à l'avènement du Principat » (p. 187-232), Fabrice Delrieux commence par retracer les rapports de la Carie avec Rome après 167, en insistant sur les difficultés auxquelles les Cariens durent faire face dans un contexte de subordination croissante au pouvoir romain. Du point de vue monétaire, les difficultés de datation du bronze sont évoquées et de précieux tableaux présentent l'état des connaissances pour l'argent. Une phase de production monétaire en argent se dégage après 167 à la suite de la suppression de la tutelle rhodienne et de la libération théorique de la Carie, avant une raréfaction des ateliers à la fin du deuxième siècle (mais le bronze semble se maintenir). Les guerres mithridatiques marquent une reprise des productions d'argent civique. À l'issue du conflit, le nombre des cités frappant l'argent est réduit à sept qui ont toutes soutenu Rome contre le roi du Pont (par exemple Stratonicee et Tabai). La situation se répéterait à l'époque de l'attaque de Labienus. Delrieux considère sans ambages le droit de frapper des monnaies d'argent comme un privilège accordé par les Romains. Pour autant, la tendance de fond est à la raréfaction des frappes d'argent, ce qu'on opposera à la multiplication des monnayages en bronze sur la période. À cette évolution générale, qui s'explique aussi par la montée en puissance des cistophores romanisés et des dénominations purement romaines, Delrieux ajoute des considérations sur la « romanisation rampante » des monnayages cariens, qu'il s'agisse des légendes, de la présence d'anthroponymes romains, d'usages graphiques et de l'évolution des étalons monétaires (en quoi Delrieux rejoint les remarques d'A. Meadows). Delrieux conclut que l'intervention des Romains dans les affaires monétaires de l'Asie fut massive mais qu'elle tint compte des rapports de chaque cité avec Rome. Lucia Carbone traite également de la situation de l'Asie Mineure (« The Introduction of Roman Coinages in Asia (133 BC – 1<sup>st</sup> Century AD) », p. 233-293) en combinant l'approche métrologique, les questions de circulation et l'étude de la documentation épigraphique. Son long article, complémentaire de ceux de Meadows et de Delrieux, décrit d'abord la situation monétaire de l'Asie attalide (en abordant également la question des frappes civiques, y compris les tétradrachmes à la couronne), dont elle considère qu'elle n'était qu'en partie fermée. Elle considère de fait que les cistophores eurent une circulation distincte qu'ils conservèrent jusqu'au milieu du premier siècle av. J.-C. à l'exception des périodes de crise comme les guerres mithridatiques. Carbone note à juste titre l'attachement au cistophore comme monnaie de la province d'Asie, puis comme monnaie romaine, à la fois pour des raisons de change et pour des raisons symboliques, ainsi qu'en témoigne son maintien dans une Asie impériale ouverte au denier depuis les années 40 av. J.-C. Sous Antoine et sous Auguste encore, les cistophores représentent des volumes supérieurs à ceux des deniers produits localement. Tout en signalant la présence occasionnelle de deniers du début du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. dans des fouilles et des réserves de musées en Turquie (dont un denier syllanien *RRC* 359/2 à Claros) et éventuellement dans le trésor de Gridia (denier *RRC* 340 de la guerre sociale), Carbone fait commencer la circulation et la production de deniers en Asie avec l'émission de Lentulus pour Pompée (*RRC* 445/3). Carbone remarque également que c'est aussi au milieu du premier siècle que les deniers apparaissent dans la documentation

épigraphique, ce qui exclut qu'ils soient alors de simples unités de compte. Carbone note la prédominance des textes à caractère public engageant les Romains dans les attestations épigraphiques des dénominations romaines, qui sont analysées en détail dans la dernière partie de l'article. Carbone consacre aussi d'importants développements à la circulation des monnaies de bronze, très différente de la circulation de l'argent dans la mesure où elle reste dominée par des dénominations locales, notamment le *tetrachalkon*, sans doute équivalent à l'*as/assarion*. Les dénominations romaines de bronze attestées épigraphiquement constituent donc d'abord des unités de compte. En conclusion, Carbone souligne l'importance des contextes et voit dans les dynamiques locales plus que dans l'intervention directe des Romains la principale raison de la romanisation des numéraires et des usages monétaires en Asie. La dernière contribution, due à Julie Dalaison, est intitulée « Le monnayage des cités de Bithynie au I<sup>er</sup> s. av. J.-C. » (p. 295-339). Un utile récapitulatif de l'histoire et de la géographie de la Bithynie précède un catalogue des types monétaires utilisés par les rois de Bithynie puis par les cités ayant abrité un atelier monétaire à la période concernée. Un point essentiel est l'efflorescence des monnayages civiques après le legs du royaume à Rome, monnayages qui prennent des formes diverses selon que la cité est une cité libre, une cité tributaire ou une colonie. La mention de rois thraces sur les monnayages des cités libres d'Héraclée, Chalcédoine et Byzance, pourtant considérées comme extérieures au royaume de Thrace, fait l'objet d'intéressantes remarques. Les références à Rome se multiplient par ailleurs sur les monnayages civiques de la province, où elles voisinent avec des types traditionnels. Les gouverneurs sont également mentionnés sur les monnaies, de manière particulièrement précise et personnelle au début du Principat augustéen. Le cas de la colonie d'Apamée est étudié en détail, avec des développements convaincants sur la stratégie iconographique mise en œuvre et le sens de la titulature. L'impact de Rome sur la situation monétaire en Bithynie se manifeste donc d'abord dans l'apparition de frappes civiques inconnues à la période royale puis par l'adoption d'un répertoire iconographique en partie romanisé, qui n'est pas imposé par Rome mais choisi par les cités soucieuses de définir leurs relations avec le pouvoir romain au mieux de leurs intérêts. Le bilan de ce premier colloque, en dehors des très nombreux résultats ponctuels qui justifieront sa consultation par les spécialistes, est d'abord la confirmation que la monnaie romaine fut lente à s'imposer en Égée et qu'elle ne devint dominante que sous le Principat, soit bien après la prise de contrôle effective par Rome de la totalité de la région. C'est vrai pour le denier, qui n'apparut que dans le courant du premier siècle avant notre ère, et plus encore pour le bronze romain, qui resta longtemps une unité de compte. Pour autant, et c'est là un des principaux acquis du colloque, la présence romaine eut des conséquences profondes, qui passèrent longtemps inaperçues, sur le plan monétaire : ce peut être l'apparition de monnayages civiques, comme en Bithynie ou en Carie, des ajustements métrologiques voire des changements de mode de production, perceptibles en Asie, des influences iconographiques, et bien sûr des changements d'échelle dans la production monétaire et l'utilisation par Rome de monnayages locaux pour ses besoins propres (Illyrie, Attique, Crète, Macédoine), les cistophores ayant de ce point de vue un statut intermédiaire entre monnaie locale et monnaie romaine. Le colloque a également pointé la difficulté d'une documentation qui reste complexe : certains trésors sont mal connus, les trouvailles isolées sont parfois problématiques, des monnayages sont attestés par peu d'exemplaires, et d'importantes séries peuvent être l'objet d'interprétations divergentes. On rappellera donc les salutaires mises en garde contre le risque de systématisme ou de recours à un concept trop unifiant, comme celui de monnayage manipulé (qu'il conviendrait de creuser, par exemple en se demandant à chaque cas d'où provient le métal utilisé), pour désigner des phénomènes qui peuvent être divers. Les dynamiques locales doivent également être



prises en considération et on notera avec intérêt que les bonnes relations des acteurs locaux avec les Romains paraissent avoir des conséquences directes sur le paysage monétaire. Il y eut donc, en matière monétaire comme ailleurs, des possibilités de négociation avec Rome, dans un cadre certes lourdement déséquilibré. En résumé, le premier volume de la collection « Aegeum » est d'un intérêt considérable ; il renouvelle complètement pour l'espace égéen les importantes synthèses des années 80, ouvre de nombreuses pistes et constitue un instrument indispensable à la connaissance générale de l'Égée au moment de son entrée dans l'orbite de Rome.

Université d'Orléans – CNRS (UMR 7065 IRAMAT).

Arnaud SUSPÈNE.

Sophie AUBERT-BAILLOT, *Le grec et la philosophie dans la correspondance de Cicéron*, Turnhout, Brepols, 2021 (Philosophie hellénistique et romaine), 23 × 15,5 cm, 696 p., 120 €, ISBN 978-2-503-59155-1.

Die Wechselwirkung zwischen griechischer und lateinischer Kultur und Sprache ist ein bekanntes Phänomen der römischen Welt. In der späten Republik dürfte die Mehrheit der römischen Oberschicht beide Sprachen beherrscht haben. Seit einigen Jahren werden die Implikationen dieses Bilingualismus vermehrt auch aus soziolinguistischer Perspektive gewinnbringend erschlossen. Im Mittelpunkt solcher Untersuchungen steht die erhaltene Korrespondenz Ciceros, insbesondere der Briefwechsel mit dem Philhellenen Atticus, der sich durch spontanen Wechsel vom Lateinischen ins Griechische (*code-switching*) auszeichnet. Waren fremdsprachliche Elemente in anderen literarischen Kontexten streng reguliert, so scheint Ciceros Korrespondenz hier ein Fenster in mündliche Konversationspraktiken der römischen Elite zu öffnen. Griechische Zitate, Wendungen und Einzelwörter nehmen innerhalb der Briefrede unterschiedliche Deutungskontexte und Funktionen ein, doch steht ein auffallend hoher Anteil in direktem oder indirektem Zusammenhang mit Ciceros literarischem Großprojekt einer römischen Philosophie. Diese Voraussetzung nimmt Sophie Aubert-Baillot zum Anlass, Ciceros Auseinandersetzung mit der griechischen Philosophie anhand seiner erhaltenen Korrespondenz in einer fundierten Studie zu untersuchen, wobei sie linguistische und philosophische Fragestellungen in einer textsortensensiblen Lektüre verbindet. Deutlich wird dabei nicht nur die innige Beziehung und Vertrautheit Ciceros mit den griechischen Philosophen, sondern auch die soziale und politische Dimension seiner Auseinandersetzung mit ihrem Denken, für dessen Entwicklung und Fortgang die Briefe nicht selten den kontextuellen Rahmen liefern. Das gewichtige Buch (696 S.), das Resultat der Sorbonner Habilitationsschrift der Autorin aus dem Jahr 2019, besteht aus zwei Hauptteilen: Im ersten Teil („Le grec et la philosophie dans la correspondance de Cicéron : Analyse formelle et prosopographique du corpus“) wird das Quellenkorpus vorgestellt. Das erste Kapitel („Définition du corpus“) stellt in tabellarischer Form zunächst sämtliche philosophisch deutbaren griechischen Einzelwörter und Wendungen aus den Briefen Ciceros in chronologischer Reihe zusammen (S. 37-67). In alphabetisch geordneten Tabellen folgen dann die griechischen Passagen, die (a) nur in Ciceros *philosophica*, (b) nur in den Briefen und (c) in beiden Textgruppen erscheinen (S. 68-92). Im zweiten Kapitel („Le grec et la philosophie : Formes, fonctions, origines“) liegt der analytische Schwerpunkt auf der grammatischen und stilistischen Einbettung der griechischen Passagen. Es beginnt mit der aus dem vorhergehenden Kapitel bekannten Liste, deren Lemmata jetzt durch kurze grammatische Erläuterungen ergänzt werden (S. 104-133). So findet sich etwa zu *Att. VI,1,18* (*et tu belle ἡπίορρησαε*) der Eintrag: „verbe à l'indicatif aoriste à la 2<sup>e</sup> pers. du singulier, dans une proposition indépendante“. Die größte grammatische Gruppe bilden

erwartungsgemäß nominale und verbale Einzelausdrücke (188 = 72,8% der insgesamt 258 Belege), gefolgt von präpositionalen Wendungen und Titelangaben (43 = 16,7%), an letzter Stelle stehen Zitate und Sprichwörter (27 = 10,5%). Dieser statistische Befund wird unter der Leitfrage nach dem allgemeinen Status des Griechischen in der Korrespondenz ausführlicher besprochen (S. 135-172). Es folgen Erörterungen zur rhetorischen Funktion der griechischen Zitate (S. 173-179) und zur Herkunft der philosophischen Kenntnisse Ciceros (S. 179-192). Das dritte Kapitel („Identités, fonctions, langages“) ist dem Werdegang und den philosophischen Interessen der dreizehn Briefpartner gewidmet, deren Korrespondenz mit Cicero griechische Passagen mit philosophischem Deutungszusammenhang enthält (S. 193-281). Aubert-Baillot beleuchtet hier die komplexen sozialen, politischen und zwischenmenschlichen Hintergründe des lateinisch-griechischen Sprachwechsels, wie er sich in der ciceronianischen Korrespondenz präsentiert. An diesen ersten, das Textkorpus konstituierenden Hauptteil schließt sich im zweiten Teil des Buches eine qualitativ orientierte Auswertung des Materials an („Les sources philosophiques du grec dans la correspondance de Cicéron“). In vier umfangreichen Einzelstudien werden die philosophischen Quellen und Hintergründe der griechischen Passagen in den Briefen unter Einbeziehung der philosophischen Schriften Ciceros minutiös und kenntnisreich erörtert. Der bei weitem ausführlichste Abschnitt ist Platon, den Sokratikern und der Akademie gewidmet (S. 285-433), die auch die wichtigste Quelle des Griechischen in Ciceros Korrespondenz darstellen. Die meisten platonischen Passagen stammen aus dem Briefwechsel mit Atticus, und Aubert-Baillot zeigt überzeugend, wie das freundschaftlich-vertraute Einvernehmen zwischen den beiden Männern die vielfältigen direkten und indirekten Anspielungen und Zitate geprägt und in ihrer Wirkungsweise bestimmt hat. Neben Platon (und Sokrates) geben die epistolaren Erwähnungen von Xenophon, Antisthenes, Arkesilaos, Carneades und Philon von Larissa Aufschluss über Ciceros Belesenheit und den allgemeinen philosophischen Horizont der römischen Oberschicht um die Mitte des 1. Jahrhunderts v. Chr. Das zweite Kapitel befasst sich mit aristotelischen und peripatetischen Quellen (S. 435-486). Ausgehend von allgemeinen Bemerkungen über die Verfügbarkeit des aristotelischen Oeuvres im antiken Rom analysiert Aubert-Baillot die vielfältigen ethischen, rhetorischen, dialektischen und politischen Bezüge auf Aristoteles, wobei die situativen Kontexte, in denen diese Aussagen stehen, sorgfältig herausgearbeitet werden. Bei der folgenden Behandlung von Theophrast und Dikaiarch steht der Gegensatz zwischen einem praktischen und einem kontemplativen Leben im Vordergrund. Im dritten Kapitel untersucht Aubert-Baillot Bezüge auf Epikur und epikureisches Vokabular in den Briefen Ciceros (S. 487-532). Trotz der Popularität, die diese philosophische Strömung in der römischen Oberschicht genoss, finden sich in den Briefen vergleichsweise wenige Hinweise in griechischer Sprache. Dennoch gelingt es Aubert-Baillot, das komplexe und häufig paradoxe Verhältnis Ciceros zu Epikur und der epikureischen Philosophie unter Einbeziehung weiterer Quellen darzustellen. Den griechischen Bezügen zur Stoa ist das vierte und letzte Kapitel gewidmet (S. 533-636), in dem Aubert-Baillot die ambivalente Haltung Ciceros gegenüber dieser für seine ethischen Konzepte so einflussreichen Lehre nachzeichnet. Auch hier überzeugt die von Einzelwörtern ausgehende Analyse, die den Leser immer wieder in ihren interpretativen Bann zu ziehen vermag. Eine konzise Zusammenfassung (S. 637-642) beschließt dieses sorgfältig gearbeitete Buch, das der Ciceroforschung mit der kompetenten und systematischen Aufarbeitung der griechischen Referenzen in Ciceros erhaltener Korrespondenz eine Quelle erschließt, die trotz ihrer großen Unmittelbarkeit für das Verständnis seiner Auseinandersetzung mit der griechischen Philosophie bisher nur punktuell ausgeschöpft wurde. Dass das Literaturverzeichnis vereinzelte Lücken in der Fachliteratur zum Phänomen des antiken Code-Switching und Bilingualismus aufweist, ist angesichts der

philosophischen Schwerpunktsetzung des Buches verzeihlich. Allerdings hätte man sich am Ende ein ausführlicheres Register gewünscht, das den Zugang zum umfangreichen Material erleichtert und eine gezielte, über einzelne Briefstellen hinausgehende Suche ermöglicht hätte.

*Rheinische Friedrich-Wilhelms-Universität Bonn.*

Raphael SCHWITTER.

Corinne BONNET, Jean-François COUROUAV & Éric DIEU (ed.), *Lux philologiae. L'essor de la philologie au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Genève, Droz, 2021, 22 × 15 cm, 334 p., fig., 54 \$, ISBN 978-2-600-06262-6.

L'introduction évoque l'intérêt pour les langues du monde, qui ne doit pas se limiter aux plus connues, et à leur étude par la philologie ; cette dernière « n'est rien sans le concours » d'autres branches du savoir (p. 10), vérité que l'on pourrait reformuler en disant que la philologie *est* le concours de plusieurs disciplines (illustration parfaite avec la philologie classique, qui est une *Altertumswissenschaft*). Après un panorama des travaux fondateurs (« un bouillonnement », p. 13) des deux siècles précédents et avant une « science réellement positiviste » au XIX<sup>e</sup> siècle, qu'en est-il au Siècle des Lumières ? Stagnation ? L'introduction se poursuit avec trois exemples d'avancées sur l'appartenance linguistique de l'arménien, du phénicien et de l'occitan. Les onze contributions, en français, ont elles également l'ambition de montrer, par des études de cas, que le bilan de la philologie au XVIII<sup>e</sup> siècle est nuancé. G. Ducoeur s'attache aux mss du *Rigveda* arrivés en Europe grâce aux missionnaires et aux commerçants ; les études d'alors furent déconstruites au XIX<sup>e</sup> siècle et la grammaire comparée des langues indo-européennes put s'élargir. M. Espagne montre que les savants allemands de l'Académie des sciences de Russie (Leibniz...), étudiant les langues et cultures de Russie, se font anthropologues ; c'est ainsi qu'ils établissent des liens entre origine d'un peuple et origine de sa langue. D. Fabié relève défauts et apports de la lexicographie de l'occitan médiéval. De la contribution de S. Fornaro, nous retenons que Winckelmann avait l'esprit philologique, dans sa façon d'envisager les œuvres d'art comme objets d'étude historique, ce qui l'amena à s'occuper des copies, des modifications, à rechercher l'original. Selon P.-Y. Lambert, les observations de E. Lhuys sur les langues celtiques ouvrent la voie à leur grammaire comparée. H. Le Bihan montre que se complètent les approches lexicographiques bretonnes de L. Le Pelletier et G. de Rostrenen. Pour A. Matthys, les travaux avant-gardistes du hollandais L. ten Kate en linguistique germanique eurent un apport véritable ; par exemple, il rendait compte directement des faits. R. Menini souligne ce qu'a de philologique l'édition de Rabelais par J. Le Duchat : collation de plusieurs mss et citations de variantes, remarques historiques et grammaticales. La connaissance de l'Italie préromaine, rappelle P. Poccetti, progressa, car, aux nombreuses informations données par les auteurs grecs et latins, on associa la connaissance personnelle des lieux ; les découvertes archéologiques, papyrologiques, épigraphiques (comme les *Tables Eugubines* pour l'ombrien), l'essor de l'étruscologie permirent à la philologie italique d'exister. Curieux destin de l'édition des poèmes de Canitz : R. Sternke relève les éditions, depuis la première, en 1700, sans nom d'auteur ni d'éditeur scientifique ; les éditions suivantes privilégient le commentaire, aux dépens de l'écotique, le sens l'emportant dans le choix des variantes. J. Winand retrace bien la méthode erronée de Kircher voulant déchiffrer les hiéroglyphes : il les combina librement pour établir un sens, symbolique. On est loin de Champollion (1822), mais auparavant, on aura découvert la pierre trilingue de Rosette (1799).

*Chercheur associé à l'Université de Strasbourg.*

Bernard STENUIT.

Antonella BRUZZONE, Alessandro FO & Luigi PIACENTE (ed.), *Metamorfosi del classico in età romanobarbarica*, Firenze, SISMEL – Edizioni del Galluzzo, 2021 (Nuova biblioteca di cultura romanobarbarica, 2), 24 × 17 cm, XII-161 p., 35 €, ISBN 978-88-9290-157-5.

Il volume miscellaneo esce come secondo della serie *Nuova Biblioteca di Cultura Romanobarbarica* e, dopo l'illustrazione delle linee editoriali della Collana, raccoglie studi presentati in un Convegno internazionale, organizzato dai dipartimenti competenti degli Atenei di Sassari e Siena il 17-18 giugno 2021. La scomparsa del prof. Bruno Luiselli poco prima dell'Evento ne ha fatto un volume in memoria, includente perciò anche una rassegna sulla produzione del Luiselli che convive con un sunto dei contributi ospitati in questo volume, raggruppati secondo un ordine approssimativamente cronologico degli autori trattati. In questa mia esposizione (minimamente ragionata) dei contenuti seguirò invece l'ordine di distribuzione della materia nel volume medesimo, evidenziando preferibilmente gli apporti positivi (in termini di sviluppi della ricerca sulla tarda antichità e di originalità) dei singoli contributori. Antonella Bruzzone in *Mundum tibi nullus ademit. Il Paradiso non-perduto per Ila in Draconzio* esamina il *topos* del *locus amoenus* nel secondo dei *Romulea*. Draconzio è citato secondo l'edizione a cura di Bouquet del 1995, non secondo quella a cura di Zwierlein del 2017, senza una esplicita motivazione della scelta. Si afferma che la tipologia del *locus amoenus* sarebbe desunta non solo da Teocrito (senza cenno al problema della conoscenza del greco da parte di Draconzio) e da Properzio, ma (con più incisiva impronta e con slittamento di senso) da Ovidio, nonostante egli non tratti di Ila bensì di altri miti di eros acquatico. Il taglio del contributo, incentrato in modo pertinente sulla metamorfosi del classico Ovidio, motiva probabilmente l'assenza di riferimenti a miti di eros acquatico trattati da autori del medesimo *milieu* culturale di Draconzio, come l'Anonimo dei *Versus serpentini* di *Anthologia Latina*. Marco Formisano tratta di *Land und Meer. La Praefatio al De raptu Proserpinae di Claudiano* con la chiara intenzione di dare (ennesima) dimostrazione di un rinnovamento metodologico nell'analisi del testo letterario all'insegna di un superamento delle procedure intertestuali. Lo fa partendo dall'assunto (condivisibile) che "le metamorfosi del classico ... non riguardano soltanto le trasformazioni di *topoi* provenienti dalla tradizione classica ma devono anche considerare una trasformazione, a volte radicale, dell'approccio ai testi tardoantichi e della loro interpretazione". Ne emerge un interessante apparato di categorie interpretative, come la pseudomorfosi (di Marrou), desunta dall'ambito della cristallografia, indicante un cambiamento radicale della sostanza sotto una forma quasi immutata. Molte di queste categorie sono recuperi, come ad es. la sillissi del Riffaterre, altre sono reimpieghi, come la 'piega' di Deleuze, la liminologia di Casey etc. Se l'orizzonte di riferimento teorico è intelligente, suggestivo ed avvincente, sarebbe auspicabile che la sua applicazione ermeneutica alla prima prefazione al *De raptu Proserpinae* di Claudiano fosse in primo luogo sostenuta da una robusta *institutio* filologica e critico-testuale, in modo da saldare le categorie interpretative tradizionali con l'innovazione esegetica sagacemente individuata da Formisano. Fabio Gasti in *Dal Titano ai martiri torinesi: un percorso ennodiano di poesia e fede* esamina uno dei tre carmi odeporeici di Ennodio (1, 1), sostenendo che sarebbe più opportuno definirlo naturalistico ed interpretarlo in senso allegorico-cristiano. Il Gasti nelle note che accompagnano gli infratesti ennodiani si mostra attento alla lezione testuale, come a p. 46, n. 5, in merito all'anomalo *rigent* (1, 1, 11) con *productio* della prima sillaba, preferito all'emendamento *frigent* di Schott. Pur condividendo il favore espresso da Gasti per la lezione con diastole, mi permetto di segnalare che la forma verbale *friget* va sovente soggetta a corruzione e che le forme *rige-/frige-* spesso si alternano e si confondono nei codici, come dimostrano

Sen., *Oed.* 39 ... *sed ignes auget aestiferi canis*, dove *ignes auget* di  $\Omega$  (*ignes auget*  $\eta$ ) alterna con *igne friget* di EM Hermann; e soprattutto Sil. 3, 671 *Quaeque riget, medius cum sol accendit Olympum* con la variante *quae friget* R p.c. preferita da Postgate, nonché AL 572 R, v. 2 *Et riget aestiuus hirsutus campus aristis* con la variante *friget* di B, non recepita in apparato dal Martorelli nella sua edizione del 2018 dei *Carmina XII sapientum*. Nell'infratesto di p. 51 per un refuso il sintagma *Letheo ... fonte* di Enn. *Carm.* 1, 1, 44 diventa *Letheo ... fronte* e per un altro refuso a p. 52, n. 24 *nexibus* diventa *naxibus*, semplici *coquilles* di un contributo buono e convincente. Filomena Giannotti in *Ceu flos succisus aratro. Metamorfofi di un topos classico in Ennodio* esamina il carme *De uenerabili Benigno episcopo* di Ennodio, evidenziandone il gioco onomastico d'apertura, senza nascondere la fatica interpretativa suscitata dal v. 4 *Nil loquitur casu pignoris adtonitus*. A mio avviso, il problema interpretativo si potrebbe risolvere tramite il lieve ritocco emendatorio *casu<s>* (facile l'aplografia di *s* finale in quella sequenza di terminazioni *-ur -us -is -us*); sì che nel contesto si verrebbe a dire: quando la tradizione avita, ovvero l'antica sapienza (v. 3 *cana fides*) narra di un uomo maturo, ne disvela le azioni, ma la condizione di un pargoletto (v. 4 *casu pignoris*), per il fatto d'essere inespressiva (*adtonitus*), come appunto è la condizione di ogni *infans*, non è di per sé eloquente, non dice nulla; quindi i genitori ovviano al problema, ponendo ai figli nomi eloquenti (nel caso specifico *Benignus*), onde basta chiamarli per dirne i meriti (v. 2 *quisquis uocitat, testis erit meriti*), conseguenti alle azioni che ci si aspetta da loro. Il polisigmatismo che si verrebbe a creare con l'integrazione (*casu pignoris adtonitus*) è espressivo del silenzio dell'*infans*. Tradurre poi *de foribus cecidit* dell'ultimo verso (con *cado* antifrastico di *casus* del v. 4) con "caddero giù dalle porte" è forse soluzione un po' troppo letterale, considerato che in italiano esistono verbi come 'defenestrare', ma è vero che la traduzione rende bene l'idea di ciò che ritengo sia accaduto davvero, e cioè che Benigno fu decapitato fuori dalla cinta muraria cittadina *ceu flos succisus aratro*. Decisamente interessante il contributo di Gavin Kelly *Titles and Paratexts in the Collection of Sidonius' Poems* che si propone di indovinare quali titoli Sidonio abbia dato ai suoi componimenti a partire dall'indagine (e dall'edizione) degli elementi paratestuali presenti nella tradizione ms. sidoniana, facendo tesoro della *recensio* dei mss. di Sidonio a cura di Dolveck e degli studi confluiti nell'*Edinburgh Companion to Sidonius Apollinaris*. Poiché io non ho studiato direttamente i mss. sidoniani, non mi permetto di scendere nel merito degli specifici rapporti parentali e, d'altro canto, ho sommo rispetto per la filologia di Lütjohann, al punto da atteggiarmi con sospetto dinanzi a stravolgimenti stemmatici ed innovazioni; dubito poi che le omissioni di V integrate nell'*editio princeps* delle epistole possano essere minimamente indicative di alcunché (esistendo la possibilità dell'integrazione congetturale) e dubito anche che si possa giungere alla individuazione dei paratesti dell'*Ur-archetype*, perché i paratesti sono sommamente sottoposti alle alterazioni soggettive di ogni copista e di ogni intenzione trascrittoria; non mi pare metodico, infine, postulare iparchetipi ogni volta che si ha un'incertezza, ma certamente desidererei poter sciogliere queste mie riserve pregiudiziali, riconoscendo – ripeto – che l'argomento è meritevole di ogni attenzione ed approfondimento. Perciò mi limito a suggerire di emendare a p. 89 *excusatoria* con *executoria* coll. *Hadrian. P.Monts. Roca III*, VII 165r e mi compiacco che Kelly abbia saputo far tesoro di alcuni degli studi di Zurli e miei in materia di titoli e paratesti di *Anthologia Latina*. Leggere la piacevolissima prosa del contributo di Domenico Lassandro dal titolo *Stilicone dall'esaltazione al disprezzo* mi ha ricordato la rasserenante fluidità espressiva degli scritti di Luigi Pepe e di un'Accademia italiana che, in quiescenza oggi sinanche gli epigoni e relegati in dipartimenti di corto respiro i loro eredi diretti, è ormai tramontata definitivamente e chissà se tornerà più. Lassandro passa in rassegna le opinioni su

Stilicone, polarizzate fra il consenso e il disprezzo, di Claudiano, Rutilio Namaziano, Orosio, Biondo Flavio, Edward Gibbon, Santo Mazzarino. E lo fa da par suo. Silvia Mattiacci tratta di *Presenza di Fedro e metamorfosi della favola tra IV e V secolo*, partendo da una breve storia della 'fortuna' di Fedro e soffermandosi sulla contaminazione ausoniana fra favola ed epigramma. Contro la *communis opinio* che intende l'espressione *Aesopia trimetria* di Ausonio (*epist.* 9, 78) riferita alla traduzione latina di Babrio effettuata da Tiziano ed utilizzata da Aviano, la Mattiacci, convinta che *uertere* vi significhi parafrasare, pensa invece che essa indichi i senari latini di Fedro. Quindi passa ad indagare la presenza di Fedro in Ausonio epigrammatico con particolare attenzione per Auson. *epigr.* 12 e 79 Green, confrontandosi perciò con soggetti gustosi, interessanti ed utili a suffragare il suo assunto. Circoscritto, non so quanto opportunamente, trattandosi di scrittore poliedrico come Claudiano, il contributo di Raffaele Perrelli (noto esperto di Tibullo ed elegia romana) su *Claudiano antielegiaco e Properzio 3,3*, secondo il quale, stando al suo medesimo *abstract* (p. 144): "Claudian has only formal or stylistic relationships with Latin elegy. The general literary characters proper to the genre are taken up only polemically, especially through reference to Propertius 3, 3, which is the text with which two *praefationes* are compared". Joop van Waarden si occupa di *Symmachus and the Metamorphosis of "You and I" in Epistolary Usage*. Tema non nuovo (ricordo che fu argomento della tesi di laurea di Riccardo Scarcia, classe 1938), ma ben trattato, perché letto secondo una produttiva categoria interpretativa di marca socio-linguistica. Partendo da un confronto fra gli epistolari di Sidonio e di Cicerone, si evidenziano le differenze fra l'uso classico e quello tardoantico dei pronomi personali di mittente e destinatario con riguardo alle categorie stilistico-formali del singolare e del plurale (*modestiae, auctoris, reuerentiae, maiestatis*). L'uso classico, ciceroniano, conoscerebbe soltanto l'impiego (raro) di *nos* per *ego*, non di *uos* per *tu*, come in *Att.* 2, 23, 3. Il pl. di prima persona risponderebbe al concetto di 'io dilatato' di Benveniste e all'intenzione del locutore di presentarsi come personaggio pubblico (secondo Conway). Si passano poi in rassegna gli usi presenti negli epistolari di Seneca, Plinio, Frontone, Marco Aurelio, Ausonio, per giungere finalmente a Simmaco che, secondo Callu, userebbe il plurale quando il destinatario figura come rappresentante di un gruppo, giacché l'universo di Simmaco corrisponde ad una *sodalitas* di aristocratici. Del tutto condivisibili le conclusioni dell'analisi, efficace a dimostrare che il paradigma ciceroniano nella tarda antichità viene ristrutturato per configurare, in una società improntata all'amicizia, prospettive e retrospettive, vicinanza e distanza. E Simmaco sarebbe il primo rappresentante di questa metamorfosi socio-linguistica. Il volume – come si sarà compreso – è ricco di stimoli e suggestioni. Se ne raccomanda la lettura.

Università degli Studi di Perugia.

Paola PAOLUCCI.

Guy CLAESSENS & Fabio DELLA SCHIAVA (ed.), *Augustine and the Humanists: Reading the City of God from Petrarch to Poliziano*, Gent, Lysa, 2021 (Colibri. Collected Studies in History and Literature, 2), 23,5 × 17 cm, 463 p., 21 pl., fig., 75 €, ISBN 978-94-6444-762-0.

Tra tutti i pensatori cristiani, Agostino d'Ippona è – probabilmente – quello che ha maggiormente influenzato la cultura occidentale. Le sue opere sono state lette e annotate da scrittori, filosofi, intellettuali, artisti. La sua percezione dell'individuo, tanto sul piano esemplare, quanto su quello dell'interiorità, ha generato risposte profondamente diverse tra loro. Questo aspetto è stato messo in luce da importanti studi del passato (come, per esempio, quello, davvero capitale, di P. O. Kristeller, *Augustine and the Early Renaissance*,

in *Review of Religion* 8, 1944, p. 339-358). Dunque, quasi ovvie sono le ricadute del pensiero agostiniano sulla letteratura italiana: basterebbe rammentare, per esempio, il ruolo esemplare accordato ad Agostino nella *Vita nova*, in merito alla “memoria”, e, diversamente, all’ampio immaginario filosofico del Canzoniere di Petrarca, che ruota attorno al nodo delle *fluctuationes animi*. Si tratta di due aspetti strettamente connessi con l’opera più famosa di Agostino, le *Confessioni*. Il volume curato da Guy Claessens e Fabio della Schiava, arricchito da una ventina di illustrazioni, è dedicato a un’altra importante opera di Agostino, il trattato la *Città di Dio*. Testo riconosciuto dai curatori, nell’agile e piacevole *Introduction*, come “the most ‘consequential’ work of Western literature” (p. 8). Nonostante questa sia una verità quasi implicita, è difficile inquadrare la storia della ricezione dell’opera; è complicato andare oltre la fortuna manoscritta della stessa, tanto che, soprattutto in passato, si è persino ipotizzato che il *De civitate Dei* non fosse entrato nel canone degli studi. Il volume che si sta recensendo si pone esattamente l’obiettivo di colmare questa “lacuna in Augustinian studies and aims to do so through a series of portraits of Italian humanists, beginning with Petrarch and ending with Poliziano” (p. 9). Come gli stessi curatori sottolineano, si tratta di un approccio problematico per vari motivi, e lo è innanzitutto, per la definizione, molto labile, di un periodo importante per la storia occidentale, cioè l’Umanesimo. Una volta definita l’estensione cronologica coperta dal volume, per forza di cose, in parte arbitraria risulta anche la scelta degli autori da trattare (non può essere esaustiva, ma ciò non è un difetto). I contributi raccolti sono dedicati a: Francesco Petrarca, Giovanni Boccaccio, Coluccio Salutati, Poggio Bracciolino, Biondo Flavio, Tommaso Parentucelli e Giovanni Tortelli, Niccolò Cusano, il cardinale Bessarione, Enea Silvio Piccolomini (Pio II), Lorenzo Valla, Niccolò Perotti, Marsilio Ficino, Angelo Poliziano e Pico della Mirandola. Invece di dare la caccia ai possibili assenti – un esercizio futile e sgradevole – vorrei far notare come l’ineludibile parzialità sia una questione di norma; si giustifica, infatti, attraverso l’approccio metodologico scelto e condiviso con gli autori dei vari saggi. Se il vero obiettivo del volume è “first of all, to analyze the reception of Augustine [...], examining the different reading strategies” che alcuni umanisti hanno impiegato nei confronti del *De civitate Dei* al fine di rilevare “the osmosis between Augustine’s *magnum opus* and their own works” (p. 10), non solo viene automaticamente chiarito come i contributi costituiscano una sorta di contenitore di *case studies*, ma l’organicità del volume è di per sé valorizzata proprio grazie all’approccio e alla sua specialistica parzialità. Rispetto al disegno generale fanno eccezione due saggi: mi riferisco a quello di apertura, a firma di Eric Saak, e a quello di chiusura, scritto da Elisa Brilli. Definibili come una sorta di “verifica” e “discussione” della metodologia scelta. Piuttosto che riservare pochissime parole a ogni contributo, credo sia più utile soffermarmi sia su una selezione dei saggi, comunque, tutti meritevoli di lettura, sia sulle due “anomalie”. Il titolo del contributo di Eric Saak, *De civitate Dei in the Renaissance. The Ignoring of Augustine?*, p. 21-42, è dedicato all’antico problema della conoscenza o meno del trattato agostiniano nel Rinascimento: oltre a offrire delle importanti riflessioni (anche relative a quanto etichette come “agostinismo” o “umanesimo” stesso siano anacronistiche poiché elaborazioni ottocentesche), Saak scatta una vera e propria fotografia dello stato attuale degli studi sulla ricezione e la fortuna di Agostino nell’Umanesimo. Le prime pagine del saggio riassumono e inquadrano perfettamente la questione: Saak rammenta che nei secoli Agostino era, certo, percepito come un classico, che la sua rivalutazione della letteratura latina e greca era accolta con favore dagli umanisti – tanto che in molti riconoscevano in Agostino una sorta di nobile predecessore – e che tale approccio era stato autorizzato dal padre ideale della nuova scuola, Petrarca (“when the humanists had to defend their own work against the attacks of contemporary theologians, they liked to quote the Fathers both as examples and supporters

of their own intellectual ideal, and they came at last to consider the Fathers as their own precursors. Consequently, Augustine, or rather Petrarch's reception of Augustine and the influence Augustine's works exerted on Petrarch, stand at the very origins of the Renaissance", p. 20); tuttavia, seppur tale dinamica appare innegabile, è importante, afferma Saak, distinguere da opera a opera, da Agostino ad Agostino in un certo senso, e soprattutto è necessario valorizzare la differenza esistente nel modo in cui si verifica e prende piede il processo di ricezione. Dopotutto, "if we identify 'humanism' with a knowledge of, love for and appeal to the classics, we will find humanism as a constant of medieval intellectual culture" (p. 24). Per quanto riguarda il caso particolare del *De ciuitate Dei*, lo studioso ricorda che le "Renaissance humanist lectures on Augustine" sono state perlopiù sporadiche; la fortuna del testo "appears remarkably 'thin' when compared to other texts [...] at the same time, their academic commitment seems not to have resulted in numerous commentaries either: regrettably, as far as we know, we are left only with the works of Trivet and Waleys until we get into the sixteenth century and the extensive commentary of Vives" (p. 21). La questione della conoscenza del trattato agostiniano si collega, per Saak, a domande dal carattere più generale, domande che ruotano attorno all'annoso (e sfuggente) problema della modalità di ricezione. A tal proposito, lo studioso si chiede: "what [...] does it mean 'to read' and how many different types of reading" (p. 22) si sono verificate nei decenni del primo Umanesimo? Il problema, per cui Saak elabora una risposta in parte negativa (p. 39: "I would conclude that the Italian humanists of the fourteenth and early fifteenth centuries did not consistently and vastly read *De ciuitate Dei* in an academic, erudite or scholarly sense, if they had even read the text at all"), si estende, effettivamente, anche alle testimonianze, che non sempre sono affidabili: dopotutto – e tale aspetto negli ultimi anni è stato messo in evidenza, in prima istanza, per i preumanisti padovani e per Dante – non solo non è detto che un riferimento a una data opera non possa essere stato mediato dai florilegi, dai commenti oppure dai volgarizzamenti (si pensi al problematico rapporto tra Dante e i classici, per esempio), ma mentre le testimonianze di ogni intellettuale deve essere posta al vaglio di dati certi, siano essi filologici o critici, vige una sostanziale differenza tra l'erudizione medievale e quella umanistica (p. 36: "just because a scholar does not cite Augustine does not mean that that scholar had not read Augustine [...]. Likewise, however, just because a scholar does cite Augustine does not mean that he had read Augustine. Citations are tricky things to interpret"). Saak, attraverso l'analisi di diversi casi, valorizza molto la differenza esistente tra le varie modalità di lettura. Il distinguo, sempre al netto di prove certe, tra le generazioni medievali e quelle che si ponevano in linea con Petrarca, riguarda la dinamica di appropriazione e riattualizzazione dei classici: si tratta di un'argomentazione interessante che potrebbe essere valorizzata dalla più datata ma, al contempo, più affascinante definizione di Umanesimo offerta qualche anno fa da Francisco Rico (*Il sogno dell'Umanesimo, da Petrarca a Erasmo*, Torino, 1998, ed. or. 1993). Secondo cui, l'Umanesimo può essere inteso come la ricerca di quella "singolare armonia fondata su una norma precisa, su una *ratio* certa, che coniugando le parti con il tutto, genera la *pulchritudo*" (p. 47). Come che sia, la riflessione di Saak inquadra perfettamente l'obiettivo a cui ambisce il volume nella sua interezza. Il saggio di chiusura, *Imaging the City of God. Fourteenth- and Fifteenth-Century Visual Remakings of Augustine's De ciuitate Dei* (p. 426-450), scritto da Elisa Brilli, è senz'altro meritevole di lode. L'interesse della critica letteraria per i manoscritti miniati negli ultimi anni è cresciuto notevolmente, segnando, di fatto, una sorta di specializzazione della materia. Data la vastità della tradizione codicologica del *De ciuitate Dei* (più di settecento copie secondo l'ultimo censimento, cfr. F. Della Schiava, M. Giani & A. Verecek, *A Survey of the Manuscripts of Augustine's De Civitate Dei. New Acquisitions*, in *Aevum* 94, 2020, p. 439-472),



“[this] constitutes not only a fascinating research topic but also a perfect laboratory to reflect upon our research practices in the field of reception history” (p. 427). Brilli si propone, dunque, di analizzare in modo comparativo un *corpus* di immagini avente lo stesso tema – in particolar modo quello delle “due città” (la selezione è costituita da trentadue elementi, importante in tal senso è l’appendice al saggio, dove è presente una descrizione dei materiali scelti, p. 446-449) – cercando di rilevarne le ricadute culturali; e così facendo di valorizzare l’interpretazione agostiniana di cui le stesse raffigurazioni sono portatrici: l’obiettivo è di far emergere linee di continuità e tendenze specifiche o, talvolta, condivise. La studiosa si muove su tre assi di ricerca: “how material representations deal with the linguistic, conceptual and visual dimensions of Augustine’s notions; and how they envision their time and, third, their space. These three axes, considered together, should allow us to grasp the different meanings given to Augustine’s two cities across the timespan here considered” (p. 431-432). Il contributo si distingue per efficacia e ricchezza nelle interpretazioni, e, senz’altro, almeno per quanto riguarda la materia agostiniana, può essere considerato innovativo. L’augurio è che sia il punto di partenza per nuove interessanti indagini. Tra gli altri autori del volume a Marco Petoletti è spetato, forse, il compito maggiormente delicato: confrontarsi con il più grande lettore di Agostino, Francesco Petrarca. Non solo, infatti, questi si è posto quale ideale discepolo del vescovo di Ippona, non solo in tutta la sua produzione letteraria è possibile rintracciare una “funzione” Agostino, che addirittura si materializza tra le carte come una vera e propria “polyphony” (p. 68), ma il legame tra i due è stato oggetto, come ricorda Petoletti, di ampia attenzione da parte della critica storica e recente. Dopo aver ragionato sulla biblioteca di Petrarca, comprensiva di varie opere e di molti codici interessanti, come il Vat. Lat. 458 (“an exceptional collection of Augustinian texts including works that were attributed to him in the Middle Ages” e su cui “Petrarch was acting as a scholar”, p. 44), lo studioso focalizza la sua attenzione sul *De ciuitate Dei*, la cui lettura capillare – e, per certi versi, giovanile – da parte di Petrarca “is confirmed by the famous list of *libri mei peculiare*s, recorded on the last folio of BnF, ms. lat. 2201, where [...] Petrarch offered a list of books he had determined to be fundamental in his formation, those closest to his heart” (p. 49). Vengono, quindi, rintracciate e analizzate tutte le citazioni del trattato presenti nelle opere dello scrittore trecentesco. Piuttosto interessante è la seconda parte del contributo (p. 55-68), in cui Petoletti evidenzia come Petrarca si servisse del *De ciuitate Dei* quale fonte di mediazione per i classici latini o di autorità per i fatti, gli episodi e le questioni esposte ed affrontate dagli autori latini: per esempio, il trattato è considerato “a secure guide to resolve thorny questions, like that of the suicide of Cato, which Cicero justified in *De officiis* (even if in the *Somnium Scipionis* he condemned the act of the self-inflicted death) and Seneca, too. [...] The bishop of Hippo, on the other hand, handled Cato with disapproval at the end of the first book of his great encyclopedia (1.23)” (p. 56). Ma è con Cicerone che si sostanzia un vero e proprio confronto con Agostino e il suo trattato. Per esempio, nota Petoletti, nel cosiddetto “Cicerone di Troyes” (Médiathèque du Grand Troyes, ms. 552), il *De ciuitate Dei* è spesso impiegato quale trattato di paragone. Lo studioso, una volta riportata la postilla di Petrarca (per esempio, ne rammenta una al f. 230v, “Nota pro eo quod est in *Ciuitate Dei*”, a proposito di Cicerone, *Diu.* 2.148), individua anche il passaggio agostiniano a cui l’umanista probabilmente si riferiva (per il caso specifico, si veda la p. 62). Se la passione di Petrarca per Agostino è cosa nota, così come lo sono quelle di altri intellettuali esaminati nel volume (penso, per esempio, a Giovanni Boccaccio, Coluccio Salutati, Poggio Bracciolini, Biondo Flavio, tutti affrontati con arguzia e finezza nei vari saggi), più difficile è riflettere sulle letture meno evidenti. Un ottimo esempio è rappresentato da Pico della Mirandola, a cui è dedicato il contributo di Ovanes Akopyan (p. 409-426).

Lo studioso apre il suo saggio con una domanda a cui non è facile rispondere: “How did Giovanni Pico della Mirandola read, understand and use Augustine?” (p. 409). Obiettivo del saggio è “to challenge the popular assumption that Pico turned his attention to classical Christian sources, including Augustine, only in the early 1490s, that is, after Girolamo Savonarola’s move to Florence” (p. 410). Secondo Akpyan, invece, esiste per Pico un vero e proprio magistero agostiniano riscontrabile già all’inizio del suo apprendistato filosofico. Lo studioso, dopo aver rapidamente accennato alla formazione dell’intellettuale (p. 412-413), offre un’analisi dettagliata di alcune sue opere, mostrando, infine, come “Augustine should qualify as *the* source of inspiration that determined some of the principal elements of Pico’s thought” (p. 423).

*Università degli Studi Roma Tre.*

Paolo RIGO.

Sible DE BLAAUW, Eric M. MOORMANN & Daniëlle SLOOTJES (ed.), *The Recruiting Power of Christianity: The Rise of a Religion in the Material Culture of Fourth-Century Rome and its Echo in History*, Roma, Quasar, 2021 (Papers of the Royal Netherlands Institute in Rome, 68), 28 × 21 cm, 238 p., fig., 38 €, ISBN 978-88-5491-131-4.

Historical and archaeological discoveries from underneath the city of Rome arrive with a surprising regularity and, thanks to the high-profile institutions funding them, are quick to earn the media’s attention. Those made in the backrooms and storerooms of the city’s museums and archives, on the other hand, can struggle to be heard. Quiet, deliberate, and painstaking research trickles, not splashes, into the news, all of which makes the announcement buried in the final chapters of this book especially noteworthy: that a 1563 panel-painting of Christian martyrs in the Colosseum, housed in the archives of the Vatican Museum’s picture gallery and long misattributed to the Italian Renaissance artist Pordenone, has been convincingly re-identified by two hard-working scholars, Arnold Nesselrath and Alessandro Vella, as a lost work of the Flemish painter Frans Floris, born Frans de Vriendt the Elder. Floris had made sketches for the scene, roughly a meter-and-half by a meter-and-three-quarters, during trips to Rome in the 1540s, versions of which are preserved in the artist’s notebooks. Impressing his age with classical and Biblical compositions, he painted a *Hercules and the Nemean Lion*, now lost; a *Cain and Abel* hangs in Copenhagen. This scene, painted on wood, shows criminals wrestling with beasts in the Flavian Amphitheater and was executed at a time when the Catholic Church was busy transforming the Colosseum into an imagined Jerusalem for its questionably historical passion plays. Already known in Antwerp in the eighteenth century, the piece was acquired by Pope Benedict XIV in 1747, after which it moved to the Eternal City, where it was eventually relegated to the storerooms of the Pinacoteca. The public saw it for the first time at a show which ran in the Netherlands at the Nieuwe Kerk, Amsterdam, from 2015-2016, “Rome: The Dream of the Emperor Constantine in Amsterdam.” In this volume of essays, a collection published to accompany that exhibition, edited by S. de Blauw, E. M. Moormann, and D. Slootjes, the painting’s twenty-first century debut is dramatically revealed, along with Nesselrath and Vella’s light, appropriately-amusing attempt to explain how a work by a classically-trained northern European ever came to be confused in the Vatican with the famous Friulian artist (“a typical example of Italian self-perception,” the two scholars quip in their jointly-authored “Frans Floris: Wrestling with Beasts in the Colosseum,” p. 166). If the study of religion, as vast an enterprise as any spanning the pre-modern and modern worlds, can be said to depend on any one common tool, a carefully cultivated sense of self-awareness might be it. As a participant in geopolitical conflicts, a motivator to extremist violence, and the

subject of ongoing debates between anti-intellectualist forces and moderates trying to weigh the requirements of faith and reason, religion has left its traces – which is to say, its believers’ have put their fingerprints – on almost every piece of the historical record. Such encounters rarely leave unambiguous impressions. What one person’s belief has done for good, another person’s will have wrought for considerable ill, making it strangely naive, indeed, to hear one of this volume’s editors make such a strong opening gambit in this book by raising the question: “Why is Christianity apparently so unattractive in the multiple societies of present-day northwestern Europe?” asks de Blaauw in “Early Christian Art Exhibited and Re-considered: By Way of an Introduction” (p. 12). Given the church’s history of colonialism, a resistance to the modern world’s changing scientific awareness of the biology of the human body and of men and women’s autonomy over it, and the church’s inconsistent record of speaking out forcefully on matters of sexual ethics, one would have thought the innocence of this initial question rather misguided. But a kind of special pleading for the faith pervades this introduction, which will leave more sanguine scholars suspicious of the book’s direction. The exhibit was meant to focus attention on “the once-dominant religious tradition” of Europe, Christianity, which has become one of many in “a now-pluralist, secularized society” and through whose veins courses, at least in the editor de Blaauw’s characterization, “a strong ... sometimes anti-religious current.” Given such framing, it will hardly come as surprise to find, in answer to the already-weighted question “what gave Christianity the potential to make it so successful?” in the Roman Empire (p. 12), that the existence of an undemocratically-elected imperial monarchy – one which controlled the halls of power in the fourth century A.D., wielded the punishing authority of its state under Emperor Theodosius and his sons, and reigned during a time when the palace could arbitrarily impose its own initiatives without any consideration for popular wishes – hardly seems to have entered the editor’s mind as a historical possibility. One answer to the question of why Christianity held such “recruiting power” (p. 22) is, of course, quite simply, that it held none. But that blunt reality is not among the ones ever considered here. There’s a lot missing from this purportedly “up-to-date” (p. 12) overview of the history of material culture of Christianity in the Roman Empire, an otherwise laudatory attempt to wrestle with the social interpretation of art, architecture, and archaeology of the fourth-century empire, notwithstanding the occasional, superficial nod to a newly published work. Outdated images of the century both pre- and post-Constantine’s age abound, leading to strange declamations of “a religion that was literary and metaphorically still developing underground” (p. 13) in the fourth century, as if no other competing metaphor had yet recently been suggested for conceptualizing the complicated social world inhabited by the early Christians (D. Boin, *Coming Out Christian in the Roman World: How the Followers of Jesus Made a Place in Caesar’s Empire*, New York, 2015). The “egalitarian nature of Christian communities” is referenced (p. 21) both without evidence and without irony, and a presumption of numerical superiority among Christian conversions looms large over the social model of change that ungirds the book, suggesting the Christians of ancient Rome owed their rising profile to the superiority of their faith and its message – an assumption as a-historical and theologically questionable as it has been bafflingly and repeatedly indulged by generations of scholars. L. Michael White’s path-breaking account of how the acquisition of wealth raised the urban profiles, if not the social status, of minority religious communities through the ancient Mediterranean, a process he documented in *The Social Origins of Christian Architecture* (Valley Forge, PA, 1994-1997, two volumes) for Mithras worshippers, Jewish communities, and the early Christians, goes unmentioned, while the more boilerplate references to the twentieth-century study of Christian material culture are glowingly

woven into a potted intellectual history, albeit with none of the criticisms that the passage of time should do so well to provide. It's telling that the 1977 volume which emerged from the New York show *The Age of Spirituality*, edited by K. Weitzman (Metropolitan Museum of Art) still receives credit here for having documented an "increased religiosity and spirituality" in the later Roman world (p. 16), as if such a questionable thesis at some point during the last four decades had never been challenged (D. Boin, *A Social and Cultural History of Late Antiquity*, Hoboken, NJ, 2018). It's become commonplace for scholars to sing Late Antiquity's virtues, anointing the period as "an exciting time of change" (p. 15), quoting Averil Cameron, a pivot which makes sense when addressed to audiences raised on the anti-religious, anti-immigrant creeds of Edward Gibbon. Far less so for historians to acknowledge that an explosion of internal, group strife in the fourth century A.D. might have been responsible for pushing the story of Rome in an entirely new social and cultural direction; that the struggles within the Christian community of Constantine's day and after – to articulate the values of pluralism and toleration and to accommodate their monotheistic beliefs to the messy circumstances of their changing world – ended with the disastrous imposition of Christianity upon the entire populace. A new dawning age of history, this was not. One would think that any historian of religion who witnessed that indelible moment of the globe's transition from the twentieth- to the twenty-first century would be attuned to the urgency of researching such topics like religious extremism. Similar ideas not only fractured the early Christianity community along social lines but produced their own examples of religiously-motivated behavior leading to cataclysmic instances of architectural destruction (D. Boin, *Hellenistic "Judaism" and the Social Origins of the "Pagan-Christian" Debate*, in *JECS* 22, 2014, p. 167-196). If Romans were at all confused by the fervor of these new Christian martyrs in their midst, or confounded by the efforts of the religion's busy hagiographers to revere their peers' questionable actions, or openly hostile to the rising social profile of this new minority group which asserted such outsized cultural power, this collection of essays neither acknowledges nor investigates it. Conventional ideas, long ago articulated by the likes of Robin Lane Fox and Peter Brown and quoted by editor Daniëlle Slootjes, in "Christian Martyrdom in Historical Perspective," still reign: that martyrdom was a "public advertisement" (p. 133) for the religion (quoting Fox's *Pagans and Christians*, London, 1986), notwithstanding the horror such extremism must have engendered in the populace; that to die for one's beliefs represented Christianity "at its most authentic" (p. 133, quoting Brown's *The Ransom of the Soul*, Cambridge, MA, 2015), a phrase repeated without any sensitivity for countless believers throughout history who have found perfectly acceptable ways to profess faith without subscribing to its most radical voices. (The balance of Slootjes' essay, which explores the development of St. Catherine's martyr cult, "On the Origins of the Story of Saint Catherine of Alexandria," offers a nice illustration of how long this process of making martyrs could take – in the case of the life of the "learned" Catherine of Alexandria, namesake of a medieval parish church in Amsterdam, six hundred years, with "no proof" of any connection to Amsterdam, p. 134). And yet, as quickly as they are untangled in this book, history and myth prove themselves knotted once again. Christianity, we are told, "defied the religious traditions of the Roman Empire, as well as the imperial cult in which the emperor was worshipped," Slootjes puts it (p. 133), an assertion as culturally sweeping as it is factually wrong (D. Boin, *The Memory of 'Peter' (1 Peter 2.17) in Fourth-Century Rome: Church, Mausoleum, and Jupiter on the Via Praenestina*, in L. M. Jefferson & R. M. Jensen [ed.], *The Art of Empire: Christian Art in its Imperial Context*, Minneapolis, 2015, p. 87-114). It falls to Feyo Schuddenboom, Ph.D., current instructor at Het Amsterdams Lyceum and lone voice in the wilderness, to explore more cutting-edge ideas, contemporary

resonances, and forward-thinking approaches. It's to Schuddenboom's credit that his chapter, "Violence and Recruitment: The End of Mithraea in Late Antique Rome," spotlights the "sinister side" of Christian history (p. 77), which as he makes clear to point out in his discussion of temple destruction, fanatical behavior, and heavy-handed uses of the legal system to enforce its cultural priorities, "the exhibition did not address" (p. 77). The inclusion of such honest remarks improves the volume's lopsidedness but in the end struggle to steer it back onto middle ground. The book may have been intended to correct a gap in the scientific training of scholars and the curious public alike, as "Early Christian archaeology and art was virtually absent from ... Dutch universities in the twentieth century," editor de Blaauw explains (p. 19). But it is the nuts and bolts of Rome's history – the radical nature of the edict of Caracalla which expanded Roman citizenship in the third century A.D., its unjust and uneven after-effects on social inclusion of religious and ethnic outsiders around the Mediterranean, the surprising announcement of an edict of religious toleration for self-professed Christians under Emperor Galerius, its quick reversal, and the equally-swift restoration of tolerance under Constantine and Licinius, in 313 A.D. – which count among the important episodes strangely missing from the pages of this history. Assessing Christianity's "recruiting power" without taking account of any of those historical milestones will strike many as an ill-advised methodological choice. In a chapter on the archaeology of the fourth-century city by John Curran, "The Transformation of the Christian Community in Rome," we hear of the "thought-world of the pagan population" (p. 33) but nothing about the apocalyptically-informed eschatological hopes that radicalized many Christian populations against their own neighborhoods; are told by co-editor Eric M. Moormann in his "Symbolic Meaning of the Roman Funerary Art in Late Antiquity," that the "common distinction between 'pagan' and Christian sarcophagi" is "not helpful" but are given little space to explore the gray areas that divided Christians' practices and beliefs from each other (p. 54); and are informed in a discussion of patterns and styles by Paolo Liverani, "Christian Concepts and Roman Grammar in Late Antique Art," about members of the Christian imperial family depicted on a church wall in Ravenna while the fact that said Christian rulers were depicted as imperial deities is casually omitted (D. Boin, *Late Antique Divi and Imperial Priests of the Late Fourth and Early Fifth Centuries*, in M. R. Salzman, M. Sághy & R. Lizzi Testa [ed.], *Pagans and Christians in Late Antique Rome: Conflict, Competition and Coexistence in the Fourth Century*, Cambridge, 2015, p. 139-161). Common ground between Romans of different religions is hard to come by in these pages. One way to do so, to chart the impact of Christianity on the life of ancient cities, is, of course, to move beyond the strict limits of the fourth-century world into the fifth, sixth, and seventh centuries – a wider lens that can register the pace of what did and did not change, how, and perhaps why (D. Boin, *Ostia in Late Antiquity*, Cambridge, 2013). In the absence of such larger context, however, the pictures of Christianity that emerge here are only partial, seen, as it were, from the perspective of one looking at the classical world from the inside-out: Maria Lidova's "From Shepherd to God: Images of Christ in the Fourth Century" and Paul van Geest's "'We Shepherd You, We Are Shepherded with You': Augustine on the Motives of a Good Shepherd." Among the indisputable thought-leaders of the volume stand Marianne Sághy, who sadly passed away during its writing. Her "Heaven Patrons: Epigraphy and the Material Culture of Martyrdom Commemoration in Damasan Rome," shows her usual commendable grasp of how to write about the dynamics of a "church rent by schism and heresy" while also describing "a community of believers separated by social, ethnic and cultural chasms" (p. 122), an intellectual success likely owed to her sensitivity to Jewish history as a matrix for Christian identity. Also to be counted among the strongest contributors are

two art historical essays on the sixteenth and seventeenth-century reception of Roman monuments and of Constantine's life. Ingo Herklotz's "Philip Neri in the Catacombs: Myth and Iconography," is a brilliant study of how the urgency of the Catholic Reformation seeded the development of "lieux de mémoire" (p. 151) around the city of Rome, an effort which heightened interest in Christian origins but turned the interpretation of history into a part of the then-contemporary struggle against Protestantism, from which complications it has been difficult for even twenty-first century scholars to extract themselves. A century later, working against the growing confessional factionalism overtaking Europe, it make perfect sense that artists like Peter Paul Rubens, as Diederik Burgersdijk shows in "Constantine the Great in Seventeenth-Century Art of the Netherlands," would mine one specific episode from Constantine's life at the Milvian Bridge to reflect on the power of conflict to forge religious identity. Penetrating art, like the most incisive scholarship, engages with a full range of interlocutors.

*Saint Louis University (USA).*

Douglas BOIN.

Jeanine DE LANDTSHEER, *In Pursuit of the Muses: The Life and Work of Justus Lipsius*.

Edited by Marijke CRAB & Ide FRANÇOIS, Gent, Lysa, 2021 (Colibri. Collected Studies in History and Literature, 1), 23,5 × 17 cm, 400 p., fig., 65 €, ISBN 978-94-6444-760-6.

Jeanine De Landtsheer (1954-2021) dedicó buena parte de su labor investigadora al estudio de la vida y obra del humanista flamenco Justo Lipsio. Su doctorado en Estudios Clásicos (Lovaina, 1993), culminado con la edición crítica de la correspondencia de Lipsio de 1593, y sus posteriores publicaciones sobre las distintas etapas vitales y facetas literarias de nuestro humanista convirtieron a Jeanine De Landtsheer, fallecida reciente e inesperadamente, en una de las mayores expertas en Lipsio. Ha sido un acierto que Marijke Crab y Ide François, dos colegas y amigas de Jeanine De Landtsheer en la Universidad Católica de Lovaina, hayan decidido recoger en un volumen, para honrar la memoria de Jeanine, algunas de sus publicaciones más importantes sobre la vida y obra de Lipsio. El libro también ha contado con la colaboración y apoyo de los muchos amigos y conocidos que apreciaban a Jeanine personal y académicamente, como puede comprobarse en la larga nómina de la *tabula amicorum*. El libro en cuestión tiene dos partes muy bien diferenciadas. La primera, titulada "Justo Lipsio: una vida entre letras" o "entre cartas", es una biografía amplia y detallada de Lipsio, tomando por base su propio epistolario. Esta biografía, que ya había sido publicada previamente en neerlandés (Jeanine De Landtsheer, *Lieveling van de Latijnse taal. Justus Lipsius te Leiden herdacht bij zijn vierhonderdste sterfdag*, Leiden, Universiteitsbibliotheek, 2006), aparece ahora traducida al inglés por Jan Machielsen y, por tanto, disponible para un público más amplio. A su vez, la segunda parte del libro está dedicada a los eruditos conocimientos y saberes de Lipsio y, para ilustrarla, se han seleccionado ocho trabajos señeros de Jeanine en los que se analizan aspectos claves de la poliédrica obra de Lipsio. La biografía de Lipsio escrita por Jeanine De Landtsheer bajo el título *Justus Lipsius. A Life in Letters* (p. 39-205) es posiblemente la más exhaustiva y completa de las escritas hasta ahora. Además, se trata de una biografía que explora en el corazón y entrañas de Lipsio, en sus intimidades, en sus éxitos y fracasos, en sus alegrías y tribulaciones, porque la autora, editora y, por tanto, buena conocedora del epistolario de nuestro humanista, se ha servido profusamente de lo expresado por el propio biografiado en sus cartas para ir narrando la historia de la vida y obra de Justo Lipsio. Por ello, el ensayo biográfico de Jeanine De Landtsheer nos traza realmente el curso vital de Lipsio a través de su epistolario. Además,

para facilitar la lectura de dicho ensayo, la biógrafa lo ha dividido en ocho amplios capítulos, cada uno de los cuales se encuentra a su vez distribuido por distintos subtítulos internos. El primer capítulo se ocupa de los primeros años de vida y del periodo de formación de Lipsio (1547-1570): de su nacimiento en Overijse dentro de una familia católica, de sus primeros estudios en Bruselas, en Ath y en Colonia (bajo la égida de los jesuitas), obteniendo el grado de Bachiller en Artes el 19 de junio de 1564. Posteriormente, marchó a Lovaina, en cuya Universidad se matriculó en agosto de este mismo año. Allí se consagró al estudio de la Antigüedad romana en compañía de jóvenes condiscípulos que luego alcanzarían gran renombre como humanistas (los futuros jesuitas M. A. Del Río y A. Schott, V. Ghyselincq, L. Carrión o J. Leernout). Después, ya huérfano y bajo la protección del cardenal Granvela, residió en Roma (1568-1570), donde, además de contactar con los más reputados humanistas del momento (Muret, Paulo Manucio, Carlos Sigonio, etc.), hizo acopio de abundante material bibliográfico para sus posteriores ediciones y comentarios de Plauto, Tácito y Séneca. De este periodo es su primera publicación: los *Variarum lectionum libri*, dedicados al cardenal Granvela (1569). El segundo apartado de la biografía (p. 49-60) se ocupa de los ocho años siguientes desde que Lipsio abandonó Roma (1570-1578). Primero se dirigió a su país, pero enseguida decide partir a Alemania; visitando en Lieja a su amigo Carlos Langio y deteniéndose momentáneamente en Dôle, parte a Viena y continúa su viaje por Bohemia, Praga, Meissen, Thüringen y Saxe, donde le llegan noticias asfixiantes de la perturbada situación que está viviendo Bélgica, con la guerra civil en los Países Bajos. Al verse expoliado de sus bienes, Lipsio, aun siendo católico, se ve forzado a sobrevivir haciéndose cargo de una cátedra de Eloquencia e Historia en la Universidad protestante de Jena (1572). En 1574 regresa a Colonia, donde ultima su edición de Tácito; también publica sus *Antiquarum lectionum libri IV* (1575) y prepara los *Epistolicarum quaestionum libri V* (1577). Entretanto, en 1573 se había casado con una viuda mayor que él, Ana de Calstere, de una familia noble y ultracatólica de Lovaina. El suyo fue un matrimonio estéril. Cuando la guerra civil se había calmado, Lipsio volvió a su ciudad natal buscando la tranquilidad necesaria para sus trabajos filológicos. Pero, viendo que la soldadesca seguía perturbando la zona, se refugió en Lovaina, continuando sus estudios de Derecho y Filosofía y alcanzando el grado de jurisconsulto y la cátedra de Historia Antigua en dicha Universidad. Por motivos políticos y religiosos, abandonó Lovaina, se refugió en Amberes y halló acogida en el seno calvinista de la Universidad de Leiden, atraído por su amigo Janus Dousa (1578). Los capítulos tercero y cuarto, más extensos que los anteriores, se ocupan de los años que Lipsio pasó en Leiden: durante la primera etapa (1578-1586), Leiden es calificado por Jeanine De Landsheer, según el sentir de Lipsio, como un lugar de refugio; durante la segunda etapa (1586-1591), como un lugar de cautiverio. Fueron unos años fructíferos en general. Lipsio se ganó el aprecio de los alumnos y magistrados, llegando a ser rector de la Universidad cuatro veces y publicando muchas de sus obras importantes: *Electa* (1580), *De constantia* (1584), *De recta pronuntiatione Latinae linguae dialogus* (1588), *Animadversiones in Tragoedias quae L. A. Senecae tribuuntur* (1588) y *Politicorum sive civilis doctrinae libri VI* (1589). La Dra. De Landsheer estudia en profundidad a Lipsio como investigador, profesor, “mánager” y educador; y ahonda en su estado de ánimo, cada vez más desasosegado, hasta que en 1586 expresa por carta a Felipe de Marnix que esta harto de sus condiciones de vida y que necesita un descanso (p. 93). Y fue también en esta época cuando, movido por los ataques del calvinista Dirk Coornhert ante las ideas radicales de Lipsio en cuestión religiosa y política, le responde nuestro humanista con su *De una religione adversus dialogistam liber* (1590). Sus *Politica* recibieron también las críticas de los calvinistas. Lipsio, en fin, cansado de la política internacional, de profesar el catolicismo en un país

calvinista y anhelando el conocido retiro del sabio, decidí abandonar Leiden, romper con Holanda y reconciliarse con la Iglesia romana (p. 93-112). Es entonces cuando se traslada de Leiden a Lovaina (1591-1592). Las circunstancias de este regreso nos son bien conocidas gracias al capítulo V de la biografía escrita por la Dra. De Landtsheer (p. 113-148). El traslado a Lovaina, universidad católica y de ideología contrarreformista, pudo estar motivado por motivos religiosos y profesionales. Lipsio ya no saldría de Bélgica. Allí en Lovaina, como reza el título del capítulo VI (p. 149-171), Lipsio estuvo buscando la paz espiritual entre 1592-1595; y, como leemos en el capítulo VII (p. 173-197), parece que la encontró gracias al neoestoicismo y al patronazgo de los archiduques Alberto e Isabel (1596-1605), a quienes Lipsio les correspondió apoyando el programa político archiducal. Este último periodo de Lovaina supuso su coronación como humanista neoestoico, ultimando sus grandes tratados anticuarios: *De militia romana* (1595), *Polioreticôn libri V* (1596), *De magnitudine romana* (1598), *De cruce* (1594), *De Vestalibus syntagma* (1603), *De magistratibus* (1608). Allí, efectivamente, pudo entregarse tranquila y esforzadamente a sus estudios, al tiempo que recopilaba el material necesario para su gran proyecto editorial: la edición de las obras completas de Séneca (1605) y Tácito (1594, 1600 y 1607). Leía y comentaba en sus clases a sus autores preferidos, Séneca y Tácito. En 1604, por tanto, a modo de introducción a su edición comentada de Séneca (Amberes, 1605), publicó conjuntamente la *Manuductio ad stoicam philosophiam* (*Guía introductoria a la filosofía estoica*) y los *Physiologiae stoicorum libri III* (*La física de los estoicos*), tratados donde se manifiestan sus preocupaciones religiosas y filosóficas interpretando el estoicismo antiguo en solfa cristiana. El epílogo de la obra biográfica de Jeanine De Landtsheer se ocupa del epílogo editorial y vital de Lipsio (1605-1606), concretamente de su última obra: *Lovanium* (1605) y de las circunstancias de su muerte (23 de marzo de 1606), detallando cómo le atendieron en sus últimos momentos los jesuitas y franciscanos, cómo su amigo Nicolás Oudaert le cerró los ojos y cómo fue enterrado en la iglesia franciscana a la que solía ir a rezar (p. 199-205). Y aquí termina la que, probablemente, sea la mejor, la más detallada y la más íntima biografía de Lipsio, pues para realizarla la Dra. De Landtsheer ha tenido como fuente principal el epistolario del biografiado. El resto del libro lo ocupan otros ocho trabajos sobre la vida académica y científica de Lipsio que Jeanine De Landtsheer fue publicando desde 1998 hasta 2015. En el primero (p. 209-232) estudia la predilección que Lipsio sintió siempre por Séneca y cómo le sirvió en todo tiempo de modelo literario, humano y filosófico, especialmente en los momentos difíciles en los que encontró autoconsuelo en el neoestoicismo. En el segundo trabajo se centra en la obra anticuaría *De cruce* y en la recepción de los Padres de la Iglesia, haciendo además una comparativa entre la obra lipsiana y el posterior *De cruce Christi* de Gretser (p. 233-261). El tercer artículo tiene que ver con la polemología y estudia el tratado anticuario *De militia Romana*, dedicado a Felipe III, centrándose especialmente en cómo Lipsio emplea a Polibio como fuente para realizar un manual de guerra (p. 263-283). El cuarto ensayo, centrado en la *Epistolica institutio* (1591), profundiza en la teoría y práctica epistolares de Lipsio (p. 285-302), un artículo imprescindible de quien, como Jeanine De Landtsheer, dedicó gran parte de sus fatigas investigadoras a la edición y estudio del epistolario de Lipsio. El quinto capítulo aborda los tratados marianos de Lipsio, fruto de su profunda devoción por la Virgen María, aunque provocaran duras reacciones de los países no católicos y fueran quizás uno de los detonantes de su partida de Leiden en 1591 (p. 303-324). El sexto trabajo se centra en los temas de la muerte y la consolación en el epistolario de Lipsio (p. 325-347). El séptimo artículo, de índole bibliográfica y bibliófila, se ocupa, desde un punto de vista formal, de las páginas de título de las obras de Lipsio, de su ornamentación, del nombre del autor y del título y, en fin, de la dirección bibliográfica (p. 349-362). Finalmente, el



último artículo tiene que ver con la polémica (anti-)ciceroniana: Lipsio, por las características de su estilo (taciteo y senequiano), fue visto como anticiceroniano. Sin embargo, la Dra. De Landtsheer demuestra que Lipsio apreciaba sobremedida a Cicerón como orador y filósofo, aunque, siguiendo la estela de Policiano, rechazó otorgar al Arpinate un papel de modelo exclusivo (p. 363-375). El libro que estamos reseñando concluye con una amplia bibliografía y con unos exhaustivos índices de códigos, de epístolas y de nombres (p. 377-400). El presente volumen, en suma, titulado *In Pursuit of the Muses. The Life and Work of Justus Lipsius* y conformado por una excelente biografía de Lipsio y ocho brillantes estudios sobre su obra escrita, constituye un magnífico conjunto que bien puede servir de monumento público y patente para honrar la memoria de la recientemente fallecida Jeanine De Landtsheer, que dedicó toda su vida académica e investigadora a estudiar y publicar los escritos de Justo Lipsio.

Universidad de Extremadura.

Manuel MAÑAS NÚÑEZ.

Lavinia GALLI MILIĆ & Annick STOEHR-MONJOU (ed.), *Au-delà de l'épithalame. Le mariage dans la littérature latine (III<sup>e</sup> s. av. – VI<sup>e</sup> s. ap. J.-C.)*. Turnhout, Brepols, 2021 (Giornale Italiano di Filologia. Bibliotheca, 27), 23,5 × 15,5 cm, 582 p., 95 €, ISBN 978-2-503-59573-3.

La imagen que los autores griegos y latinos nos han dejado del matrimonio ha permitido a los estudiosos abordar el asunto desde perspectivas muy diversas: religiosa, filosófica, legislativa, social, retórica y poética. Pero de manera muy acusada han consagrado sus trabajos al epitalamio, un tipo de composición literaria que embutía la tradición lírica de la canción nupcial en el corsé de la retórica tardía para producir discursos encomiásticos y, andando el tiempo, poemas nupciales. Baste citar los estudios de R. Muth (*Hymenaios und Epithalamion*, in *WS* 67, 1954, p. 5-45), E. Contiades-Tsitsoni (*Hymenaios und Epithalamion. Das Hochzeitslied in der Frühgriechischen Lyrik*, Stuttgart, 1990) y S. Horstmann (*Das Epithalamium in der lateinischen Literatur des Spätantike*, Múnich, 2004). El libro que ahora reseño, fruto del coloquio “Au-delà de l'épithalame : le mariage dans la littérature latine”, celebrado los días 16-18 de noviembre de 2017 en la Fondation Hardt (Vandœuvres-Genève), amplía el foco para alejarse de este campo tan trillado, ya que su propósito consiste en indagar en los márgenes del epitalamio a través de otros textos pertenecientes a géneros varios (oratoria, filosofía, comedia, tragedia, épica, elegía, epigrama, sátira, epistolografía, historiografía, textos jurídicos, patrísticos y filosóficos). Esta delimitación temática sería el primer parámetro de análisis (como veremos, no siempre cumplido), al que se añaden otros dos explícitos en el subtítulo: la elección de la literatura latina antigua y el marco temporal, que abarca prácticamente todas las épocas, desde el período arcaico (s. III a.C.) hasta buena parte del tardío (s. VI d.C.). En la introducción de los editores, Lavinia Galli Milić y Annick Stoehr-Monjou (p. 7-20), se establecen de manera genérica las líneas temáticas en las que se agrupa – por orden cronológico de los autores estudiados – la veintena de trabajos: ventajas e inconvenientes del matrimonio, familia y procreación, amor y sentimientos y relaciones entre los esposos, y noción de la pareja. El resultado permite apreciar el interés generalizado de los autores latinos no tanto por la ceremonia nupcial, cuanto por los distintos aspectos de la vida conyugal, sin que por ello renuncien a recurrir a veces a los motivos del epitalamio. K. K. Hersch y D. P. Nelis prestan atención a la *Eneida*, aunque desde perspectivas diferentes. La relación amorosa de Eneas y Dido en el libro IV es la sustancia del capítulo de Hersch (“Vergil’s Tragic Epithalamium”, p. 109-128), quien desvía la atención del supuesto tradicional (considerar la escena de la cueva como un matrimonio entre los dos

personajes) para centrarse en una interesante propuesta: Virgilio compuso este libro como un anti-epitalamio, esto es la inversión *in malam partem* de los motivos habituales del epitalamio. De este modo contrastan la *laus coniugii* pronunciada por Ana en los versos iniciales con el suicidio y la maldición de Dido, de suerte que el tradicional deseo de descendencia adquiere la inquietante figura del futuro Aníbal. En verdad estamos ante un estudio que no se desarrolla “au-delà” del epitalamio, sino en su esencia misma, porque el anti-epitalamio, al ser la “cara oscura” del epitalamio tradicional, se nutre de este. Llama la atención que en este trabajo no se cite el libro de V. Tufte, *The Poetry of Marriage: The Epithalamium in Europe and its Development in England* (Los Ángeles, 1970), donde se acuña el término “anti-epithalamium” y se ejemplifica con textos de Grecia y Roma. El objetivo de Nelis (“Marriage, fama, and the Story of Idomeneus in Vergil’s *Aeneid*”, p. 129-142) es demostrar que a lo largo de toda la epopeya Virgilio ha establecido un nexo intratextual sistemático entre la Fama (el rumor) y el tema del matrimonio, nexo que se sustancia en la historia de Idomedeo narrada en el libro III, en la que subyace el asesinato de su esposa Meda. Muy interesante resulta el análisis de F. Galtier (“Le mariage à l’épreuve de la mort dans la *Pharsale* de Lucain”, p. 203-220) del rol de las esposas de la *Farsalia* de Lucano, Marcia, Cornelia y Julia, dado que pone de relieve la disociación entre el estatus de esposa que ellas mismas conciben y la imagen que proyectan debido a las circunstancias y decisiones que toman sus maridos. En cualquier caso, los códigos que ellas manejan (y las culpas que se derivan de su transgresión) son los que impone la concepción masculina. Según L. Galli Milić (“*Pelea iam desiste queri thalamosque minores* (Stat., *Achil.*, 1.90) : le mariage en filigrane dans l’*Achilléide* de Stace”, p. 221-242), Estacio, al tratar el matrimonio entre Aquiles y Deidamia en la *Aquileida* a través de aspectos como el rapto violento, el erotismo, el *foedus* o la interacción de aquel con las normas sociales (todo ello con el conflicto de fondo de la oposición vida conyugal / vida marcial), no sólo dialoga con la tradición literaria sobre el motivo, sino que también da muestras de la imbricación de géneros como la épica y la elegía. Dos trabajos tienen como marco el teatro. El que firma M. Faure-Ribreau (“Fin heureuse ou fin de la fête ? Les deux faces du mariage dans la comédie romaine”, p. 21-52) analiza la visión negativa de las *sententiae* sobre el matrimonio que Plauto y Terencio deslizan en la comedia paliata, así como otras interacciones de los esposos y la escena. Si bien los modelos griegos (Eurípides y Sófocles) están en la base de dos tragedias latinas (el *Hercules furens* de Séneca y el *Hercules Oetaeus* atribuido al mismo autor), C. Battistella (“Hercules’ Wives: Broken Marriages, Revenge and Death in Seneca’s *Hercules Furens* and in the *Hercules Oetaeus*”, p. 183-200) examina el tratamiento diferente del asunto del matrimonio, ya que los autores latinos enfatizan perfiles de los personajes (Hércules, Mégara y Deyanira) como los celos, la perfidia o la monstruosidad del héroe. La poesía satírica está representada por el estudio de B. Santorelli (“*Nubit amicus*. Literary Tradition and Social Criticism in Juvenal’s Portrait of Gracchus’ Wedding (*Sat.*, 2.117-148)”, p. 267-280). Una anécdota recogida por la tradición, según la cual uno de los Graco se hacía acompañar a menudo por un músico, sirve a Juvenal (sátira 2) para crear el matrimonio de un Graco con un trompetista, cuya finalidad sería ofrecer un *exemplum* de un enlace dispar, pues uno de los miembros pertenecía a una clase inferior. A. Keith (“*Dira canam*: Marriage and War in Ovid’s *Metamorphoses*”, p. 143-162) revisa relatos de las *Metamorfosis* de Ovidio en los que el matrimonio actúa como causa de desastres para los esposos y también sus familiares y allegados; el antecedente no podría ser otro que el rapto de Helena y la guerra de Troya. S. Laigneau-Fontaine (“De l’exaltation idéalisée au rejet provocateur du mariage : itinéraires élégiaques”, p. 87-107) aborda, en el ámbito de la poesía amorosa de Catulo y los elegíacos, la fuerte oposición que se produce entre el vínculo amoroso (el *foedus amoris*) y la institución del matrimonio. Matrimonio y filosofía se dan la mano en

el trabajo de S. Luciani (“Mariage et philosophie à Rome : de Lucilius à Musonius Rufus”, p. 55-86). Se trata de un estudio de síntesis con dos objetivos principales: repasar la postura de las principales escuelas filosóficas a fin de establecer las divergencias y las convergencias teóricas y contraponer la poca atención que despierta el tema del matrimonio en los filósofos latinos de época republicana con el interés manifiesto por el estoicismo imperial (Séneca, Musonio Rufo). La contribución de D. van Mal-Maeder (“*Nubere dulce est?* Représentations du mariage dans la rhétorique antique”, p. 163-182) se centra en el tratamiento del matrimonio en la retórica imperial mediante los debates que la institución suscita, lo cual refleja su importancia en la sociedad, sobre todo una cuestión esencial: la procreación, por cuanto supone la continuación del pueblo romano. Extraña que la investigadora, que cita los *Progymnasmata* de Aftonio, Teón y Seudo-Hermógenes para señalar el tratamiento previo de motivos por los autores griegos, no mencione los tratados de retórica epidíctica de Seudo-Dioniso y Menandro el Rétor, de extraordinaria influencia en las composiciones nupciales del período imperial romano. Por ejemplo, el “discurso del lecho nupcial” del tratado de Menandro el Rétor incluye la procreación como uno de los votos de la plegaria dirigida a los dioses (Mn. Rh. 411.20). R. K. Gibson (“Calpurnia of Comum and the Ghost of Umbria: Marriage and Regional Identity in the *Epistulae* of Pliny”, p. 245-266) opta por el género de la epistolografía para mostrar cómo literatura y vida se confunden en el caso del matrimonio de Plinio el Joven con Calpurnia. Aunque en menor medida (pues no aparece hasta el libro 9) el tema del matrimonio también se trata en relación con una joven anónima, hija de Pompeya Celerina. La lectura de las cartas permite descubrir que el matrimonio con Calpurnia establece vínculos estrechos entre Plinio y Como, la villa natal de ambos esposos. Para R. Poignault (“Héliogabale ou le mariage perversi”, p. 335-358), la influencia de los retratos de Calígula y Nerón de Suetonio han modelado la imagen de aberraciones sexuales y conyugales en el retrato de Heliogábalo transmitido por varias fuentes (Dión Casio, Herodiano, *Historia Augustea*). La razón de la percepción negativa del matrimonio en *El asno de oro* de Apuleyo estaría, según L. Nicolini (“La tomba dell’amore: il matrimonio nel romanzo apuleiano”, p. 281-306), en los muchos problemas que ocasionó al autor su boda con la rica viuda Pudentila. Muy alejado de la imagen idealizada que la tradición ha transmitido, en la novela el matrimonio se vincula a homicidios, envenenamientos, adulterios y, salvo algún caso, esposos más dispuestos al engaño que a la lealtad conyugal. A. M. Morelli (“*Cum dignitate venustas*. Eros coniugale e rielaborazione degli *auctores* classici in Ausonio”, p. 359-380) estudia el *Eros matrimonial* en la poesía de Ausonio, donde presenta un rostro variado y complejo, ya que se articula mediante numerosas alusiones contextuales a autores y obras, especialmente a los *topoi* de la poesía elegíaca. F. E. Consolino (“Matrimonio e matrimoni nella poesia non epitalamica di Claudiano”, p. 381-399) aborda los poemas de Claudiano no epitalámicos, donde el poeta recurre, por un lado, al relato mítico del rapto de Proserpina y, por otro, a bodas reales (la suya propia, la de Proba y la de Estilicón con Serena). Sin embargo, es imprescindible acudir a los epitalamios cuando los motivos coinciden. Así sucede con la evocación de bodas míticas, tema ya propuesto por la retórica epidíctica (Men. Rh. 400.11-28), y con algunos aspectos de la *laus Serenae*. En el caso de H. Harich-Schwarzbauer (“Satirische Transformation des Epithalamiums des Sidonius Apollinaris, *Carm.*, 15”, p. 401-417), hay que decir que no atiende al propósito “au-delà” del conjunto, ya que aporta un trabajo sobre uno de los dos epitalamios de Sidonio Apolinar. Frente a quienes defienden que en el *carmen* 15 Sidonio ofrece una visión cómica del epitalamio tradicional, la investigadora sostiene que existe un estrecho vínculo entre este poema y el 16, el cual ayuda a comprender el sentido metapoético del papel de Araneola. Lo mismo sucede en uno de los trabajos sobre la literatura cristiana. Para tratar el concepto de *felicitas matrimonii* en Tertuliano, la unión

espiritual en Agustín y Paulino de Nola y la descripción de la primera pareja (Adán y Eva) que Draconcio hace en su paráfrasis de la Creación, F. Chapot (“Le bonheur et l’affection dans le mariage. Remarques sur quelques textes de la littérature latine chrétienne”, p. 307-333) recurre al epitalamio de Paulino de Nola (*carm.* 25), donde se evidencia la antítesis entre una boda pagana y una cristiana y se exalta la unión espiritual frente a la carnal. Echo en falta el trabajo de A. Sbrancia dedicado a este poema: *L’Epitalamio di S. Paulino di Nola (carne 25)*, in *AFLM* 11, 1978, p. 83-129. En la aportación de N. Hecquet-Noti (“Au-delà du mariage charnel : l’éloge de la *sponsa Christi* selon Avit de Vienne”, p. 441-457) se analizan las nociones de castidad y virginidad en el poema *De consolatoria castitatis laude* del obispo Avito de Vienne, así como la doble dimensión retórica de *Virginitas* como elogio del matrimonio espiritual y rechazo del matrimonio carnal. Autoría de A. Stoehr-Monjou (“*Consortia blanda (Laud. Dei, 1.363; Romul., 8.5)*. L’utilisation du préverbe *com-* pour dire le mariage chez Dracontius”, p. 419-440) es la única contribución centrada en cuestiones lingüísticas, a saber: el uso del preverbo *com* en otras obras de Draconcio para expresar varias posibilidades del matrimonio. Cierra el elenco de las contribuciones un glosario de términos jurídicos y leyes romanas sobre el matrimonio, firmado por A. McClintock (“Matrimonio e ricchezza femminile a Roma. Glossario giuridico”, p. 459-473). Es un listado muy breve, limitado sólo a seis voces que en algún momento aparecen citadas en las páginas precedentes: *ciuis, femina, lex Iulia et Papia Poppaea et lex Iulia de adulteriis, lex Voconia, matrimonium, mulier*. Quiere ser un apéndice útil, pero creo que aporta poco al conjunto. El libro concluye con un extenso repertorio de la bibliografía citada en los trabajos (p. 475-527) y sendos índices de nombres propios y de pasajes literarios referidos. Al tratarse del resultado de un coloquio, el elenco de temas viene condicionado por las actuaciones de aquellos días. No obstante, para ampliar la visión del matrimonio los editores han permitido la inclusión de cinco nuevos trabajos sobre la comedia, el derecho, la elegía, la historiografía y la novela. Aunque este volumen haya tenido por objetivo dejar a un lado el epitalamio, es evidente que la confrontación de los epitalamios y los textos no epitalámicos nos ofrece un panorama mucho más completo. Y no sólo cuando los mismos poetas tratan sobre el matrimonio en los dos tipos de textos (Claudiano, Paulino de Nola, Sidonio Apolinario y Draconcio), sino también en el caso de motivos compartidos por autores diferentes. Por ejemplo, la oposición entre la virginidad y la carnalidad con la que los escritores cristianos enfrentan a menudo cristianismo y paganismo nos brinda su cara poética en la *querela Cupidinis* del epitalamio a Máximo (*carm.*, 1.4) de Ennodio, obispo de Pavía y contemporáneo de Avito de Vienne, en la que el dios alado se queja a su madre Venus de cómo deseos sublimes han domeñado los impulsos de la carne (*Virginitas feruore nouo, sublimia carnem / Vota domant*, v. 58-59, *MGH auctores antiquissimi* VII, p. 278). No obstante, este libro constituye una valiosa aportación que proporciona una imagen poliédrica del matrimonio y un estupendo complemento al corpus de trabajos que ya poseemos sobre el epitalamio latino.

Universidad de Cádiz.

Antonio SERRANO CUETO.

Randall T. GANIBAN, *Vergil. Aeneid Book 7*. Adapted from the Commentary of T. E. PAGE, Indianapolis, Focus, Hackett Publishing Company, 2021 (The Focus Vergil Aeneid Commentaries For Intermediate Students), 23 × 15,5 cm, x-220 p., 17,95 \$, ISBN 978-1-58510-994-4.

Destiné à un usage pédagogique « at the intermediate level or higher » (p. vii), ce commentaire fondé sur un travail déjà ancien de T. E. Page fournit, dans une typographie

élégante et commode, tous les outils nécessaires à une étude systématique et approfondie du Livre 7. Après une introduction générale à l'*Énéide* qui évoque opportunément le débat entre les lectures « optimistes » et « pessimistes » de l'œuvre, et une brève introduction au Livre 7, vient le texte, divisé en trois sections (vers 1-285, 286-640, 641-817) dont la dernière est accompagnée d'une carte très utile aidant à comprendre le catalogue des troupes italiennes ; suivent deux appendices, consacrés à la métrique et à l'inventaire des procédés stylistiques, une riche bibliographie (où manque néanmoins l'ouvrage de M. Paschalis, *Virgil's Aeneid: Semantic Relations and Proper Names*, Oxford, 1997), le vocabulaire, et un index mêlant la terminologie métalinguistique et les renvois référentiels. La réalisation matérielle du volume ne souffre que de très rares défauts – notamment p. 47, vers 195 (*ne* pour *neque*) et vers 203 (*aequum* pour *aequam*, *uindo* pour *uincolo*). On regrettera cependant que dans un ouvrage de ce type, l'auteur n'ait pas choisi de suivre la norme préconisée par *OCT* pour l'accusatif pluriel de la troisième déclinaison ; le maintien de *-is* ne peut que troubler un public étudiant qui se voit confronté à des passages tels que *petit ante alios pulcherrimus omnis / Turnus* (vers 55-56). Par ailleurs, le détail prosodique n'est pas toujours traité d'une manière adéquate. Le texte porte *Sigeïs, Cisseïs, Acrisioneïs* (vers 294, 320, 410) mais on lit *Sīgēus, Cissēis, Ācrisiōnēus* dans le vocabulaire ; le macron sur la voyelle non abrégée en position prévoicallique devrait être préféré, quitte à rappeler une fois pour toutes que la voyelle pénultième est longue dans le nom d'Énée. Pour le choriambique *Gorgoneïs* (vers 341), le recours au tréma ne se justifie pas ; le vocabulaire donne *Gorgoneus*. Outre les « synzèses », dûment signalées, dans *alueo* et *aerei* (vers 33, 303, 609), un sort particulier aurait dû être réservé à *Ilioneus/-ei* quadrisyllabique (vers 212, 249), en rapprochant le nominatif de l'interjection *heus* (vers 116), en écartant, pour le génitif, l'orthographe trompeuse *Īlioneī* du vocabulaire, et en consacrant quelques lignes à la morphologie des anthroponymes hellénisants terminés par /ĵews/ (voir *RPh* 81, 2007, p. 59-62). Une telle démarche aurait conforté l'hypothèse que la forme *Tyrrhus/-i* des vers 485, 508, 532 est un doublet de *Tyrrheus/-ei*. Le vocabulaire mentionne cette éventualité (avec, de nouveau, la malencontreuse orthographe *Tyrrheī*) ; malheureusement, à propos de *Tyrrhidae* molosse (vers 484), que le vocabulaire glose par « the sons of Tyrrheus », le commentaire porte : « The patronymic of *Tyrrhus* would normally be formed as *Tyrrhīdae*, but the short *i* is lengthened here for metrical purposes », alors qu'à partir de *Tyrrheus*, l'on dérive *Tyrrhīdes* sur le modèle de *Achilleus-Achillīdes*, *Atrēus-Atrīdes*, *Peleus-Pelīdes*, etc. L'auteur signale, aux vers 174 (*regibus omen erāt; hoc illis curia templum*) et 398 (*sustinet ac natae Turnique canīt hymenaeos*), « l'allongement » à l'arsis produit par le maintien de la consonne finale en coda. Au sujet du premier exemple, il écrit : « Note that the *h* in *hoc* is a breathing, not a consonant, so it does not count as a consonant in making a short syllable long by position » ; mais Jean Soubiran a montré que le *h*-initial favorise « l'allongement » à l'arsis, en particulier devant le démonstratif (*L'Élision dans la poésie latine*, Paris, 1966, p. 98-99). Quant au second exemple, qui exhibe de surcroît une coupe ennémimère précédant un mot ionique mineur, il nous renvoie, comme *G.* 3.60 et *Ēn.* 10.720, à des précédents catulliens (62.4, 64.20, 66.11) ; de même, le vers 634 (*aut leues ocreas lento ducunt argento*) emprunte son profil spondaïque à *Catul.* 64.44 (*regia, fulgenti splendent auro atque argento*). Pour ce qui concerne le vers 631 (*Ardea Crustumerique et turrigeræ Antemnae*), il aurait fallu préciser qu'au profil spondaïque et à l'hiatus s'ajoute l'homéotéleute entre la syllabe à la coupe ennémimère et la syllabe finale ; on trouve 12 homéotéleutes de ce type chez Virgile, dont 6 avec un molosse conclusif et 6 avec l'hiatus (voir D. R. Shackleton Bailey, *Homoeoteleuton in Latin Dactylic Verse*, Stuttgart, 1994, p. 2). Quelques remarques, maintenant, sur le texte imprimé et les analyses ou gloses qui en sont offertes. À propos des vers 64-67 (*huius*

*apes summum densae (mirabile dictu) / stridore ingenti liquidum trans aethera uectae / obsedere apicem, et pedibus per mutua nexis / examen subitum ramo frondente pependit*, l'auteur note, après Horsfall, que *uctae* rapproche les abeilles des Troyens arrivés par la mer ; on ajoutera, toujours avec Horsfall, que *liquidum* conforte ce lien symbolique. Rien n'est dit, malheureusement, du parallélisme entre *apes* et *apicem*, d'autant plus remarquable que les deux termes se trouvaient associés au verbe archaïque *apio* et à *apto/-us*. Quand elle concerne les abeilles, cette étymologie prend sa source dans l'image qui nous les montre, comme ici, suspendues et solidairement attachées par leurs pattes (G. 4.257 : *pedibus connexae ad limina pendent*), tandis qu'une remotivation exactement inverse dote la forme *apes* d'une morphologie privative, analogue à celle du grec ἄπους et qui fait référence à l'absence de pattes chez l'insecte naissant (G. 4.310 : *trunca pedum*). Sur tout ceci, voir G. Wijdeveld, *Vergiliana*, in *Mnemosyne* 10, 1941, p. 77-80 ; R. Maltby, *A Lexicon of Ancient Latin Etymologies*, Leeds, 1991 ; Paschalis, *op. cit.*, p. 247. Selon l'auteur, l'impératif *memento* gouverne les trois infinitifs dans les vers 126-127 (*tum sperare domos defessus, ibique memento / prima locare manu molirique aggere tecta*), de sorte que *defessus* revêtirait une valeur concessive. Mais, en construisant *sperare* avec *defessus* (voir le *ThLL*, art. *defetiscor*) et en assignant une force illocutoire directive à la première proposition, on obtient une syntaxe et un sens bien plus naturels (« alors lasse-toi de ne faire qu'espérer un asile, et souviens-toi de ... ») ; pour l'ellipse d'une deuxième personne de *sum* dans l'*Énéide*, voir 1.237, 5.192, 5.687, 10.827, ainsi que *ubi quaeque* avec *estis* sous-entendu (vers 400), comparable à *quaecumque* avec *es* sous-entendu en 1.330. Aux vers 209, 255, 324, 454, il eût été opportun de signaler que l'emploi de l'expression *ab sede* entre un mot élidé qui précède la coupe hephthémimère et un mot bacchique final, avec le maintien du *-b* devant consonne, provient une nouvelle fois, comme deux attestations antérieures (1.270, 3.687), de Catulle (81.3). Le *locus desperatus* que constitue le vers 307 (*quod scelus aut Lapithas tantum aut Calydona merentem?*), avec ses variantes *Lapithis*, *Calydone* et *merente(s)*, défie l'ingéniosité de tout commentateur. Peut-être convient-il de corriger en *quod scelus aut Lapithis tantum aut meritum Calydoni?* (« Quel si grand crime a-t-il été commis par les Lapithes ou par Calydon ? »), où la coupe ennéhémimère précède un mot (métriquement) ionique mineur emprunté au grec (Καλυδῶνι). Pour cet emploi du participe, voir Pl., *Trin.* 23-24 (*amicum castigare ob meritam noxiam / inmoene est facinus*) et, pour l'ellipse de la copule dans des questions partielles prenant la valeur d'une interrogation rhétorique, voir 1.460 (*quae regio in terris nostri non plena laboris?*) et 6.721 (*quae lucis miseris tam dira cupido?*). L'auteur ne s'attache pas à dissiper la suspicion que doivent inspirer les paroles mises dans la bouche de Latinus aux vers 598-599 (*nam mihi parta quies, omnisque in limine portus / funere felici spoliior*) ; j'ai proposé (in *Latomus* 78, 2019, p. 265-266) de corriger *omnisque* en *quamuis* tout en traduisant *nam* par le français « quant à (moi) ». Le choix de rendre *et tum* par « even then » dans les vers 616-167 (*hoc et tum Aeneadis indicere bella Latinus / more iubebatur tristesque recludere portas*) n'est guère heureux : on conçoit mal en quoi la situation en cause défavoriserait l'entrée en guerre ; un couplage de *et* et *-que* semble préférable (voir 11.2-3). Aux vers 733-738 (*nec tu carminibus nostris indictus abibis, / Oebale, quem generasse Telon Sebethide nympha / fertur, Teleboum Capreas cum regna teneret, / iam senior; patriis sed non et filius aruis / contentus late iam tum dicione premebat / Sarrastes populos et ...*), l'auteur analyse *carminibus nostris* comme un « ablative of means », mais cette expression dépend de *abibis*. La recommandation qu'il exprime ensuite (« construe *et* as “also,” taken closely with *contentus* ») déroute : *sed non et* signifie en effet que, loin de se contenter, comme son père, du patrimoine dont ce dernier disposait à la fin de sa vie, Œbalus entreprend une politique de conquêtes ; *et* se focalise donc sur *filius* (« il n'en allait pas de même

pour le fils »). En outre, le passage abrupt depuis le lien dialogal, et temporellement actuel, que le vocatif instaure de manière fictive, vers une prédication distanciée à la troisième personne de l'imparfait, ne peut que déconcerter un public étudiant ; une remarque à ce propos, qui se serait étendue aux vers 750-760, aurait dissipé toute confusion. Au sujet du terme *uirgo* appliqué à Camille (vers 806), l'auteur se borne à noter : « unnecessary but added to underscore Camilla's rejection of traditionally female pursuits » ; un rappel des étymologies rattachant *uirgo* et *uirago* à la virilité (voir Maltby, *op. cit.*) n'aurait pas été superflu. Aux vers 808-809 (*illa uel intactae segetis per summa uolaret / gramina nec teneras cursu laeisset aristas*), je doute que « the pluperfect subjunctive *laeisset* conveys an action prior to that conveyed by the imperfect subjunctive *uolaret* » ; *laeisset* est simplement résultatif : « elle volerait ... et ne laisserait pas les tendres épis meurtris par son passage ».

Université libre de Bruxelles (ULB).

Marc DOMINICY.

Marian HELM, *Kampf um Mittelitalien. Roms ungerader Weg zur Großmacht*, Stuttgart, F. Steiner, 2021 (Hermes. Einzelschrift, 122), 24,5 × 18 cm, 450 p., fig., 82 €, ISBN 978-3-515-13113-1.

Il volume è una versione rivista della tesi di dottorato dell'Autore, discussa nel 2018 alla Ruhr-Universität Bochum, e si divide in un'ampia introduzione (1. *Einleitung*), una storia dei secoli precedenti gli eventi narrati (2. *Zur Vorgeschichte des 4. Jahrhunderts*, p. 57-82), dove ci si sofferma rapidamente sul periodo dei re etruschi di Roma, sulle prime fasi della lotta tra patrizi e plebei e l'inizio dell'espansione di Roma nel Lazio, e, seguendo il lavoro di H. Flower, *Roman Republics*, Princeton, 2010, in quattro sezioni (*Sequenzen I-IV*) che ripartiscono il IV sec. a.C. in unità temporali di circa 20/25 anni e includono ben otto capitoli (3-10); le conclusioni (p. 371-376) precedono la bibliografia, molto ben informata e aggiornata, e infine un indice dei soggetti, dei nomi di luogo e di persona (p. 377-450). Manca, e questo è un difetto dell'opera, un indice delle fonti, che avrebbe certamente richiesto un notevole lavoro da parte dell'Autore, ma che nei saggi di ricerca di antichistica è fondamentale e necessario. Il tema trattato è quello della conquista romana dell'Italia centrale durante il IV sec. a.C. ed è un'analisi molto approfondita, che scandaglia con metodo tutte le possibili fonti a disposizione e si pone numerose domande per cercare di rispondere ai diversi problemi affrontati da Roma in questo lungo processo di scontro/incontro con altre popolazioni, per giungere a punti di arrivo dalle conclusioni mai scontate. Secondo l'opinione dell'Autore, è in questo periodo che fu tracciata la rotta fondamentale per tutti gli sviluppi successivi della politica interna ed estera romana, il che sottolinea ancora di più l'importanza del progetto. L'approccio è pragmatico, fortemente contestualizzato storicamente, con l'obiettivo di creare quadri in movimento, privilegiando particolari eventi storici che influenzarono le decisioni e quindi portarono a una certa direzione del percorso. Gli sforzi dell'Autore per collegare le indagini e le scoperte archeologiche più recenti con le testimonianze delle fonti scritte sono molto apprezzabili, anche se qui si potrebbero segnalare alcuni studi recenti che hanno modificato in alcuni aspetti il quadro come L. Pulcinelli, *L'Etruria meridionale e Roma. Insediamenti e territori tra IV e III secolo a.C.*, Roma, 2016; F. M. Cifarelli et al. (ed.), *Oltre 'Roma medio repubblicana'. Il Lazio fra i Galli e la battaglia di Zama*, Roma, 2019; A. D'Alessio et al. (ed.), *Roma medio repubblicana. Dalla conquista di Veio alla battaglia di Zama*, Roma, 2020; inoltre alcuni contributi in V. Acconcia (ed.), *L'età delle trasformazioni. L'Italia medio-adriatica tra il 5. e il 4. secolo a.C.: nuovi modelli di autorappresentazione delle comunità a confronto e temi*

di cultura materiale, Roma, 2020; non vedo citato in bibliografia R. Ross Holloway, *The Archaeology of Early Rome and Latium*, London, 1994. Nell'introduzione (p. 15-56) si offre una dettagliata rassegna della letteratura precedente sulla prima espansione di Roma per poi passare a una discussione sulla metodologia. L'analisi narrativa degli avvenimenti esterni, le guerre e le relazioni di Roma con i popoli dell'Italia centrale, deve necessariamente intrecciarsi agli eventi interni, gli sviluppi politici e sociali che interessarono l'*Vrbs*; la suddivisione in sequenze rientra in questo piano metodologico. L'Autore conclude questo capitolo con una discussione delle fonti a nostra disposizione per il IV sec. a.C., operando una distinzione analitica tra tre diversi livelli nella storiografia o nelle testimonianze scritte di eventi storici (p. 40-53): I) i 'fatti strutturali' sono eventi collettivamente memorizzati e condivisi; II) i 'nodi della memoria' sono quelli registrati nei primi documenti scritti (annali, primi storici); III) il 'tessuto delle memorie' risale alle storie familiari delle *gentes* urbane romane (che sempre più spesso compilavano documenti/archivi sulla propria storia) e, dopo Fabio Pittore, è arricchito dalle opere di Catone e Pisone, che si aprirono a una prospettiva italica. Infine, l'Autore discute il loro impatto sull'opera storica di Livio, che è la fonte principale per il presente studio e presenta sicuramente problematicità. La prima *Sequenz* (cap. 3-4, p. 84-140) tratta di quasi tre decenni di storia che vanno dalla conquista di Veio, una vittoria che fu un passo importante verso la trasformazione di Roma in una potenza egemone, fino alla vicenda di M. Manlio Capitolino (p. 84-140). L'Autore esamina nel dettaglio le misure adottate per la gestione dell'*ager Veientanus* conquistato, con l'enorme aumento del territorio e della popolazione, prima sconosciuti in questa dimensione. La creazione di quattro nuove tribù vide intervenire i più importanti gruppi di interesse: i plebei si sforzarono di impedire l'incorporazione delle nuove terre e della relativa popolazione nelle tribù patrizie esistenti, per non accrescere il potere e le clientele di queste. Inoltre, in termini di strategia militare, la fondazione delle prime colonie sulla scia della vittoria contro Veio portò allo sviluppo di una strategia per la 'difesa avanzata' dei nuovi territori incorporati. Queste misure, tuttavia, probabilmente furono adottate solo dopo l'episodio dell'invasione gallica del 390 a.C., che l'Autore considera un attacco portato grazie all'approvazione, o addirittura su invito, delle popolazioni il cui territorio fu attraversato dai Galli, non escludendo, e proponendo in questo una nuova ipotesi, che nell'azione fossero presenti mercenari al servizio degli Etruschi (p. 98-102). L'Autore ritiene più fondata la tesi che dopo l'invasione gallica per decenni numerose difficoltà politiche interne, dovute a una perdita di autorità dei patrizi, occuparono la politica romana fino alle *leges Liciniae Sextiae*, mettendo in dubbio la tesi opposta secondo cui Roma si sarebbe ripresa molto rapidamente dall'invasione. In questo contesto, *Tusculum* fu istituito come primo *municipium* nel 381 a.C., vale a dire la città non venne incorporata ma le venne concessa la cittadinanza romana, pur mantenendo un'amministrazione locale. Questa mossa viene definita una 'strategia di ricompensa' da parte di una Roma indebolita; al tempo stesso, però, l'Autore rimane scettico sull'autenticità della notizia della concessione dello status di cittadinanza e sospetta piuttosto il rinnovo di un *foedus* per legare ulteriormente la città a Roma (p. 120-125). Il presunto tentativo di Manlio Capitolino di conquistare il potere occupa le pagine finali della sezione: l'Autore lo ritiene indicativo delle tensioni tra fazioni di plebei, ma la veridicità storica dell'episodio rimane dubbia. La seconda parte (cap. 5-6, p. 142-211) parte da un'analisi delle leggi *Liciniae Sextiae* e arriva alla prima guerra sannitica e alla *seditione* del 342 a.C., che ancora una volta rafforza la convinzione dell'Autore che la politica interna fosse strettamente legata alle vicende esterne alla città di Roma. Con l'introduzione e la contemporanea apertura del consolato ai plebei, le *leges Liciniae Sextiae* furono e sono giustamente considerate una pietra miliare nello sviluppo politico di Roma, caratterizzato anche da ulteriori concessioni ai plebei



riguardo alla loro ammissione alle cariche superiori. Le leggi che riformarono le esigenze economiche più pressanti della plebe, ovvero le questioni relative all'uso della terra (*lex Licinia Sextia de modo agrorum*) e al debito privato (*lex Licinia Sextia de aere alieno*) unite ad altre innovazioni, come l'erezione del Tempio della Concordia al Foro e l'istituzione degli *aediles curuli*, responsabili dei *ludi Romani*, trasformarono la società romana in maniera radicale. Queste misure importanti rientrano, secondo l'Autore, in una 'fase di collaudo' per quanto riguarda la cooperazione e la formazione di alleanze tra famiglie aristocratiche, che comprende anche l'adozione di problematiche plebee da parte di magistrati patrizi allo scopo di ottenere voti. La soppressione della rivolta della città latina di *Tibur* riporta al centro dell'attenzione le esigenze economiche della plebe, con la rinnovata distribuzione di terre e l'istituzione di nuove tribù (*Pomptina* e *Publilia*, p. 173-178). Segue un'analisi dell'oligarchia, costituita dalle quattro principali *gentes* patrizie del 358-342 a.C., e dei conflitti interni che costituirono lo sfondo delle *leges Genuciae*. Infine, l'Autore comprende i dubbi di alcuni studiosi sulla storicità della prima guerra sannitica, data la scarsità delle fonti, ma non ne condivide il rifiuto totale (p. 202). La guerra costituì per Roma un fallimento, in quanto i guadagni materiali effettivi furono marginali e ai Sanniti furono concesse condizioni di pace estremamente favorevoli; sul piano interno le conseguenze furono piuttosto negative, ossia una maggiore percezione delle disuguaglianze politiche ed economiche. La terza breve *Sequenz* (cap. 7, p. 213-278) esamina il periodo di 15 anni che intercorse tra la guerra latina (341-338 a.C.) e lo scoppio della seconda guerra sannitica: si tratta di un altro punto di svolta nella storia del dominio romano sull'Italia centrale, anche se l'Autore è cauto nell'utilizzo della narrazione delle fonti sul conflitto perché avanza il sospetto di una possibile influenza degli avvenimenti della Guerra Sociale. Nell'analisi delle conseguenze della guerra, ci si sofferma in particolare sul trattamento differenziato dei vinti, ad esempio nel caso di Capua e del *Latium*. Nel contesto della partecipazione e dell'influenza politica dei Latini, l'Autore discute il ruolo dei *municipia* e della concessione della *ciuitas sine suffragio* (p. 248 ss.): la loro istituzione fu utilizzata come mezzo politico deliberato dalle élites urbane romane per ridurre l'influenza di quelle latine sulle decisioni centrali; invece di elevare a comunità principali delle rispettive tribù i vecchi centri regionali, come *Lanuvium* e *Velitrae*, si decise di scegliere per questa funzione piccoli borghi limitrofi e negare così una qualche voce alle comunità che in passato non erano state fedeli a Roma. Dopo la vittoria nella guerra latina, l'Autore vede una popolazione di Roma città preoccupata soprattutto di se stessa e del bottino e una mancanza di interesse per una strategia a lungo termine o per la pianificazione di un sistema di alleanze permanente. Infine, la quarta sezione del volume (cap. 8-10, p. 282-370), che unisce nuovamente una trattazione degli sviluppi socio-politici ed economici interni a Roma con quella delle azioni belliche in aree dell'Italia centrale, tratta il periodo che va dalla seconda guerra sannitica fino al conflitto con Pirro. Per quanto riguarda la politica interna, si sottolinea l'importanza della *lex Quinia* per il cambiamento degli equilibri di potere (p. 302-305), ma l'Autore si sofferma inoltre giustamente a lungo sulle misure esemplari di Appio Claudio Cieco (p. 321-337), che avviò un pacchetto di riforme che si possono definire aristocratiche-infrastrutturali in primis per migliorare l'approvvigionamento di Roma e potenziare il territorio conquistato con la costruzione dell'Aqua Appia e della Via Appia, alla quale venne affidato il ruolo di migliorare il collegamento con le colonie. Tali progetti non portarono vantaggi solo a Roma, ma anche al singolo politico o alla sua *gens*; così la Via Appia può essere interpretata come una garanzia di protezione nei confronti dei coloni e quindi costituisce non solo un'enorme misura di creazione di posti di lavoro, ma anche un mezzo per costruire una clientela. La bonifica delle paludi pontine, effettuata contemporaneamente alla costruzione della strada, portò alla possibilità di sfruttare nuovi

terreni e creare insediamenti abitati. La novità del *census* effettuato da Appio Claudio Cieco va individuata nell'intuizione geniale di registrare i membri delle città alleate, anche se parte della sua opera fu annullata dai censori del 304 a.C. In questo frangente, l'Autore avrebbe potuto dire qualcosa di più sulla notevole proliferazione di fondazioni coloniali a partire dal 314 a.C. e su cosa ci guadagnassero, o meno, gli alleati di Roma: (cfr. p. 318-321). Non ha potuto conoscere, considerato l'anno di edizione, ma sarebbe stata utile all'Autore l'ultima fatica di L. Capogrossi Colognesi, *Come si diventa Romani. L'espansione del potere romano in Italia, strumenti istituzionali e logiche politiche*, Napoli, 2022. Maggior attenzione si sarebbe potuto riservare al processo di integrazione tramite concessione della cittadinanza romana: si veda recentemente R. Roth, *Rome's Italian Expansion and the Transformation of Roman Citizenship (387-91 BCE)*, in J. Filonik et al. (ed.), *Citizenship in Antiquity. Civic Communities in the Ancient Mediterranean*, London, 2023, p. 589-603. Dal punto di vista militare, l'esercito fu riorganizzato, con l'iscrizione degli *humiles* alle tribù rustiche e raddoppiando le sue dimensioni a quattro legioni nel 311 a.C. Questa misura fu accompagnata dalla riforma che interessò i tribuni militari: 16 su 24 dovevano essere eletti dal popolo, per cui a questi giovani futuri magistrati si diede l'opportunità di conoscere i potenziali elettori di tutte le classi durante la loro campagna elettorale. Il tribunato militare, carica iniziale del  *cursus honorum*, assunse un ruolo importante: i tribuni non solo potevano distinguersi personalmente durante il loro mandato, ma anche potevano stabilire rapporti personali in senso orizzontale e verticale. Sempre sul piano militare, dopo la seconda guerra sannitica l'Autore nota la definitiva militarizzazione di Roma e il passaggio alla guerra attiva, poiché sia i generali aristocratici sia il popolo vi vedevano da un lato l'opportunità di accrescere il proprio prestigio e la propria reputazione, dall'altro di arricchirsi a spese di altri. Il 'nuovo inizio' è individuato dopo la sconfitta romana a *Lautulae* e i successi militari confermarono l'importanza della condivisione con le élites laziali di una consolidata comunità di interessi. La crescente integrazione dei contingenti di truppe italiche nell'esercito romano e le ricompense (il bottino, i lotti di terra) agli alleati contribuirono in modo decisivo a questa svolta. La distribuzione simultanea del comando tra un numero sempre maggiore di ufficiali rese la cooperazione collettiva sempre più necessaria per il successo e rese più difficile onorare i singoli. Specialmente nell'ultimo capitolo del volume si individua nelle tribù lo strumento più adatto all'integrazione e alla strutturazione socio-politica dei territori annessi allo stato romano, esaminando la complessa rete che legò tra di loro i territori in periferia con quelli più ravvicinati al centro del potere. In conclusione, si tratta di un volume che ha riaffrontato in modo nuovo l'esame di un delicato momento storico per Roma e che rimarrà un punto di riferimento per gli studi successivi sul IV sec. a.C. Come indica il titolo, l'obiettivo dell'opera è quello di offrire una prospettiva che tenga conto delle battute d'arresto incontrate dai Romani, spesso trascurate in letteratura. Questa accurata comprensione delle condizioni politiche ed economiche interne, degli interessi, dei conflitti e delle possibili agende politiche dei principali esponenti delle *gentes*, che condizionarono le strategie di politica estera, caratterizza l'intera indagine e la sua meticolosa conoscenza e osservazione delle fonti. Gli storici dell'antichità e quelli moderni hanno spesso trattato la Roma medio-repubblicana sotto due aspetti: gli sviluppi socio-politici in patria (la cosiddetta 'lotta degli ordini') e le campagne militari all'esterno. Il merito dell'Autore consiste nel non essersi limitato alla storia dei conflitti militari, ma nell'averli contestualizzati e inseriti all'interno delle lotte e rivalità di Roma città. Certo, se la politica assume il ruolo principale, giocoforza passano in secondo piano analisi e riflessioni sui fattori socio-economici a lungo termine, per non parlare degli aspetti culturali o culturali-religiosi: ma non si poteva chiedere all'Autore un lavoro di ricerca troppo smisurato.

Daniel W. LEON, *Arrian the Historian: Writing the Greek Past in the Roman Empire*, Austin, University of Texas Press, 2021 (Classics and the Ancient World. History), 23,5 × 16 cm, xii-179 p., 50 \$, ISBN 978-1-4773-2186-7.

Cette monographie, plaisante à lire et de taille relativement modeste, constitue la version remaniée de la thèse de doctorat de l'auteur, soutenue en 2012 à la University of Virginia sous le titre *Arrian, Alexander, and the Limits of the Second Sophistic* (cf. *Aph* 91-00908), qui est sans doute plus explicite que le titre actuel quant aux intentions de l'auteur : son étude se concentre en effet essentiellement – mais comment aurait-il pu en être autrement ? – sur la figure d'Alexandre le Grand dans l'*Anabase* d'Arrien et non sur le « passé grec » en général, et sa thèse principale consiste à démontrer qu'Arrien développe une pensée historique qui, telle une « counterculture », s'oppose au mouvement de la Seconde Sophistique et à son goût pour les performances rhétoriques. Cette idée, annoncée avec force dès l'introduction (p. 1-6), est développée dans le premier chapitre (« Amateurs, Experts, and History », p. 7-32), dans lequel l'auteur oppose les pratiques de la déclamation historique des sophistes au courant historiographique contemporain – au sein duquel il compte notamment Plutarque, Suétone, Tacite, Lucien et Hérodien, et dont il trouve les antécédents chez Thucydide – visant à l'objectivité et à la véracité et invitant les lecteurs à prendre conscience des limites de la connaissance historique. Ces aspects sont notamment illustrés à l'aide des déclarations programmatiques contenues dans l'*Anabase* d'Arrien (en particulier les deux préfaces, mais d'autres textes également). La pensée historique d'Arrien est ensuite examinée plus en détail dans le deuxième chapitre (« Novelty and Revision in the Works of Arrian », p. 33-61), dans lequel l'auteur, sur la base d'une comparaison fructueuse avec les préfaces d'autres écrits d'Arrien, met en évidence les stratégies narratives poursuivies par l'historien de Nicomédie pour amener ses lecteurs à prendre du recul critique face à la matière historique et à remettre en question les informations transmises par les sources (d'où l'emploi du terme « revision » dans le titre du chapitre). Les deux chapitres suivants servent de « case studies » (études de cas) pour illustrer de façon plus concrète les stratégies littéraires mises en œuvre par Arrien. Ainsi, dans le troisième chapitre (« Alexander among the Kings of History », p. 62-84), l'auteur s'intéresse à la façon dont Arrien utilise la figure d'Alexandre comme *exemplum* pour mener une réflexion critique sur la notion de royauté, l'image d'Alexandre passant progressivement de celle de roi exemplaire et vertueux à celle de despote oriental dépravé. Cette réflexion se poursuit dans le quatrième chapitre (« Sickness, Death, and Virtue », p. 85-111) en se concentrant plus particulièrement sur la dimension humaine et corporelle d'Alexandre, dont l'attitude face à la maladie, aux défaillances physiques et à la mort est utilisée par Arrien pour générer une discussion morale sur les qualités (et les défauts) d'Alexandre, dans la ligne des débats philosophiques et rhétoriques menés à l'époque de la Seconde Sophistique. C'est l'un des mérites de cette étude d'avoir mis l'œuvre d'Arrien en relation (ou en opposition) avec le contexte intellectuel de son époque et d'avoir cherché à mieux situer l'historien de Nicomédie au sein du vaste mouvement littéraire et culturel qu'est la Seconde Sophistique. L'idée d'une « counterculture » à laquelle Arrien (avec d'autres) aurait adhéré en réaction aux performances rhétoriques des sophistes est en revanche peu convaincante, car elle ne tient pas suffisamment compte de la question du genre littéraire (l'historiographie *versus* la déclamation historique, par exemple) et elle manque de nuances dans l'évaluation de l'attitude des sophistes face à l'Histoire, certains d'entre eux (comme Dion Chrysostome ou Aelius Aristide) ayant manifesté une conscience historique qui se démarque clairement de celle de leurs collègues rhéteurs. Par ailleurs, elle minimise la prétention d'Arrien d'être reconnu avant tout pour la qualité littéraire de son œuvre. Or, paradoxalement, c'est précisément ce que l'ouvrage de Leon parvient à démontrer. En effet,

l'approche littéraire et narratologique qui est adoptée par l'auteur dans l'examen des écrits d'Arrien, et en particulier de son *Anabase*, constitue l'un des points forts de cette étude. Elle fait émerger Arrien comme un historien de grande valeur, à la fois pour la pensée historique qu'il développe au gré des multiples déclarations méthodologiques qui parsèment son œuvre, et pour le talent littéraire dont il fait preuve dans l'agencement et l'exploitation de la matière historique. Certes, parmi les idées qui sont avancées dans cette monographie, tout n'est pas nouveau, et les qualités d'écrivain d'Arrien ont bien sûr déjà été reconnues par d'autres études, mais les analyses minutieuses de Leon, en particulier dans les chapitres 3 et 4, en offrent une démonstration éclatante. L'étude remplit ainsi pleinement l'objectif qu'elle annonce dès la première ligne de l'introduction, à savoir de prendre Arrien au sérieux comme penseur historique (« This book seeks to take Arrian of Nicomedia seriously as a historical thinker », p. 1), ce qui constitue une réponse à tous ceux qui, dans un passé plus ou moins proche, ont pu considérer Arrien comme un historien de seconde zone. L'approche littéraire et narratologique de Leon pêche toutefois par le fait qu'elle ne tient pas compte des différents niveaux du texte d'Arrien. En effet, dans l'*Anabase*, il convient de distinguer entre (1) le récit factuel des événements – mais bien sûr présentés et agencés selon la perspective d'Arrien –, (2) les déclarations prêtées par Arrien à Alexandre lui-même, et (3) les interventions auctoriales d'Arrien dans le texte, à la 1<sup>re</sup> personne. Une analyse narratologique plus fine aurait ainsi permis de mieux mettre en évidence les intentions profondes d'Arrien et le dialogue qu'il instaure avec son lecteur. Le jugement final porté par Arrien sur Alexandre (VII, 28-30), qui semble en contradiction avec le reste de l'œuvre, aurait lui aussi mérité un examen plus détaillé que les quelques lignes qui lui sont consacrées par Leon (p. 110). De même, pour mieux faire ressortir les particularités du récit d'Arrien et la singularité de ses choix narratologiques, une comparaison plus poussée avec les autres sources sur la figure d'Alexandre aurait été souhaitable. Certes, des comparaisons de ce genre sont menées occasionnellement par Leon, mais dans le cas de la discussion sur la figure du bon roi au chapitre 3, par exemple, une mise en parallèle plus systématique avec la *Vie d'Alexandre* de Plutarque, où une dégradation similaire du statut royal du Macédonien peut être constatée, aurait permis d'affiner l'analyse des procédés narratologiques mis en œuvre par Arrien. De façon surprenante, d'ailleurs, Leon ne tient pas compte de l'étude sur la dimension narratologique de l'*Anabase* publiée par T. Hidber, *Arrian*, in I. de Jong, R. Nünlist & A. Bowie (ed.), *Narrators, Narratees, and Narratives in Ancient Greek Literature*, Leiden, 2004, p. 165-174. Cette absence est d'ailleurs symptomatique de l'approche générale que l'on constate dans l'étude de Leon : les notes de bas de page, peu nombreuses et rassemblées en fin de volume, sont en général très courtes et n'offrent qu'une information minimale ; les aspects traités dans l'étude le sont souvent de façon très générale, sans que l'auteur entre véritablement en dialogue avec la bibliographie secondaire sur le sujet ; cette dernière est par ailleurs extrêmement sélective et, pour une monographie consacrée à Arrien, elle comporte des absences qui semblent difficilement justifiables. Pour ne donner qu'un exemple : vu l'importance accordée (à juste titre) par Leon à l'analyse des deux préfaces contenues dans l'*Anabase* d'Arrien, il est surprenant de constater qu'il ne mentionne jamais ni n'intègre dans sa discussion certaines études pourtant fondamentales sur le sujet, notamment les articles de J. Moles, *The Interpretation of the 'Second Preface' in Arrian's Anabasis*, in *JHS* 105, 1985, p. 162-168, et de V. Gray, *The Moral Interpretation of the 'Second Preface' to Arrian's Anabasis*, in *JHS* 110, 1990, p. 180-186. Sur le même sujet et dans la perspective des liens que Leon cherche à établir entre Arrien et les auteurs de son époque, il aurait été intéressant aussi d'entrer en dialogue avec l'article de B. Burliga, *Arrian's Preface to the Anabasis Alexandrou and Plutarch's Prologue to the Life of Alexander*, in *Classica Cracoviensia* 18, 2015,

p. 51-81. De façon plus générale, vu la perspective adoptée par Leon, un renvoi à l'étude de J. Carlsen, *Greek History in a Roman Context: Arrian's Anabasis of Alexander*, in J. M. Madsen & R. R. R. (ed.), *Roman Rule in Greek and Latin Writing: Double Vision*, Leiden, 2014, p. 210-223, aurait été bienvenu. Ces quelques exemples se limitent à la bibliographie anglophone, mais le lecteur avisé pourra aisément y ajouter une série d'articles rédigés en italien, espagnol, français et allemand, qui manquent dans cette étude largement orientée vers le monde anglo-saxon (sans exclure toutefois l'une ou l'autre référence à des études non-anglophones). Ce refus d'entrer en discussion avec la littérature secondaire confère à la monographie de Léon le caractère d'un essai plutôt que d'une étude scientifique. Il n'en demeure pas moins que l'auteur réussit parfaitement dans son entreprise visant à faire percevoir Arrien différemment : les idées que Leon avance, les points de vue qu'il adopte, les rapprochements qu'il effectue forcent constamment le lecteur à remettre en question sa propre perception d'Arrien et la place que ce dernier occupe dans le contexte intellectuel de son époque. À cet égard, l'étude de Leon constitue un apport bienvenu et contribuera indéniablement à nourrir les discussions non seulement sur Arrien lui-même, mais sur la Seconde Sophistique en général.

Université de Fribourg (Suisse).

Thomas SCHMIDT.

Brenda LONGFELLOW & Molly SWETNAM-BURLAND (ed.), *Women's Lives, Women's Voices: Roman Material Culture and Female Agency in the Bay of Naples*, Austin, University of Texas Press, 2021 (Classics & Ancient Greek World. Gender & Sexuality), 26 x 18,5 cm, XII-332 p., fig., 95,95 €, ISBN 978-1-4773-2358-8.

En octobre de 2018 se celebró en la Villa Vergiliana de Cuma-Bacoli (Italia) el Third Annual Symposium Campanum, bajo los auspicios de la Vergilian Society (PO Box 53 Avondale Estates, GA 30002). La temática propuesta, *Women on the Bay of Naples: Recent Research*, se centraba en el análisis del mundo femenino de la bahía de Nápoles en todas sus manifestaciones, relacionadas con la vida pública y privada. La presente publicación, editada por Brenda Longfellow y Molly Swetnam-Burland, recoge la mayoría de las conferencias que se pronunciaron en aquel encuentro, y que han sido publicadas bajo el formato de monografía colectiva por la University of Texas Press en 2021. El libro, como indica su título, presenta una muestra de la cultura material de las principales localidades de la bahía de Nápoles, principalmente las que fueron sepultadas por la erupción del Vesubio en el año 79, en concreto Pompeya y Herculano, en clave femenina. De esta manera, el estudio se organiza en trece capítulos realizados por investigadoras procedentes de distintas áreas de conocimiento que dan un necesario carácter multidisciplinar a su contenido. Estos capítulos están precedidos por una introducción, a cargo de las editoras, donde explican y justifican la necesidad de abordar el análisis de la temática planteada. Como señalan B. Longfellow y M. Swetnam-Burland para el caso de Pompeya, es difícil distinguir la manufactura femenina de la masculina en un *graffito*, en el trabajo realizado en una *fullonica* o, incluso, en los monumentos funerarios mandados construir por y para mujeres de los construidos por y para hombres (p. 2). Esta circunstancia ha llevado a silenciar a las mujeres en muchos trabajos académicos sobre Pompeya, destacándose sólo aquellas que eran dignas de mención como excepción o ejemplo. En palabras de las editoras el interés de esta publicación radica en que “this volumen focuses on the silences, and its goal is to consider how women from a range of social backgrounds engaged with the local community through families, businesses, and religious activity, and how they expressed their identities in the funerary realm” (p. 2). Teniendo en cuenta esta realidad, el propósito de dar voz a la vida y a la presencia de

las mujeres romanas de la bahía de Nápoles, procedentes de cualquier extracción social, se estructura en tres partes. La primera, titulada “Public and Commercial Identities” (p. 11-106), contiene los cinco primeros capítulos donde se muestran aspectos del poder económico y de la presencia pública de mujeres, principalmente, en Pompeya. L. Hackworth Petersen abre el debate con el capítulo 1 sobre “Pompeian Women and the Making of a Material History” (p. 11-28), donde destaca la acción evergética de Corelia Celsa, probable esposa de Numerio Popidio Ampliato y también probable madre de Numerio Popidio Celsino (*CIL* X, 848) en la restauración del pavimento del *ekklesiasterion* del templo de Isis, diosa madre muy vinculada a cultos femeninos, aunque no exclusivos, de época romana. Como resalta la autora, el ejemplo de Corelia Celsa muestra que no todos los actos de munificencia pública en Pompeya fueron protagonizados en su mayoría por hombres. En el capítulo 2, “Womens’s Work? Investors, Money-Handlers, and Dealers” (p. 29-49), M. Swetnam-Burland cuestiona las afirmaciones realizadas por distintos investigadores sobre la exclusión femenina en actividades vinculadas a las transacciones monetarias y lucrativas, apoyándose en la evidencia epigráfica y en tablillas de cera procedentes de Pompeya y Herculano. L. Caldwell, en el capítulo 3, “From Household to Workshop: Women, Weaving, and the *Peculium*” (p. 51-66), apoyándose en el peculio dado por los padres a las hijas de familias económicamente bien situadas, demuestra cómo sirvió para que aquellas desarrollaran habilidades y actividades vinculadas a labores del tejido que contribúan al beneficio de la economía de la *domus*. “Buying Power: The Public Priestesses of Pompeii” (p. 67-84) es el título del capítulo 4 a cargo de B. Kellum, donde la investigadora profundiza en la labor de munificencia pública de las sacerdotisas, tomando como ejemplo las intervenciones en edificios emblemáticos de Pompeya como el *Macellum* y los de Eumaquia y Mamia en el foro. Las estatuas e inscripciones, principalmente de la evergeta Eumaquia, ponen de relieve el poder adquisitivo de estas mujeres y su interés por buscar el beneficio, no sólo propio y de sus familias, sino también de su comunidad. E. D’Ambra cierra esta primera parte con el capítulo 5, “Real Estate for Profit: Julia Felix’s Property and the Forum Frieze” (p. 85-106). Centrándose en los *praedia* de Julia Felix, una finca de 5.888 m<sup>2</sup>, muestra cómo esta mujer, de orígenes oscuros y nacida fuera del matrimonio, gestionó negocios relacionados con el lujo y destacó por su labor de mecenas. La segunda parte, “Women on Display” (p. 107-196) recoge cuatro capítulos que se centran en el estudio de restos materiales para mostrar la autorrepresentación de las mujeres y cómo eran vistas también por los otros. B. Longfellow en el capítulo 6, “Contextualizing the Funerary and Honorary Portrait Statues of Women in Pompeii” (p. 109-132) demuestra cómo las estatuas funerarias y honoríficas de mujeres pueden ser un instrumento de proyección de voluntades femeninas y de sus familiares para dejar permanencia de las imágenes de aquellas en su comunidad. Las pinturas de la sala 5 de la Villa de los Misterios es el objeto de atención del capítulo 7, “Portraits and Patrons: The Women of the Villa of the Mysteries in Their Social Context” (p. 133-159), realizado por E. K. Gazda. Estos retratos muestran, en opinión de la autora, un reflejo de la jerarquía social donde la *domina* o *materfamilias* queda representada en su papel de organizadora del hogar, responsable del bienestar y supervisora del trabajo de los sirvientes y de las nupcias representadas en los frescos. Para E. K. Gazda, los rostros de los dioses y seres mitológicos de estas pinturas estarían tomados de personas reales de la familia (p. 133). En el capítulo 8, “‘What’s in a Name?’ Mapping Women’s Names from the Graffiti of Pompeii and Herculaneum” (p. 151-175), E. Zimmermann Damer presenta un mapa carto-onomástico con los nombres de mujeres presentes en *graffiti* y los lugares donde aparecen. Este interesante estudio se convierte en una herramienta útil para atestiguar la presencia real de mujeres históricas en Pompeya y Herculano. S. Levin-Richardson ofrece en el capítulo 9, “The Public and Private Lives of Pompeian Prostitutes” (p. 177-196), un análisis sobre la situación de las

mujeres y niñas dedicadas a la prostitución. Según Levin-Richardson, a diferencia de lo que muestran muchos estudios del pasado sobre el comercio sexual en el mundo romano, las prostitutas de Pompeya tenían control sobre sus vidas y los servicios que ofrecían a sus clientes, supervisando los espacios, las formas y las condiciones del trabajo al que se dedicaban. La tercera y última parte, “Representing Women” (p. 197-274) se compone de cuatro capítulos que ofrecen distintas visiones sobre las representaciones de mujeres y sus experiencias vitales. En la mayoría de los casos, los capítulos se centran en aspectos relacionados con las relaciones amorosas y su componente erótico. En el capítulo 10, “Women, Art, Power, and Work in the House of the Chaste Lovers at Pompeii” (p. 199-215), J. Trimble explora la conexión entre la imagen idealizada femenina y la mujer real. Toma como punto de partida las representaciones conservadas en la pared del *triclinium* de la conocida como “Casa de los amantes castos”. La autora se focaliza en las imágenes de la pareja divina formada por Mercurio y Venus donde el erotismo se representa como una “privileged category of experience” (p. 200) frente a la servidumbre que queda plasmada como un conjunto neutro desde el punto de vista del género. También profundiza en las labores realizadas por las mujeres reales en el *pistrinum*. L. Jacobelli afronta una cuestión destacada en el capítulo 11, “The House of the Triclinium (V.2.4) at Pompeii: The House of a ‘Courtesan’?” (p. 217-228). Jacobelli propone, tomando en consideración las representaciones de la escena del banquete de la pared norte de la habitación así como los *tituli picti* conservados, que esta casa era propiedad de una cortesana que ofrecía banquetes y encuentros amorosos para sus invitados. El capítulo 12, “Sex on Display in Pompeii’s Tavern VII.7.18” (p. 229-246) corre a cargo de J. Powers, quien analiza la escena escultórica de contenido sexual que se recuperó de la sala 4 de la taberna. Para la autora, la representación tenía la función de atraer al público para encontrar servicios eróticos en sus dependencias. Según Powers, la mirada masculina veía en la escena fantasías eróticas y deseos de las mujeres, mientras que la mirada femenina veía actos sexuales, no siempre placenteros, que convertían a las mujeres y a sus cuerpos en meras mercancías. En el capítulo 13 y último, “Drawings of Women at Pompeii” (p. 247-274), M. L. Laird analiza distintas representaciones y esbozos de mujeres reales y mitológicas en Pompeya para observar cómo se autopercebían y eran percibidas por personas corrientes que se atrevían a dibujarlas en las paredes de los edificios. Estas representaciones nos permiten, en palabras de la autora, “delineate new ways to understand Pompeii’s women and their role in ancient society” (p. 264). El libro finaliza con un epílogo, “The Complexity of Silence” (p. 275-281), realizado por A. L. C. Emmerson y que permite a la autora reflexionar sobre los avances en los estudios de las mujeres en la Antigüedad, así como sobre las nuevas perspectivas y retos. Emmerson no deja de subrayar las dificultades que siguen presentándose, como entre otras, la escasez de interés arqueológico para analizar los restos materiales bajo la perspectiva de género, a pesar de los avances conseguidos en este terreno dentro del ámbito de los estudios del pasado clásico. Al epílogo le sigue una amplia bibliografía, una breve reseña de cada una de las autoras, un índice de figuras y otro de términos utilizados. *Women’s Lives, Women’s Voices: Roman Material Culture and Female Agency in the Bay of Naples* es una excelente contribución al avance de los estudios sobre la mujer romana, utilizando los restos materiales para observar la huella femenina en la bahía de Nápoles. No debemos olvidar que la localización geográfica del estudio es un lugar privilegiado para los ojos del investigador de la antigüedad romana. Allí se paralizó el tiempo en el año 79, convirtiéndose en un archivo infinito de posibilidades para estudiar la vida pública y privada de los hombres y las mujeres que lo habitaron.

Edward O. D. LOVE, *Script Switching in Roman Egypt: Case Studies in Script Conventions, Domains, Shift, and Obsolescence from Hieroglyphic, Hieratic, Demotic, and Old Coptic Manuscripts*, Berlin, De Gruyter, 2021 (Archiv für Papyrusforschung und verwandte Gebiete – Beihefte, 46), 24,5 × 17,5 cm, xviii-397 p., fig., 122,79 €, ISBN 978-3-11-076724-7.

Cette monographie est une version remaniée de la thèse de doctorat de l'auteur, E. Love, soutenue en 2019 à l'Université d'Oxford. Elle étudie l'obsolescence des écritures égyptiennes (hiéroglyphique, hiératique et démotique) durant la période romaine, suite au passage de la langue et de l'écrit vers le grec. Faisant appel à des cadres théoriques issus de la sociolinguistique et de l'anthropologie, E. Love analyse tout d'abord la culture textuelle de quatre communautés sacerdotales définies en termes de langue, d'écriture et de pratiques : Oxyrhynque, Tebtynis, Soknopaiou Nesos et Narmouthis (niveau « macro »). Il livre ensuite un examen approfondi de la production textuelle de chacune de ces communautés, en se concentrant sur les écritures et les orthographes qui y sont attestées (niveau « micro »). En combinant ces deux niveaux d'analyse, macro et micro, il entend déterminer le processus par lequel les écritures égyptiennes, qui reposent sur un système hybride combinant signes logo- et morphographiques et signes phonographiques, ont progressivement cédé la place à des écritures qui reposent sur un système uniquement phonographique. Il s'agit de s'interroger sur la raison d'être du recours à des écritures nouvelles ou innovantes en Égypte à l'époque romaine : servaient-elles de *substitut* aux écritures traditionnelles, de *supplément* ou de *complément* ? Avec une grande acribie dans l'analyse, mais non sans complexité, l'auteur montre que chaque communauté apporta sa propre réponse aux pressions exercées sur elle par la situation géopolitique, en fonction de ses spécificités socioculturelles, lesquelles sont étudiées dans la première partie du livre. L'idée, longtemps en vogue, selon laquelle le recours à des écritures phonographiques répondrait à une nécessité de « simplification » est battue en brèche. À la lumière de la recherche menée par E. Love, cette idée s'avère d'une part réductrice, d'autre part inexacte, dans la mesure où les facteurs du changement sont, comme il le met en évidence, multiples. L'ouvrage se compose de neuf chapitres, qui se répartissent comme suit. Une première partie, théorique, se compose des chapitres 1 à 4. Le chapitre (1) étudie le contexte socioculturel des locuteurs-scripteurs qui ont produit les sources mobilisées dans cette étude. L'histoire des découvertes et des recherches relatives aux sites ayant abrité ces communautés y est présentée. E. Love fait ensuite le point sur la question des pressions démographiques à l'époque romaine (les facteurs de dépopulation), avant de traiter de l'alphabétisation et de l'éducation des individus au sein d'une institution sacrée en réexaminant des sources d'interprétation difficile. Il conclut que contrairement à une idée reçue, l'accès à la prêtrise ne nécessitait pas forcément un très haut degré d'instruction. Le chapitre se clôt avec les conséquences, sur l'éducation de la population (mâle) sacerdotale, du déclin démographique. Le chapitre (2) présente les cadres théoriques dans lesquels étudier la prêtrise en Égypte romaine. Il introduit les concepts issus de la sociolinguistique – une démarche évidemment pertinente étant donné la relation qui unit les écritures aux idiomes qu'elles écrivent et à l'identité des individus et groupes qui les utilisent – et dont une partie seront utilisés dans les études de cas. E. Love rappelle ainsi la distinction à opérer entre « langue écrite » et « langue parlée » et ce que cela implique dans le cas de l'égyptien ancien ; il introduit la notion de « domaines » pour décrire les contextes d'utilisation d'une langue et d'une écriture, en retraçant depuis l'Ancien Empire l'évolution des domaines fonctionnels de la langue et des écritures égyptiennes dans le temps (ils se contractent, parfois jusqu'à disparaître, ou s'élargissent) ; ce faisant, il décrit les phénomènes de diglossie ou triglossie, bigraphisme



et trigraphisme. L'auteur identifie ensuite trois types de « communautés » pour parler des groupes sociaux formés par les prêtres locuteurs-scripteurs : « communauté d'écriture », « communauté de parole », et « communauté de pratiques » ; tous les prêtres n'appartiennent pas nécessairement à une même communauté, ne partagent pas forcément un même répertoire de pratiques. Ces distinctions permettent à l'auteur de rendre compte de la multiplicité des facteurs qui ont affecté les contextes linguistiques, scripturaux, sociaux et culturels de la prêtrise égyptienne à la période romaine. Le chapitre (3) introduit les concepts issus d'autres disciplines pour modéliser la mort d'une langue et l'obsolescence d'une écriture. Il s'agit de déterminer les processus à l'œuvre dans la mise en danger d'une langue en identifiant les domaines d'utilisation respectifs des langues et écritures en contact, les facteurs contextuels qui déterminent la position de domination d'une langue sur l'autre (par exemple, des questions de prestige social, de supériorité ou infériorité démographique), ainsi que les conséquences sur les pratiques des utilisateurs, dont la connaissance de la langue devenue minoritaire devient de plus en plus passive au fil des générations, jusqu'à son extinction complète. E. Love donne en exemple le cas des communautés d'écriture « en phase terminale » (*terminal script communities*) en Mésoamérique et en Mésopotamie, avant de présenter la situation en Égypte à l'époque romaine. Après avoir traité des langues et écritures mourantes, l'auteur livre, au chapitre (4), une typologie des écritures dites « innovantes » (par opposition à « conventionnelles »). Il distingue tout d'abord entre les systèmes d'écriture « endographiques » (c'est-à-dire égyptiens : hiéroglyphique, hiératique et démotique), « endographiques hybrides » (le démotique utilisé pour transcrire le hiératique), « exographiques » (importés de l'extérieur : grec), et « endo-exo-graphiques hybrides » (copte). L'auteur s'intéresse ensuite aux processus cognitifs impliqués dans la lecture des différents types d'écritures. Celles-ci en effet n'activent pas les mêmes régions du cerveau et circuits neuronaux selon qu'elles sont alphabétiques ou logo-morphographiques car elles n'ont pas le même niveau de « profondeur orthographique » – l'expression désigne un gradient allant de « profonde » à « superficielle » pour décrire dans le premier cas une orthographe favorisant la reconnaissance des mots par la morphologie et, dans le second, par la phonétique. Selon cette typologie, l'auteur distingue entre deux formes de copte : le copte ancien (*a hybrid exo-endo-graphic script*) et le copte « bigraphique » (*a endo-exo-graphic script*), un néologisme de son cru pour désigner un système d'écriture hybride qui n'est attesté qu'à Narmouthis, lequel mêle des mots égyptiens écrits en démotique et des mots d'origine grecque rendus en caractères grecs. Une seconde partie, formée par les chapitres 5 à 8, constitue l'étude proprement dite, laquelle s'appuie sur la documentation issue de quatre sites ou régions : Pemje / Oxyrhynque (5) ; Toutoun / Tebtynis (6) ; Timoui / Soknopaiou Nesos (7) et Narmoute / Narmouthis (8), qui sont analysés tour à tour. Chaque chapitre suit une structure similaire : présentation des sources présentant de la di-, voire trigraphie, état des lieux de leur publication, examen des écritures et des orthographe attestées, discussions philologiques autour des gloses examinées (d'ailleurs souvent dans une optique révisionniste du travail des prédécesseurs de l'auteur), présentation des données sous forme de tableaux synthétiques accompagnés d'un commentaire interprétatif, conclusion qui brosse une vue générale de la situation dans chaque site, au besoin nuancée par le caractère partiel des informations en cas de documentation partiellement publiée. Un dernier chapitre conclut l'ensemble (9). E. Love y souligne que des traditions distinctes émergent assez nettement dans les pratiques d'écriture à l'œuvre au sein de chacune de ces communautés, en d'autres termes, les effets d'une forte régionalisation sont palpables. Par exemple, contrairement à Soknopaiou Nesos, où l'écriture démotique a perduré car son utilisation était ancrée dans une tradition scribale forte, les communautés sacerdotales d'Oxyrhynque, plus perméables, favorisaient la traduction des

textes en grec et l'utilisation de l'écriture copte. Au II<sup>e</sup> s. de notre ère, le déclin démographique au sein des communautés sacerdotales dans les différentes régions du pays n'a pas permis de maintenir en vie le modèle de la transmission intergénérationnelle, que la pratique de la glose n'a pas suffi à préserver. Par son travail, l'auteur a admirablement rempli les objectifs nobles et ambitieux qu'il s'est fixés, à savoir : (1) dépasser le cadre strict de l'égyptologie pour enrichir l'étude d'une documentation particulièrement complexe au moyen de concepts théoriques qui ont fait leurs preuves dans d'autres domaines, et, par ce moyen, (2) combattre certaines idées reçues ou conclusions erronées exprimées par ses prédécesseurs, non sans acerbité parfois – certains adjectifs ou adverbes dans les critiques émises sur les travaux précédents auraient en effet pu être évités, car ils teintent d'un ton rogne le propos de l'auteur, par exemple : « ... Egyptologists are *surprisingly* uncertain about ... » (p. 25) ; « ... an attempt to 'calculate' a 'national average' is not only *futile*, it is also unrepresentative ... » (p. 26) (italiques miennes). L'on ne peut que féliciter E. Love d'avoir accompli cette recherche avec brio. Cependant, en poussant sa démarche à l'extrême, l'auteur ne rend pas toujours service à son travail, ni au lecteur. Pour peu que ce dernier ait le courage de franchir le très dense océan théorique qui s'étend sur plus de 170 pages (ch. 1-4) – une entrée en matière potentiellement rébarbative –, son enthousiasme baissera sans doute d'un cran en constatant qu'une fois arrivé à l'étude proprement dite (ch. 5-8), il aura déjà oublié ou ne se rappellera que vaguement des concepts qui lui étaient jusque-là peu familiers, voire inconnus. De brefs rappels ou renvois ponctuels vers le glossaire en fin de livre, ou, *a minima*, aux pages de la première partie où ces concepts sont expliqués, auraient été utiles pour apprécier pleinement l'argumentation. En outre, des photographies ou facsimilés d'exemples représentatifs de chaque site étudié auraient été plus que bienvenus. Sans ce matériel, le lecteur ne peut en effet connecter l'argumentaire de l'auteur à la réalité des sources : il doit soit consulter les éditions des sources en parallèle de sa lecture, soit, faute d'un accès à celles-ci sur le moment même, fournir un effort d'imagination à partir de longues descriptions, et ce, sans possibilité de contredire les analyses proposées. S'il n'a pas encore jeté l'éponge à ce stade, l'absence de gloses dans les exemples discutés aura peut-être définitivement raison de sa motivation. En conséquence, ce livre à vocation interdisciplinaire, fondé à la fois sur une méthode holistique et une démarche novatrice en soi très appréciables, eût pu s'avérer un formidable outil à l'attention non seulement des égyptologues, mais aussi de spécialistes dans des disciplines voisines et de sociolinguistes ; or, au final, il s'avère paradoxalement peu accessible... ce qui, on le perçoit à travers la conclusion (ch. 9), n'était pas l'intention de l'auteur. Ce constat n'enlève évidemment rien à la haute qualité scientifique de l'étude livrée par E. Love, qui illustre une fois de plus la vaste étendue de son érudition à travers sa connaissance des sources de l'Égypte gréco-romaine, la profondeur et la précision de ses analyses philologiques. Il est au contraire plutôt regrettable qu'elle soit en partie déforcée par des choix de présentation peu judicieux qui compliquent (inutilement) l'utilisation du livre.

*Collaboratrice scientifique à l'Université de Liège.*

Nathalie SOJIC.

Antonio María MARTÍN RODRÍGUEZ (ed.), *Linguisticae Dissertationes. Current Perspectives on Latin Grammar, Lexicon and Pragmatics: Selected Papers from the 20th International Colloquium on Latin Linguistics (Las Palmas de Gran Canaria, Spain, June 17-21, 2019)*, Madrid, Ediciones Clásicas, 2021 (Bibliotheca Linguae Latinae, 9), 24 × 17 cm, 884 p., fig., 45 €, ISBN 978-84-7882-868-5.

Tal como se adelanta en la Introducción, la obra recoge una selección (tras un doble proceso de revisión por pares) de 60 comunicaciones de las 150 presentadas en el

XX Coloquio Internacional de Lingüística Latina que se celebró en la Universidad de las Palmas de Gran Canaria (España) entre el 17 y el 21 de junio de 2019. El Coloquio fue coordinado por el profesor A. M<sup>a</sup>. Martín Rodríguez, que es también el editor de este extenso volumen. En él se ofrece un panorama representativo de algunos de los temas, líneas de investigación y modelos de análisis más fructíferos en la lingüística latina actual. El libro está estructurado en dos partes diferenciadas. La primera (STUDIES ON GRAMMAR, LEXICON AND SYNTAX) incluye algunos de los trabajos presentados en las sesiones generales del Coloquio, divididos a su vez, por su contenido, en dos grandes subapartados: “Morphology and Lexicon” (17 trabajos) y “Syntax and Pragmatics” (27 trabajos). La segunda (COMMUNICATIVE ANCHORING IN LATIN), de clara orientación pragmática, recoge 16 de las contribuciones presentadas a la sesión monográfica que con este título coordinaron C. Fedriani, L. van Gils, F. Iurescia, C. Kroon y L. Unceta. En la primera parte del volumen, en la sección de morfología y léxico se presentan en primer lugar las contribuciones con una orientación más marcadamente morfológica seguidas de los estudios sobre recategorización léxica y sobre etimologías. Los trabajos sobre léxico aparecen a su vez ordenados con un criterio cronológico. La sección se cierra con artículos dedicados al latín de las inscripciones y al léxico del latín cristiano. En cuanto a los dos trabajos de orientación morfológica, D. Bertocchi y F. Pinzin (p. 13-32) ofrecen, en el complejo marco formal de la nanosintaxis, un análisis de la formación del perfecto latino sintético (*laudauit*) y analítico (*laudatus sum*) fruto de la interacción entre las categorías de Voz y Aspecto, mientras que K. Nishimura (p. 33-44) explica la extensión selectiva del injerto nasal indoeuropeo *-n-* (propio de los temas de presente) a los temas de perfecto y participios pasivos, una extensión condicionada por factores fonéticos (presencia de una velar en la raíz verbal) y semánticos (valores aspectuales de determinados verbos). Dos trabajos abordan la recategorización léxica de los participios latinos. C. Kircher (p. 45-56) estudia, sobre un corpus limitado a César, el paso de determinados participios a adjetivos, un proceso gradual con no pocas situaciones ambiguas y en el que, entre otros criterios de análisis, resulta relevante la posibilidad de que dichas formas estén sujetas a gradación o se coordinen con adjetivos calificativos. Por su parte, C. Martín y M. Conde (p. 57-64) clasifican y comentan brevemente algunos participios de presente que se emplean a la vez como sustantivos o han sufrido un completo proceso de nominalización: la mayoría hace referencia a la edad y a relaciones familiares o sociales (*adulescens, amans, infans, (in)habitans, parens*, etc.) y unos pocos a seres animados no humanos (*animans, serpens*). El artículo de R. Matasović (p. 65-72) sirve de puente para introducir un conjunto de trabajos que comparten la perspectiva etimológica. En él se analiza el origen diverso y el desarrollo posterior de cinco adjetivos en *-quus* (*antiquus, aequus, obliquus, propinquus* y *longinquus*) que comparten un significado espacial, una proximidad semántica que contribuyó a que se influyeran de forma analógica. A. Nuti (p. 73-86) aborda la relación entre los sustantivos *annus* ‘año’ y *ānus* ‘círculo’, el segundo con un origen más incierto, un vínculo etimológico sobre el que ya llamó la atención Varrón (*ling.* 6, 8) y que Nuti reivindica después de evaluar las distintas hipótesis planteadas y los factores fonéticos y sociolingüísticos implicados. Por su parte, T. Georgescu (p. 87-100), en un amplio corpus de Catón al latín tardío (con especial atención a los tratados técnicos de arte culinario) estudia el microcampo léxico de los nombres de los pasteles, sus distintos orígenes y su funcionalidad, según se trate de nombres de pasteles sagrados (20 términos) o de uso cotidiano (35 términos). B. García-Hernández (p. 101-120), a partir del análisis en Plauto de términos como *nutrix, lena, leno, testiculi, ius, tueri* y *uirtus*, reivindica, como en otros trabajos suyos, que en los estudios etimológicos la morfología léxica y el análisis semántico no son un mero complemento de las leyes fonéticas. Precisamente, en la estela de trabajos de García-Hernández sobre el significado de los prefijos en la configuración de la semántica verbal, O. Álvarez (p. 121-134)

analiza el empleo y valor del verbo *dedo*, en el que resultan a su vez determinantes los significados del prefijo *de-*: desde valores aspectuales resultativos hasta otros más subjetivos en los que se expresa una actitud (negativa), una emoción o una valoración del hablante. Por su parte, el editor del volumen, A. M<sup>a</sup> Martín Rodríguez (p. 135-148), estudia la etimología de *adulter* y *adulterium* (derivados en último término de *alius*), su significado y sus contextos de empleo desde una perspectiva fundamentalmente diacrónica, lo que le permite ofrecer una visión de conjunto sobre la semántica del adulterio en Roma, con semejanzas pero también con algunas diferencias con nuestras concepciones actuales. A. Novokhatko (p. 149-160), en la línea de trabajos suyos precedentes, a partir del análisis de textos teóricos griegos y sobre todo latinos (Quintiliano), muestra cómo las metáforas conceptuales y las imágenes mentales estaban ya presentes en los textos del s. I d.C. y formaban parte del complejo proceso de comunicación interactiva entre lenguaje y cognición. Escrita en latín, la comunicación de R. Toledo (p. 161-170) intenta determinar los distintos significados del adjetivo *humanus* y del sustantivo *humanitas* en las *Noctes Atticae* de Aulo Gelio y si es posible hablar, desde una perspectiva lexicográfica, de un “humanismo geliano”. O. Panagl (p. 171-180) analiza, a partir de su etimología, tres dobletes latinos (*necessitas/necessitudo*, *factio/factus* y *lector/legulus*), formados sobre raíces comunes y con sufijos funcionalmente relacionados, dobletes que por diversos procesos de lexicalización acaban diferenciándose diacrónicamente hasta resultar semánticamente autónomos. También sobre el fenómeno de la sinonimia versa el trabajo de P. Lecaudé (p. 181-198), centrado en dos préstamos griegos de origen diverso (*eunuchus* y *spado*) que se entienden a veces equivalentes, pero que no son sinónimos “totales”: *spado* (‘hombre castrado’) acaba resultando más peyorativo que *eunuchus*. La sección de morfología y léxico se cierra con tres trabajos de distinta naturaleza. En el primero, L. Willms (p. 199-216) estudia las desviaciones vulgares (fonéticas, morfológicas, sintácticas y léxicas) del corpus de inscripciones latinas de la *Colonia Agripina* (la actual Colonia) como muestra de la diferenciación regional del latín y de un proceso de la romanización en el que resultan relevantes tres factores fundamentales: el sustrato celta, el superestrato germánico y la religión cristiana. Precisamente sobre características del latín cristiano tratan los dos últimos trabajos. M. Morani (p. 217-226) aborda dos ejemplos de adaptación del léxico latino, en concreto dos préstamos griegos que concurren con los términos latinos *nuntius* y *misericordia* pero para expresar contenidos específicos del mundo cristiano: *angelus*, con el sentido de mensajero celestial ya presente en los Setenta, y *eleemosyna*, que recoge a su vez el valor del término semítico *ṣedaqāh* (obligación moral y religiosa de ayudar a los pobres). Por último, M. R. Petringa (p. 227-234) analiza la evolución semántica en latín tardío, y su continuidad en autores medievales, de dos neologismos empleados en el poema anónimo del *Heptateuchos* (s. V d.C.): el adjetivo *plausibilis* (que sufre un proceso de resemantización con el sentido de ‘golpeable’), y *procubus*, un neologismo léxico creado por razones fundamentalmente métricas. En la segunda sección, dedicada a la sintaxis y la semántica, los artículos se ordenan temáticamente: sintaxis de los casos (fundamentalmente del ablativo); pronombres, cuantificadores y adverbios; verbos soporte y construcciones similares, marcos predicativos, oraciones subordinadas, orden de las palabras, aplicaciones de la lingüística computacional al latín y pragmática. En el ámbito del ablativo, M. Itzés (p. 235-248) cuestiona la interpretación ecuativa de la frase proverbial *melle dulcior* (= “tan dulce como la miel”) ya que, a su juicio, existen argumentos suficientes para considerarla un caso especial de comparativo de superioridad (= “más dulce que la miel”) con una lectura elativa desde un punto de vista pragmático (“muy dulce”). Sobre los participios (sobre todo cuando se construyen en ablativo) versan a su vez cuatro contribuciones. En la primera, J. Dalbera y D. Longrée (p. 249-264) llaman la atención sobre la frecuencia

de empleo y funcionalidad del ablativo absoluto en las *Metamorfosis* de Apuleyo, con un orden de palabras relativamente fijo y con fronteras no siempre claras con el participio dominante y el ablativo de modalidad. Por su parte, L. Tronci, M. Benedetti y F. Logozzo (p. 265-280) distinguen dos tipos de ablativos absolutos en los evangelios, con diferencias a su vez entre la Vulgata y las versiones latinas previas de la *Vetus*: los que traducen participios concertados del texto original griego (suelen proporcionar información de primer plano y convertirse en una estrategia alternativa a la coordinación) y los que traducen genitivos absolutos griegos (ofrecen en cambio información de fondo). G. Galdi (p. 281-296) analiza los ejemplos de *faciente* sin un objeto directo y por lo general sin más complementos desde época clásica hasta finales del s. VIII d.C., ejemplos que ilustran un proceso gradual de reanálisis de este tipo de participios como preposiciones, un proceso que, por distintas razones, no llegó a consumarse. Por último, P. Greco y S. Valente (p. 297-312) analizan los participios en un corpus de textos del s. VI d.C., su elevada frecuencia (que no implica necesariamente un mayor grado de libertad) y su estructura sintáctica, que anuncia en ocasiones (por ejemplo, los participios de presente en nominativo acompañados de un objeto directo en acusativo) características de estas estructuras de subordinación en las lenguas romances. Dentro de la sintaxis pronominal y como continuación de trabajos previos, C. Bodelot (p. 313-326) identifica los diferentes empleos del compuesto interrogativo *ecqu-* en época clásica, donde, en contraste con el latín arcaico, se constata, además de diferencias entre prosa y poesía, una mayor presencia en actos de habla indirectos con diversas orientaciones argumentativas y un uso restringido de *ecquid* como adverbio. Por su parte, L. Moonens (p. 327-340), en este caso sobre un corpus de latín tardío (s. III-VI d.C.), analiza la evolución desde el latín clásico de los cuantificadores *quot*, *quantus* y sus correlativos, con especial atención a la expresión de cantidad contable del plural *tanti* (y de su correlativo *quanti*). A. Orlandini y P. Poccetti (p. 341-364) se centran en esta ocasión en dos compuestos latinos formalmente relacionados, *denique* y *doniquedonec*, su valor originario (denotan un límite o punto final en sentido espacial o temporal) y su posterior empleo textual como marcadores discursivos, especialmente en el caso de *denique*, unos usos pragmáticos que van a tener continuidad en las lenguas romances (it. *dunque*, fr. *donc*). Las colocaciones en general y las construcciones con verbo soporte en particular constituyen una línea de investigación con múltiples posibilidades de análisis, tal como muestran tres comunicaciones. Así, R. Hofmann (p. 365-378) comenta en la prosa filosófica (Cicerón y Séneca) las diferencias de empleo, posibilidades morfosintácticas, orden de palabras y valores aspectuales o diatéticos de estos predicados complejos cuando expresan sentimientos, estados y actividades mentales con sustantivos como *admiratio*, *cogitatio*, *dolor*, *memoria*, *spes* o *uoluptas*. Por su parte, C. Tur (p. 379-392) se centra, a partir de un amplio corpus de textos (s. II a.C. – s. II d.C.), en las colocaciones verbo-nominales que expresan sentimientos y en las que intervienen los sustantivos *odium*, *invidia*, *laetitia*, *gaudium* y *timor*, con especial atención a los distintos tipos sintácticos y a las metáforas cognitivas más recurrentes que explican la selección restringida de los verbos soporte. Por último, A. Manfredini (p. 393-406) analiza las colocaciones en las que *pro certo* se combina con distintos verbos para expresar predicados epistémicos en una escala comprendida entre un mayor (certeza) o menor (incertidumbre) compromiso del hablante con la verdad de lo enunciado. En el ámbito de la complementación verbal y de la relación entre marcos semánticos y patrones sintácticos se inserta el trabajo de P. Hrasch (p. 407-416) sobre los verbos de estado latinos con sufijo *-ē-*: derivados en su mayoría de adjetivos, expresan por lo general experiencias sensoriales pero también algunos de ellos, por extensiones metonímicas, estados mentales, lo que explica a su vez sus estructuras sintácticas y los papeles semánticos de sus argumentos. Por su parte, E. Torrego (p. 417-430)

estudia la alternancia entre dativo e *inter* + acc. con predicados como *consto* y *conuenio* en su empleo impersonal, cuando hacen referencia a situaciones abstractas. Además de discutir la interpretación semántica de las dos variantes de complementación, se destaca que estamos ante una alternancia más general, presente en otros verbos (*licet*, *fieri*, *retinere*, *dicere*). Tres comunicaciones abordan aspectos diversos de la subordinación oracional. M. Fruyt (p. 431-460) propone una nueva clasificación de las oraciones de relativo (a partir de una oposición básica entre relativas determinativas y apositivas) en la que se integrarían las estructuras correlativas del tipo *qui...*, *is...* (D1) o *...is qui...* (D2). Además, su estudio diacrónico (limitado a Catón, Séneca y san Agustín) muestra la progresiva desaparición del tipo D1, mientras que la conservación del tipo D2 se justificaría por razones semánticas e informativas, al tratarse de oraciones de relativo determinativas. A. Pompei (p. 461-476) comenta los factores que explican el solapamiento, sobre todo en latín clásico, entre determinados tipos de oraciones de relativo e interrogativas indirectas: entre otros, la semántica de los verbos regentes, la homofonía del pronombre, el empleo del modo verbal o el valor informativo del conjunto de la subordinada. Por último, M. Taillade (p. 477-492) analiza en su comunicación (cuyo resumen coincide por error con el trabajo previo de Fruyt) la evolución diacrónica del díptico *ut... ita* (*isic/item*) cuyo valor comparativo-concesivo en Plauto se va disociando progresivamente: salvo en enunciados cortos (con coordinación de sintagmas y no de oraciones) el valor comparativo se reduce drásticamente hasta desaparecer en Tito Livio, donde el díptico *ut... ita...* adquiere un valor concesivo, mientras que el valor comparativo tiende a expresarse con *quemadmodum... ita* o *sicut... ita/sic...* El orden de palabras es otra línea de investigación siempre abierta, tal como muestran cuatro contribuciones de naturaleza muy diversa. En primer lugar, J. M. Botelho (p. 493-504) analiza los ejemplos en que Horacio, en el libro primero de sus odas, modifica el orden de palabras “natural” de los grupos nominales y las razones métricas y sobre todo estilísticas que explican esa desviación. Por su parte, C. Cabrillana (p. 505-518), amplía el corpus de ejemplos de un trabajo anterior (2019) para volver a abordar (a partir del análisis, sobre todo, de los verbos *maneo*, *permaneo* y *remaneo*) las diferencias, no siempre evidentes, entre Complemento de Sujeto (SC) y Predicativo (P), su carácter o no obligatorio, y, de manera más específica, los factores que justifican el diferente orden de palabras: SC-V y V-P. Con un enfoque novedoso, a partir del concepto de “movimiento fonológico”, R. Oniga (p. 519-530) muestra cómo la aliteración y las cláusulas métricas en Cicerón, entre otros fenómenos fonológicos y rítmicos, pueden ayudarnos a entender mejor un fenómeno tan multifuncional como el orden de palabras en latín. Por último, en un breve trabajo, V. Ortoleva (p. 531-536) analiza un pasaje concreto de Vegecio (*mil.* 3.9.3) en el que de las dos ordenaciones que ofrecen los manuscritos (*uel certe* o *certe uel*), el autor, apoyándose en otros pasajes paralelos, se decanta por la primera lectura, con el sentido de “o al menos”. Muy distinto y sugerente es el trabajo de S. Kiss (p. 537-546), quien se interesa por algunas manifestaciones de sinonimia sintáctica en latín, según se opte por una expresión más condensada (elipsis, anáforas y nominalizaciones) o más explícita (indicaciones suplementarias y perífrasis verbales). Dos buenos ejemplos de aplicaciones de la lingüística computacional al latín son las comunicaciones de W. Belkermans (p. 547-558) y H. Lange (p. 559-578). En la primera, se presenta un etiquetador morfológico y un analizador sintáctico (SynthIA) cuyas anotaciones se formalizan en un *treebank*. Su utilidad para la investigación lingüística radica en que se pueden seleccionar frases relevantes en función de sus características morfológicas y sintácticas y obtener además resultados estadísticamente más significativos. En la segunda, Lange presenta una gramática computacional de código abierto cuya calidad se evalúa mediante diversos experimentos. En ella se ofrece una descripción formal de la lengua latina en sus

distintos niveles (morfología, sintaxis y léxico), con un diseño modular que permite su uso en distintas aplicaciones. Los cuatro últimos trabajos de esta sección guardan, en mayor o menor medida, relación con aspectos pragmáticos y, sirven, por tanto, de puente para la segunda parte del volumen. Así, E. Heilig (p. 579-590) aborda un análisis hermenéutico del *Heautontimorumenos* de Terencio, centrado en los monólogos disfrazados de diálogos (y viceversa), a partir de la premisa de que, al carecer los textos teatrales latinos de indicaciones escénicas paratextuales, toda instrucción teatral ha de encontrarse en el propio texto. Por su parte, J. de la Villa (p. 591-604) sostiene que son sobre todo razones pragmáticas las que explican, al menos en César y Livio, por qué algunas oraciones subordinadas ocupan una posición inicial de frase a pesar de que expresan hechos posteriores a su principal, por lo que se esperaría un orden icónico inverso. Por último, los artículos de L. Berger (p. 605-620) y F. Fleck (p. 621-628) coinciden, además de en sus presupuestos teóricos, en el estudio en la comedia latina (en Plauto y en Terencio, respectivamente) de la expresión del destinatario de un mensaje mediante nombres en vocativo: Berger defiende que la posición de estos vocativos se explica porque el destinatario puede aparecer en tres niveles distintos (dialógico, interpersonal y discursivo) y Fleck pone el foco en aquellos contextos en los que el vocativo se emplea para expresar una posición más dominante o más baja entre dos interlocutores del mismo rango social. El trabajo de C. Kroon (p. 641-660) sirve de introducción teórica a la segunda parte del volumen. La autora explica con claridad los conceptos de anclaje comunicativo (*communicative anchoring*) y de ámbito de interés común (*common ground*) que determinan el éxito de toda comunicación y que ilustra primero con dos anuncios comerciales en holandés, y después en latín con el análisis de distintas estrategias comunicativas en las cartas de Cicerón a Ático y con el empleo del presente histórico en Livio como un sutil marcador gramatical de anclaje comunicativo. C. Fedriani y R. Verano (p. 661-674) ofrecen un interesante estudio comparativo (entre los diálogos filosóficos de Platón y Cicerón) de pasajes donde el hablante (A) habla en lugar de su interlocutor (B) o sobre él: las estrategias de cortesía verbal (expresiones epistémicas, interrogaciones, adverbios, etc.), que tienden a mitigar la amenaza potencial que supone invadir la esfera discursiva del interlocutor, son mucho más ricas y variadas en Platón que en Cicerón porque los diálogos griegos son también mucho más interactivos. Por su parte, L. van Gils (p. 675-688) logra poner de manifiesto, en tres cartas de Cicerón (*Att.* 6, 6, *fam.* 2, 15; 3, 12) escritas el mismo día y sobre el mismo tema, cómo la pertenencia de los destinatarios a grupos sociológicos distintos condiciona el anclaje comunicativo y su expresión lingüística en el uso, por ejemplo, de sustantivos abstractos, de la negación o de la subordinación. Los textos teatrales constituyen un corpus ideal para ilustrar los conceptos de *communicative anchoring* y *common ground*. Así, F. Iurescia (p. 689-702) elige las tragedias de Séneca para analizar, en cuatro diálogos concretos, problemas de comunicación entre los interlocutores, problemas que afectan a su interacción y sirven, entre otros propósitos, como caracterización misma de los personajes. R. Raccanelli (p. 703-716), por su parte, se centra en escenas de reconocimiento con desajustes comunicativos (significados literales vs. metafóricos) y cambios en las relaciones interpersonales que Plauto explota con fines cómicos, tanto en las interacciones entre los personajes como entre los actores y el público. R. Risselada (p. 717-732) examina, en tres pasajes de Plauto y Terencio, desviaciones en el conocimiento compartido de normas y preferencias conversacionales (interpretadas a veces como actos de descortesía), y cómo, en último término, algunas generalizaciones del marco teórico del Análisis Conversacional sobre diálogos orales o telefónicos del lenguaje natural son extensibles a los diálogos ficticios de la comedia latina. Por último, L. Unceta (p. 733-746), en una línea de investigación ya consolidada, ilustra algunas estrategias de cortesía positiva en las comedias de Plauto (sobre todo, el

proceso de pragmatización de la forma verbal *scis/scitis*), con especial atención a los personajes que recurren a ellas y al tipo de relaciones sociales en las que tales estrategias se despliegan. El artículo de M. Kienpointner (p. 747-764), que habría encajado mejor entre los trabajos de léxico, analiza el significado central de *libertas* en latín y las diferencias con sus expresiones correspondientes en otras lenguas indoeuropeas (inglés, alemán, francés, ruso) o no (turco), un significado central que hay que distinguir de sus usos contextuales, metafóricos y metonímicos. El ámbito de los demostrativos es un campo abonado para los estudios pragmáticos, tal como muestran las cuatro contribuciones siguientes. Así, M. Breunese (p. 765-782), en un amplio corpus (Plauto, Terencio y las tragedias de Séneca) muestra que los demostrativos de reconocimiento son más intersubjetivos que cuando se emplean con valor situacional, una diferencia que se refleja en su posición dentro de un sintagma nominal, en sus posibilidades de elisión o de presentar modificadores y en la adición de la partícula deíctica *-ce*. Por su parte, M.-D. Joffre (p. 783-796) analiza los valores y la distinta frecuencia de empleo de *hic* e *ille* en contextos narrativos (en Cicerón, César, Livio, Tácito y Suetonio). La conclusión fundamental es que, salvo en el caso de Tácito, *ille*, por su valor de ruptura, es escasamente utilizado, mientras que *hic* contribuye a la coherencia del discurso narrativo al anclar un concepto determinado en el *nunc* de la enunciación. C. Zanchi (p. 797-812) estudia en tres comedias plautinas los contextos (sobre todo peyorativos y con referentes humanos) en los que *hic*, *iste* e *ille* expresan, con algunas diferencias entre los tres demostrativos, las actitudes y/o el compromiso de los interlocutores. Por último, S. Pieroni (p. 813-826) considera la obra de Valerio Máximo un corpus idóneo para ilustrar determinados aspectos de la evolución diacrónica de *ipse* (cuando remite enfáticamente al tema del discurso) y de *iste*: este demostrativo, en sus usos deícticos textuales, carece en ocasiones de un vínculo explícito con la segunda persona y funciona como alternativa enfática de *hic*, lo que ayuda a entender su posterior conversión en las lenguas romances en un demostrativo de primera persona. J. Schrickx (p. 827-836) muestra con claridad cómo los conectores discursivos, tanto en el nivel presentativo (*nam*, *quippe*) como interactivo (*enim*, *nempe*), y las partículas modales (*scilicet*, *uidelicet*) desempeñan un papel importante en el anclaje comunicativo y en la gestión del conocimiento común (a veces fingido o irónico) entre hablante y destinatario. También las conjunciones causales *quod*, *quia* y, sobre todo, *quoniam* consiguen anclar la información en el conocimiento común de los lectores de la época, tal como muestra M. Fantoli (p. 837-849) tras el análisis de su empleo (frecuencia, grado de integración sintáctica, orden de palabras, etc.) en textos astronómicos de Vitruvio, Séneca y Plinio el Viejo, en los que se mantiene la oposición básica entre *quod/quia* y *quoniam*. L. Danckaert y C. Gianollo (p. 851-870) proponen que el significado de *ne... quidem* (“ni siquiera”) deriva composicionalmente del significado de sus dos componentes, lo que les obliga a reconsiderar, desde una perspectiva diacrónica (de Plauto a Tácito), determinados usos hasta ahora no explicados de *quidem* en contextos positivos y su relación con otros empleos en contextos negativos. La obra se cierra con la aportación de E. Meusel (p. 871-884) en la que, en la línea de trabajos previos de Torrego, profundiza en los valores pragmáticos de *repente*: su función focalizadora contribuye a estructurar la información según su mayor o menor importancia mientras que la noción de ‘inesperado’ es contextual y depende de la relación entre la información introducida y el conocimiento previo que se presupone compartido. El apretado resumen de este extenso volumen, por lo demás muy bien editado, no nos ha permitido profundizar en la originalidad de no pocos de los trabajos comentados, y menos aún discutir mínimamente aquellos casos en los que pudiéramos discrepar o simplemente plantear dudas e interrogantes. Pero creo que es suficiente para mostrar, además de la buena salud de la lingüística latina, algunas de las



líneas de investigación más transitadas y/o novedosas (desde los estudios etimológicos en el ámbito del léxico, al orden de palabras, las formas pronominales, los conectores, los marcos predicativos o las construcciones con verbo soporte) y también algunas de las perspectivas de análisis más fructíferas: los enfoques diacrónicos (no importa el tema que se aborde) siempre resultan enriquecedores y, sin duda, la perspectiva pragmática es particularmente reveladora de hasta qué punto filología y lingüística se aúnan y se complementan: no pocos de los trabajos, sobre todo los de la segunda parte del volumen, aportan pautas de interpretación y criterios de análisis para una mejor comprensión de los textos, de su significado, de su estructura discursiva y de las intenciones comunicativas de los escritores latinos.

*Universidad Complutense de Madrid.*

José Miguel BAÑOS.

Francesco MASSA & Nicole BELAYCHE (ed.), *Les Philosophes et les mystères dans l'empire romain*, Liège, Presses Universitaires de Liège, 2021 (Religions, 11), 24 × 16 cm, 250 p., 1 fig., 16 €, ISBN 978-2-87562-268-6.

Ce livre au titre alléchant offre les actes d'une journée d'études organisée à la Fondation Hardt en 2017 (p. 27) ; cette journée, à son tour, s'inscrivait dans un double programme de recherche (p. 12-13) sur les cultes à mystères dans les mondes grec et romain – « Des mystères grecs et romains aux mystères chrétiens ? » (2015-2018) et « Les cultes à mystères (μυστήρια, τελεταί, ὄργια) et leurs acteurs spécialisés » (2014-2018). Des publications issues de ces recherches ont déjà vu le jour, comme l'ouvrage dirigé par F. Massa et D. Nelis, *Mystery Cults in Latin Texts = Mnemosyne 75/4*, 2022, dont le contenu explique peut-être la portion congrue faite aux auteurs latins dans un livre qui inscrit pourtant sa problématique dans « l'Empire romain » : si l'on se reporte aux index finaux, les quelques auteurs latins qui affluent dans les différentes contributions ne font jamais l'objet d'études mais ne sont cités qu'en notes. Par ailleurs, il est possible que le sous-titre qui apparaît dans l'introduction – « discours et pratiques » (p. 7) – justifie la double perspective « philosophes » / « mystères » du titre du livre, avec une investigation sur la sémantique de termes grecs, dans une démarche problématique pour des spécialistes d'histoire ou d'histoire des religions (dans ce volume, citons, outre les deux directeurs – N. Belayche et F. Massa –, les noms de D. Bonanno, D. Jaillard et la posture historiographique de P. Vesperini) ; mais, dans les seules études philologiques (celles de F. Jourdan, H. Seng ou P. Hoffmann), les propositions de traductions prouvent la vanité de chercher un équivalent unique à des termes d'une grande polysémie. Et dans le questionnaire annoncé (p. 27) sur « l'utilisation des catégories de 'mystères' et 'philosophie' telles que nous les entendons aujourd'hui », le problème en réalité est pris à l'envers : si Platon, on va le voir, utilise un grand nombre de lexèmes ressortissant aujourd'hui au champ des mystères, ce lexique est-il d'abord philosophique ou religieux ? P. Vesperini (« Philosophie et cultes à mystères : d'une historiographie à l'autre », p. 29-58) fustige d'abord la posture de P. Borgeaud, qui critique en l'occurrence la notion de « cultes à mystères » avant de la reprendre à son compte par facilité, justifiant sa palinodie au nom du caractère opératoire ou heuristique de ladite notion. Pour autant, le chercheur ne propose pas d'autre terminologie. Dans une brillante cause-rie, parfois jargonnante avec, par exemple, l'emploi de termes comme « émique, étique » empruntés aux sciences sociales, et largement illustrée par de nombreuses références scientifiques, il est souvent question de la nécessité d'ouvrir une enquête sur les liens entre *teletai* et connaissance (p. 39), et l'auteur jette « ici les fondements possibles d'une telle enquête » en se référant à Athénée (p. 40) et à la *paradosis* qui fait des mystères

« des fêtes de la connaissance » dans une reprise, sans commentaire, d'une expression déjà ancienne de Giorgio Colli (*La sapienza greca*, Milan, 1977-1980). Or, s'agissant des mystères, les éditions de textes se sont multipliées depuis cette époque, les sémantismes se sont affinés et cette analogie aurait mérité démonstration, ce qui n'empêche pas l'affirmation péremptoire du « sens majoritaire » des mots *teletai*, *musteria*, *orgia* comme « fêtes s'accompagnant de la transmission d'un savoir secret » suivie d'un bémol d'importance car « on ne peut pas exclure qu'aient existé des cultes à mystères ne comportant pas de transmission d'un savoir » (p. 43). Les grands noms des études classiques (dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle) illustrent enfin le dernier paragraphe sur « l'historiographie de l'Esprit » sans rapport direct avec le sujet. F. Jourdan (« Numénios et les traditions "orientales" : essai sur l'accord perçu entre elles et Platon [fr. 10F : 1 dP] », p. 50-89) s'attache, en philologue, à la lettre du texte numénien, à travers la traduction et le commentaire du fragment *Sur le Bien* explicitement rapporté à Numénios par Eusèbe de Césarée, dans sa *Préparation évangélique* (IX, 7, 1). On se rend compte que l'exercice de traduction est finalement le seul qui soit utile pour l'étude sémantique de termes jugés cardinaux par les éditeurs du volume, car il conduit ici l'éditrice de Numénios à repenser le sens traditionnellement donné à *τελεται* – « mystères » ou « initiations » –, terme qui renvoie plutôt « aux pratiques culturelles des peuples invoqués », et à lui préférer celui, plus général, de « rites » (p. 71). Les quatre peuples explicitement nommés à la fin de la phrase – Brahmanes, Juifs, Mages et Égyptiens – sont les peuples non-grecs chez lesquels l'Apaméen voudrait trouver « ce qui pourrait illustrer ou étayer sa propre lecture du maître » (p. 88). Bref, « si Numénios peut énoncer pareil programme, c'est d'abord », conclut avec raison F. Jourdan, « parce qu'il bénéficie d'une réception déjà platonisée et pythagorisée des traditions religieuses qu'il invoque ». À sa suite, H. Seng (« Σιγῆ ἔχε, μύστα (OC 132). Zur Theurgie in den Chaldaeischen Orakeln », p. 91-126) essaie de dégager, à partir du fragment 132 (« [...] Garde le silence, ô myste ») sur l'importance du silence et du secret, mais aussi à partir de comparaisons textuelles, des éléments de la théurgie chaldaïque qui consistent à établir des ponts avec le spirituel et le divin, bien que l'on ne puisse établir une claire distinction entre contemplation du divin et contemplation philosophique : par ricochet, les cultes à mystères peuvent être convoqués pour signifier la dimension secrète et réservée de la connaissance philosophique. Si certains fragments décrivent des épiphanies, ceux qui nous restent en disent très peu sur les rituels proprement religieux, soit qu'ils n'aient pas fait totalement partie du contenu même des *Oracles*, soit que l'on puisse en trouver plus dans les autres écrits marqués par cette littérature oraculaire. Sans doute était-ce couvert par la loi du silence... P. Vesperini reprend la plume pour évoquer le lien entre les cultes à mystères et la philosophie (« Philosophie et cultes à mystères : concurrences et confluences », p. 127-147) : de la revue rapide des principales écoles grecques, l'Académie, le Lycée, le Jardin et le Portique, c'est la première d'entre elles, celle de Platon, qui est la plus intéressante et la plus développée. Et pour cause : même si le choix de la lettre VII n'est pas le plus judicieux car l'authenticité de ce texte est toujours discutée, il est vrai que le type de connaissance suprême dans le platonisme a des affinités, « des confluences » pour reprendre l'expression de l'auteur, avec la révélation mystérique. Dans l'un comme dans l'autre, « on [...] fait l'expérience, sous forme d'une illumination, d'une connaissance incommunicable » (p. 134). De fait, il eût été judicieux de consulter le *Lexique de la langue philosophique et religieuse de Platon* d'É. des Places (2 vol., Paris, 1964 [CUF]) : tous les termes jugés mystériques et signalés dans l'introduction se retrouvent dans ce lexique, sans que l'on puisse affirmer de façon sûre que leurs premiers emplois ressortissent plus à la langue des mystères qu'à celle de la philosophie. D. Bonanno (« Némésios mystérique. L'arrière-plan de l'*Hymne orphique* 61 et sa réception », p. 149-169)

développe son sujet en trois parties : état de la question ; s'agissant de la Némésis orphique, « la tradition au service du rituel » et la réception de cette figure « aux époques médiévale et moderne ». Le premier point est essentiellement redevable à J. Rudhardt (*Opera inedita. Essai sur la religion grecque & Recherches sur les Hymnes orphiques*, Liège, 2008, p. 159-235), alors que la référence incontournable de L. Brisson (*Orphée et l'Orphisme à l'époque impériale. Témoignages et interprétations philosophiques, de Plutarque à Jamblique*, in ANRW II.36.4, 1990, p. 2867-2931) ne paraît pas connue, pas plus que : *Orphée. Poèmes magiques et cosmologiques*, trad. fr., Paris, 1993, avec postface du même L. Brisson qui met en parallèle les théologies platonicienne et orphique (p. 178). Pour autant, l'explication du passage grec permet à l'historienne de convoquer divers passages platoniciens, et aussi d'Euripide ou d'Aelius Aristide. Quant à la réception de la figure orphique au Moyen Âge, dans un grand bond qui oublie totalement le monde impérial latin, une étude exhaustive des occurrences était impérative pour donner sens aux conclusions, de même que pour l'époque humaniste. Les emblèmes du XVI<sup>e</sup> siècle, dont il est question à la fin, assurent une permanence imagée de la figure antique. Quant à Marinus et à Proclus, ils apparaissent dans les deux derniers textes. D. Jaillard (« 'Le philosophe ne doit pas être le prêtre d'une seule cité... Il doit être universellement le hiérophante du monde entier' [Marinus, *Proclus ou sur le bonheur*, 19] », p. 171-191) étudie le jeu d'opposition entre le prêtre et un lieu précis, d'un côté, et le hiérophante et l'univers, de l'autre, dans une perspective holistique qui est celle du philosophe néoplatonicien. Dans cette étude, le rapport aux cultes reste flou, car si la note 2 réfère à la bibliographie sur les *Oracles chaldaïques* (il faudrait y ajouter l'édition des fragments par É. des Places, Paris, 1971 [CUF], ainsi que son étude exhaustive sur *Les Oracles chaldaïques*, in ANRW II.17.4, 1984, p. 2299-2335), D. Jaillard étudie la mise en scène de Proclus par Marinus mais sans rapport avec un culte mystérieux précis. P. Hoffmann enfin (« Le néoplatonisme tardif et les mystères. Quelques jalons » p. 193-203) revient à la *Théologie platonicienne* (IV, 26) avec les trois étapes de la τελετή, de la μύσις et de l'ἔποπτεία et une division des dieux déjà présente dans le *Phèdre* (246e4-248c2) ; ce schéma gagnera en complexité dans le commentaire au *Phédon* de Damascius. S'agissant de l'expression plusieurs fois employée par Proclus de αἱ τῶν τελετῶν ἀγιώταται (« les plus sacrées des initiations »), elle renverrait, pour la plupart des savants, aux mystères d'Éleusis : même si l'expression se trouve en lien avec un oracle chaldaïque (*Théol. Plat.* I, 3), son emploi dans le commentaire au *Premier Alcibiade* fait indéniablement signe, selon l'auteur, vers les rites éleusiens. Au début de cette dernière étude, l'affirmation péremptoire du « règne sans partage du néoplatonisme à partir du III<sup>e</sup> siècle, porté, surtout après Plotin, par une conception de la philosophie comme révélation et mystère [...] » illustre la totale ignorance des réalités romaines. D'abord, tout le monde ne devient pas néoplatonicien après Plotin : des commentateurs philosophiques latins – Calcidius et Macrobe –, le premier, à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, commente le *Timée* avec des outils herméneutiques empruntés au médioplatonisme, tandis que le second, au début du V<sup>e</sup> siècle, est redevable au commentaire au *Timée* de Porphyre pour son exégèse du songe de Scipion (Cic., *Rep.* VI). Par ailleurs, si Rome n'a pas produit de penseur original, c'est tout de même dans cette ville, où Plotin a ouvert son école, que l'élite intellectuelle a depuis longtemps une excellente culture philosophique, comme en témoignent, dès le début de l'Empire, les témoignages sur les *Oracles chaldaïques* chez Ovide (voir *L'architecture des Métamorphoses d'Ovide*, in GIF 71, 2019, p. 235-280) ou chez Apulée (*Le livre XI des Métamorphoses d'Apulée ou du platonisme aux Oracles chaldaïques*, in RHR 239, 2022, p. 5-44). Et cela se vérifie jusqu'aux IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles avec Calcidius, Macrobe, Martianus Capella (voir, sur cet auteur, C. O. Tommasi, *The Bee-Orchid. Religione e cultura in Marziano Capella*, Naples, 2012), l'obscur Favonius Eulogius et

même saint Augustin... De la même façon que P. Vesperini (p. 127 n. 3) se plaignait de voir que l'« on passe rapidement de Platon aux philosophes tardoantiques », on pourrait se plaindre de même de l'absence totale de références latines dès qu'il est question de philosophie. Or il y a bel et bien, à Rome, une vraie réflexion philosophique et religieuse qui s'exprime dans des textes littéraires ou philosophiques et qu'il faudrait prendre enfin en compte. Dans l'édition des *Oracles chaldaïques* par É. des Places, il conviendrait effectivement d'ajouter, aux côtés d'Arnobe (~ 253-327) et de Martianus Capella (V<sup>e</sup> siècle), et avant les auteurs cités plus haut qui ne figurent pas dans cette édition, des auteurs comme Ovide (*Métamorphoses* XV) ou Apulée (*Métamorphoses* XI) voire Vitruve. Enfin, l'idée que les mystères d'Éleusis constitueraient la figure matricielle des mystères paraît relever d'une pétition de principe qui semble méconnaître la spécificité géographique de chacun de ces rites religieux et leur diffusion. Pour le monde romain, la figure de Mithra vient directement de Perse et est importée à Rome par l'armée ; la secte pythagoricienne, elle, s'est installée en Italie du Sud (voir la longue notice de C. Macris sur Pythagore de Samos dans R. Goulet [ed.], *Dictionnaire des Philosophes antiques*, VII, Paris, 2018, p. 681-850) et, à Rome, les idées du maître ne passent pas non plus par le medium grec. Quant aux *Oracles chaldaïques*, on en a vu des témoignages chez des auteurs latins à peu près à la même époque que celle de Numénius, mais peut-on parler de mystères ? En dépit du soin des relecteurs, il reste quelques coquilles et surtout des majuscules indues pour désigner les philosophes des différentes écoles ou les philosophes en général, comme dans le titre. Les différentes études du recueil offrent chacune un point de vue sur les liens entre philosophie et mystères, « à l'époque grecque et hellénistique » serait-il plus juste de préciser. Le lecteur prend bien conscience des frontières ténues entre philosophie et culte mystérique, tout en se disant qu'en modifiant la focale (en renonçant, au moins pour un temps, à celle de l'histoire des religions et en étudiant de près les textes), on obtiendrait peut-être des résultats qui renouvelleraient les rapports entre le penser et le croire.

Université Paul Valéry Montpellier III.

Béatrice BAKHOUCHE.

Antonio RAMÍREZ DE VERGER, *Book VI of Ovid's Metamorphoses: A Textual Commentary*, Berlin, W. de Gruyter, 2021 (Sammlung wissenschaftlicher Commentare), 24,5 x 17,5 cm, x-415 p., 149,95 €, ISBN 978-3-11-073082-1.

Lo studio presentato in questo volume si iscrive nel nuovo progetto di pubblicazione di commenti critici al testo di tutti i libri delle *Metamorphoses* di Ovidio, intrapreso dal Nicolaus Heinsius Research Group dell'Università di Huelva. Il commento di Ramírez de Verger al sesto libro si fonda sulla collazione di una buona parte dei manoscritti che tramandano il testo, includendo sistematicamente i testimoni di IX-XIII secolo, i codici di area iberica, quelli di Heinsius e gli *excerpta*. Tutto il lavoro esegetico si giova di un approfondito studio della critica ovidiana, a partire dalle edizioni a stampa antiche. A differenza dei commenti in uso, il lavoro ha un taglio esclusivamente critico-testuale, in linea con l'approccio adottato da Heinsius e ad esempio da Burman, contemperando l'esegesi presente negli studi recenti, accuratamente ricordati (cf. p. vii), presentati come basi del commento e in esso presi scrupolosamente in considerazione. Il commento è preceduto da un'introduzione (cf. p. 1-34), seguito da appendici (che riportano la lettura dei manoscritti e delle stampe) e da indici (rispettivamente: selezione di problemi testuali, luoghi, nomi). Nell'introduzione Ramírez de Verger presenta una corposa rassegna dei manoscritti e delle edizioni a stampa di riferimento per il lavoro critico. Tra i testimoni meritano attenzione i *codices Heinsiani*, sui quali lo studioso si sofferma alle

p. 18-20; 24-28. Heinsius usava, come del resto già Poliziano, designare con sigle i testi collazionati e nelle edizioni a stampa da lui possedute si trovano note autografe, molte delle quali confluite nell'edizione del 1659. Il testo base di quest'ultima è stato riconosciuto nel *Berolinensis* Diez. 4° 1075, nel quale Heinsius aveva raccolto i dati di altri esemplari utilizzati per le sue collazioni (vd. p. 19 n. 10). Per quanto annotazioni e congetture siano state messe a frutto da Burman nell'edizione del 1727 e in quella del 1758 da Burman Jr., l'integrazione di esse negli studi successivi non fu sistematica. In merito, lo studio di Ramírez de Verger dà un apporto significativo, perché nel commento vengono integrate tutte le note autografe dei *codices Heinsiani*. Nell'insieme, l'analisi proposta lemma per lemma si distingue per solidità di impostazione e metodo critico e alla componente compilativa si combinano, in più punti, proposte esegetiche. Oltre alla sistematicità e alla completezza, un elemento di notevole interesse è costituito dall'indicazione di tutte le letture, correzioni e congetture proposte da Heinsius, che vengono spiegate e discusse facendole interagire con lo studio minuzioso dei testimoni e con i contributi della critica. Seguiranno qui pochi esempi – selezionati per tipologie di interventi e di riflessioni – utili per apprezzare esaustività e compostità del commento proposto. Il libro inizia con l'immagine di Atena che aveva appena ascoltato e approvato il canto delle Muse, vinte in abilità da Aracne: v. 1-2 *praebuerat dictis Tritonia talibus aures / carminaque Aōnidum iustamque probauerat iram*. Quasi tutti i manoscritti trasmettono la lezione *aures*, rifiutata invece da Heinsius, il quale nell'edizione del 1659 scelse *aurem* del Parisinus lat. 8001, seguito poi da Burman (1727) sulla base del confronto con *met.* 5,334 *nec nostris praebere uacet tibi cantibus aurem*. Il passo è però altrettanto dubbio, perché *aurem* è lezione del Guelferbytanus Bibl. Duc. 3034, mentre la maggioranza dei testimoni (e conseguentemente degli editori) ha *aures*. Ramírez de Verger registra con rigore tutte le occorrenze, apportando a favore della scelta della lezione *aures* esempi del riuso del sintagma *praebere aures* (cf. e.g. *met.* 3,692; 15,465) e puntualizzando sulla genesi paleografica della confusione *aures/laurem* (vd. p. 68). In alcuni *loci* la presa di posizione è poi più netta ed esplicita: nel v. 10 *occiderat mater, sed et haec de plebe suoque* (riferito alla breve presentazione dei natali di Aracne) in merito alla lezione *occiderat* Heinsius in una nota al f. 158v del codice *Berolinensis* Diez. 4° 1075 si pronunciava in questi termini: “*deciderat* ex MSS. Gebh. III, Crep. 7”, a seguito del quale Burman (1727, 379): “*ita passim occidere, concidere et decidere commutantur*”. Il commentatore dettaglia quindi le scelte editoriali di Gebhardus (ed. 1615), il quale leggeva *deciderat* e ricorda il frequente scambio da maiuscola O- D- soprattutto a inizio verso. La stessa confusione è attestata in più occorrenze; per limitarsi alle ovidiane si vedano e.g. *Her.* 4,94; *met.* 10,10; 14,742. Lo studioso si sofferma anche sull'uso di *deciderat* e su possibili analogie con la formulazione riscontrabile in Stat., *Theb.* 8,125; 9,775-776, ma conclude che non è necessario nessun intervento sul testo, propendendo dunque per la lezione *occiderat*. In alcuni punti egli interviene invece a correggere la lettura di Heinsius; così avviene, ad esempio, nel v. 370 *eueniunt optata deae: iuuat esse sub undis*, all'interno della sezione relativa ai Licii. La maggior parte dei codici reca *esse sub undis*, mentre Heinsius leggeva: *esse sub undas* (specificando: ‘unus Basil.’), *ire sub undas*: ‘in uno Mediceo’, *ire sub undis*: ‘primus Moreti’. Ramírez de Verger precisa che *esse sub undas* è lezione dei codici Basileensis Bibl. Publ. Univ. F. III 7 e Dresdensis Sächsische Landesbibliothek, App. 1092 e che *ire sub undis* si trova nel Laurentianus 36,4 e nel Sabinianensis Bibl. Civ. 7. Heinsius a partire da *ire sub undas* (che affermava di leggere ‘in uno Mediceo’) proponeva di correggere il verso ovidiano in *isse sub undas*. A supporto della proposta intervenne Burman (ed. 1712), portando come riscontro *fast.* 2,403-404; Verg., *Aen.* 8,535-539 e sottolineando come in *met.* 5,504 fosse presente nei testimoni l'oscillazione: *sub terris/sub terras*. Nonostante l'intervento di Heinsius e gli

argomenti a favore adottati da Burman siano stati accolti nelle edizioni successive, Ramírez de Verger nota come non si abbia riscontro della lettura di Heinsius: *ire sub undas* ‘in uno Mediceo’. Lo studioso si allinea (cf. p. 198) quindi alla scelta degli editori più recenti: *esse sub undis*, formulazione che rende meglio l’idea di permanenza, fissità nelle acque, cui sono condannati i Licii metamorfizzati in rane. Oltre a questi casi, la disamina delle scelte testuali di Heinsius riguarda anche questioni di difficile risoluzione, come la forma dei nomi propri grecizzanti. Valga come esempio il v. 428: *conubio Procnes iunxit; non pronuba Iuno*, dove i manoscritti si dividono e recano o la forma *Prognēs* oppure *Procnes*. Le edizioni a stampa optavano per *Prognēs*, mentre Heinsius era favorevole a reintrodurre la forma grecizzante *Procnes* e adduceva come controprova l’esempio di Verg., *georg.* 4,15. La scelta di Heinsius fu adottata nelle edizioni successive fino a quella di Jahn del 1832, nella quale venne reintrodotta la grafia *Prognēs*, poi nuovamente soppiantata da *Procnes*, attualmente accolta nell’edizione Tarrant e accettata anche da Ramírez de Verger. La riconsiderazione più accurata dei testimoni e il lavoro di controllo della collazione, così come la verifica delle letture e la rivalutazione delle lezioni proposte da studiosi come Heinsius apportano linfa e nuovi argomenti al commento di alcune pericopi in particolare, cui nel volume si dedica maggiore sforzo. In merito, possiamo ricordare i v. 146-312 relativi alla metamorfosi di Niobe e, nello specifico, i v. 199-203 (vd. p. 132-138): *non tamen ad numerum redigar spoliata duorum, / Latonae turbam, qua quantum distat ab orba? / ite sacris procul a sacris laurumque capillis / ponite! Deponunt et sacra infecta relinquunt, / quodque licet, tacito uenerantur murmure numen*. Per questi versi il commento filologico è particolarmente accurato e volto a dare il giusto rilievo alla complessità degli interventi presenti nelle edizioni a stampa prescientifiche. La maggior parte dei manoscritti presenta il v. 200 (*Latonae...*) dopo il v. 203 (*quodque...*), mentre una minoranza di testimoni trasmette il passo nella successione qui trascritta e pochi codici inseriscono dopo il v. 203: *tantum animosa sui furiis agitata doloris* come *pendant al quam distat* di v. 200. Le prime edizioni a stampa adottano il testo della maggior parte dei manoscritti con la posposizione del v. 200 dopo il 203. Così avviene anche nella seconda Aldina del 1516 di Andreas Naugerius, il quale stampò: *non tamen ad numerum redigar spoliata duorum, / ite satis propere sacris: laurumque capillis / ponite. Deponunt et sacra infecta relinquunt: / quodque licet, tacito uenerantur murmure numen / Latonae: turba quantum distabat ab orba*. Ramírez de Verger si sofferma a spiegare il commento di Naugerius, il quale mise in dubbio la successione stampata, notando l’incoerenza e la mancanza di logica narrativa e ipotizzando la necessità di intervento o di espunzione. Nel 1652 Gronovius – pur stampando il testo con la posposizione del v. 200 e l’aggiunta del verso *tantum animosa sui furiis agitata doloris* trasmesso da una minoranza di codici – suggeriva l’espunzione di quest’ultimo (ritenuto spurio dal Ciofanus nell’edizione del 1583) e la collocazione del v. 200 dopo il v. 199. La proposta del Gronovius (puntualmente riferita nel commento) fu accolta a testo da Heinsius. Da questi la successione v. 199-200 si mantenne quindi nella scelta di Burman, il quale propose la correzione *qua quantum distat ab orba?* per lo stesso v. 200 e fu adottata, con poche eccezioni, nelle edizioni successive e in quella di Tarrant. Alla ricostruzione del lavoro esegetico sulla collocazione di questi versi, che emerge studiando la storia della trasmissione e ogni singola edizione a stampa, Ramírez de Verger fa seguire la disamina dei problemi testuali, in particolare del v. 201 e con altrettanta considerazione delle differenti proposte di correzione avanzate dalla critica, che si è divisa principalmente sulla difesa della formulazione: *ite sacris propere a sacris* (più vicina alla paradosi) e la proposta: *ita sacris procul a sacris*. Quest’ultima, maggiormente coerente con l’uso stilistico dei poeti classici, è adottata anche dallo studioso. Costellazione di problemi testuali simili si riscontra più avanti ai

v. 496-501 (vd. p. 235-238): *hanc ego, care gener, quoniam pia causa coëgit / (ut uoluere ambae, uoluisti tu quoque, Tereu), / do tibi perque fidem cognataque pectora supplex, / per superos oro, patrio ut tuearis amore / et mihi sollicitae lenimen dulce senectae / quamprimum (omnis erit nobis mora longa) remittas.* Il v. 497 (*ut uoluere...*) nei testimoni viene trasmesso in tre differenti sedi: dopo il v. 496, prima del v. 495, oppure dopo il v. 498, tanto che Capoferreus (ed. 1659) e Heinsius scelsero la via dell'espunzione. Inoltre, dopo Heinsius si affermò la lezione *et uoluere* trasmessa da pochi codici, contro la meglio attestata *ut uoluere*. Ramírez de Verger prende qui nettamente posizione, adottando la successione: v. 496, 497, 498 e la lezione *ut uoluere*. Come per il precedente esempio, anche questa sezione del commento si segnala per la cura del dettaglio e per l'esposizione di tutte le proposte della critica per ogni singola questione testuale. In aggiunta, come per tutto il testo del sesto libro, lo studioso rende conto delle lezioni presenti in tutti i manoscritti sui quali si è basato. Alle p. 315-371, infatti, egli inserisce appendici nelle quali riporta i risultati della collazione. Il lettore può quindi integrare le informazioni dell'apparato critico con la lettura delle lezioni presenti negli altri manoscritti e nelle diverse edizioni a stampa. Per i *loci* nei quali si constatano difformità nell'*ordo* dei versi, la lettura delle appendici (cf. e.g. le p. 324-325; 354-359 per i v. 199-203 e le p. 340-341; 367 per i v. 496-501) consente di avere un quadro chiaro e completo degli interventi proposti. In generale, la puntualità nella presentazione dei dati emersi dal lavoro di collazione permette una conoscenza approfondita dello stato del testo del sesto libro, per la cui interpretazione l'esauritivo commento di Ramírez de Verger si pone adesso come indubbio e solido punto di riferimento.

Università degli Studi di Ferrara.

Luciana FURBETTA.

Jörg RÜPKE & Greg WOOLF (ed.), *Religion in the Roman Empire*, Stuttgart, Kohlhammer, 2021 (Die Religionen der Menschheit, 16,2), 23,5 × 16 cm, 323 p., fig., 89 €, ISBN 978-3-17-029224-6.

In their introduction, the editors, J. Rüpke and G. Woolf, precise that their goal is to explore the religion in the Roman Empire “as a lived religion, a bundle of practices and attitudes, habits and routines, practiced and understood by members of Roman society and subjects of the Roman state. The term *Lived Religion* acknowledges the inspiration of a broad set of approaches very different to the structuralist and post-structuralist anthropologies that inspired most accounts of Roman religion as a system. [...] The notion of agency is important here. Agency is not about the lonely individual, but about the interaction of individuals with structures, structures, which are themselves the result of individual actions. [...] This volume implies a methodological reorientation in order to achieve a richer description of ancient religious practices and concepts and their interaction and change in space and over time” (p. 13-15). In the chapter “The City as a Field of Religious Action: Manufacturing the Divine in Pompeii” (p. 43-60), W. Van Andringa emphasizes how people at Pompeii were surrounded by gods. In a sanctuary like that of Apollo, “the visitor was confronted with a crowd of divine statues”, not only Apollo (patron of the temple), but also Diana, Venus (patron goddess of the city), Hermaphrodite, Mercury and Maia (p. 44). The gods were present not only in the great temples, but in all public spaces (p. 45): Mercury and the *genius* of the *macellum* in the market; the divinity of the spring and three nymphs in the water tower; Minerva, the guardian of the city's walls and gates, in a sanctuary of the Porta Marina; *Lares compitales* (sometimes associated with other gods, as the Twelve Gods on a *compitum* of the via dell'Abbonanza) at the crossroads of the city (sanctuaries of urban *uici*). “Well-being and daily

happiness were obviously based on the presence of the familiar gods of the neighbourhood” (p. 46). There were also images of the gods on the facades of houses and shops (p. 47; ex. Venus Pompeiana, a procession scene with Mater Magna, and four paintings of Sol, Jupiter, Mercury and Luna on the wall of the workshop IX, 7, 1). “Some of these deities were closely related to the commercial activities of the shops and workshops in question [...] others guarded the entrances of the houses” (p. 48). The same omnipresence of gods can be noted inside the houses: mythological scenes adorned the interior walls (not with a decorative or a religious function, but with a cultural role); *sacraria* or *aedicula* of the Lares, protective gods of the house par excellence (sometimes with other gods, as the Capitoline triad and Mercury in the House of the Golden Cupids); the tombs, domain of the *Di Manes*, gods of the Netherworld, in the necropolises. “The nature of the gods encountered in the public square, in the streets and houses of Pompeii seems to show [...] that free choice was closely controlled by the omnipotence of the great public gods, by community and civic constraints (the control of the authorities and the *paterfamilias*) without forgetting the involuntary servitude of the representatives, the *implicit belief* as defined by sociologists” (p. 55-56). In the chapter “Sanctuaries – places of communication, knowledge and memory in Roman religion” (p. 61-106), R. Raja and A.-K. Rieger seek to approach sanctuaries not only “as physical spaces in which ritual practises took place”, but also as “places where the senses were stimulated” (p. 61). On this aspect, see p. 84-92 (“Costs, events and experiences: Visitors, users and religious specialists in a sanctuary”): “impressive spectacle” (p. 85), “architectural layout based on axiality, hierarchy, and vast open spaces” (p. 85); “Every new visitor came across the former consecrations, dedications or traces of religious practices” (p. 86); “Nature and natural topography played a central role in many oracular sanctuaries” (p. 88); “Such parades consisted of many participants, musicians, mimes, actors, carriers” (p. 91). The authors insist on the absence of >Reichsreligion< and on the growing “diversity of micro-regional elements, socio-cultural groups and religious customs” in the first centuries A.D. with the expansion of the Roman Empire (p. 67). In the provinces, despite a certain architectural uniformity (square, temple, porticoes) linked to the Roman influence, “the practices were often very much bound to the local ideas and religious concepts” (p. 73; cf. p. 72, on the increasing focus on monumentality and architectural linearity of sanctuaries; p. 74, on the prominence of an archaic style in the early imperial period). The local influence that small sanctuaries had was rather independent of the Roman administration (p. 77), contrary to sanctuaries in administrative centres and provincial capitals, where the religious developments, as the cult of the divinised Roman emperor, were also shaped by military personnel, local elites and merchants (p. 78-83). In the chapter “People and Competencies” (p. 107-140), G. Petridou and J. Rüpke focus on priests and religious specialists – p. 108-113: public priests of the different *collegia* and *sodalitates*, recruited among the members of the political and social elite, and credited with ritual functions and particular knowledge in religious matters; p. 113-119: diviners (“The imperial period was characterised by a market of well differentiated religious entrepreneurs. [...] Apparently the religious regulators of the early Principate were not only concerned with organising existing divinatory practices, but also expanding their areas of systematised knowledge (*cognitio*) to foreign (but otherwise popular) cults and mastering their new, specialised areas of expertise”, p. 114 and 116); p. 119-121: oracular officials in the Eastern Roman Provinces, at Delphi, Oropos, Claros and Didyma; p. 121-122: elite groups of religious entrepreneurs in healing cults of Isis and Sarapis, Asclepius and Zeus Hysistos; p. 122-126: religious entrepreneurs in the Dionysiac cults of the western Asia Minor, in the Mithraic cults (widely disseminated), in the veneration of Jupiter Dolichenus at Rome; p. 127-129: development of a priestly role in Christ-centred



imaginings; p. 129-133: the philosophers as religious experts (“The advent of the different strands of Christianity was, to an extent, facilitated by inherent henotheistic tendencies in Greek philosophical tradition, Judaism, and a number of old Greek mystery cults, such as that of Demeter and Kore, whose popularity was revived in Imperial period”, p. 129); p. 133-134: *magi*. In the chapter “The Gods and Other Divine Beings” (p. 142-165), H. Wendt, after proposing a definition of religion that is neither Christocentric (p. 143) nor only civic (which would “exclud[e] and marginaliz[e] the human-divine interactions of the vast majority of the empire’s population”, p. 148; see p. 152-155, on household, neighbourhood, and associations’ cults), considers “the possibility that ostensibly heno- or monotheistic phenomena amounted to a competitive strategy that enabled individual experts to make totalizing and exclusive religious claims to privilege their own offerings at the expense of rivals [...], among not only Jewish and Christian, but also >pagan< groups of the first three centuries” (p. 161). This would have caused a shift in discourse about divinity, which was imitated, in some of its trends, by the institutions of Roman civic religion (the Syrian solar deity of the emperor Elagabal, the Sol Invictus of Aurelian and, finally, Constantine’s official recognition of Christianity, p. 162). In the chapter “Managing problems: Choices and solutions” (p. 166-209), R. Gordon explores “how families and individuals in the Roman Empire used religious forms as a response to contingent threats to their physical and social integrity” (p. 166). Roman domestic religion – “whose ‘mutual tracking’ with public cult is clear” (p. 168) – was well integrated into the public festive calendar at Rome, but with a real margin of freedom in the details and specific practices. The combination of low life-expectancy, high rates of illness, poor nutrition and medical ignorance explains that there was a wide variety of healers and healing practises in the Roman Empire – ‘popular medicine’, public undertakings in the face of epidemics and famines, healing-shrines (“ritualisation might well be understood both as a reassurance and as a form of pressure”, p. 174), incubation (“ritualisation in such cases should be understood as one among several means of re-valuing dreams so as to make the basis of personal therapeutic authority”, p. 177). Institutionalised oracles, mainly in Italy and in the eastern Mediterranean, were “major reference-points for individuals and families in need of advice about anxieties, illness, and especially prospective decision of some importance” (p. 177). Given the costs of having recourse to public oracles and healing shrines, magic and astrology specialists, or rather “minor ritual specialists”, were probably widely consulted (p. 188-194). In the chapter “Artefacts and their humans: Materialising the history of religion in the Roman world” (p. 210-233), M. J. Versluys and G. Woolf want to show “how objects played their part, together with human agency, in constituting Roman religion” (p. 229) – p. 220-222: the innovation of votive stone and ‘monumental writing’ in the western Europe conquered by the Romans; p. 222-225: terracotta figures as the condition of possibility of an intimate relation with the divine, at home and on a daily basis; p. 225-226: marble and *caementicium* as enabling durability of religious monuments, of a new range of religious iconography and of embellishment and monumentalization of sanctuaries; p. 227-228: lead, that made possible complex water systems for religious activities, curse tablets and coinage as religious *instrumentarium*. In the chapter “The Impact of Textual Production on the Organisation and Proliferation of Religious Knowledge in the Roman Empire” (p. 234-261), G. Petridou and J. Rüpke ask “how religious ideas and practices were constructed in and disseminated through literary and epigraphic texts” (p. 234) – through calendars (in the form of parchment or papyrus rolls, codices, or, in the first century CE, monumental marble inscriptions: p. 236-239); through epigraphic chronicles associated with representations of the calendar (the work of M. Fulvius Nobilior or Ennius in the Temple of Hercules and the Muses in the 160s

B.C.); through monumental inscriptions, as in the sanctuary of the Arvals (p. 240); through the literary production, in particular after the ‘cultural revolution’ of the Augustan period: “In addition to the processes of canonisation of religious knowledge and action [...], we may also like to think of exegesis as yet another process that facilitated individual and group appropriation, extensive re-framing, and, above all, selective dissemination and preservation of earlier religious ideas” (p. 244-245). Sacred texts of Early Christianity and Martyrologies, Lucian’s ‘Alexander, the Pseudo-Prophet’ and the Second Sophistic are discussed p. 246-256. In the chapter “Economy and Religion” (p. 262-305), R. Gordon, R. Raja and A.-K. Rieger seek to provide “an impression of the scale of expenditure on religion during the Roman Empire, up the 4<sup>th</sup> century A.D., taking account of civic practice, of associations and other small private groups, and ending with a brief survey of the resources invested in pilgrimage into Late Antiquity” (p. 263), a real challenge in the light of the available sources. As the material aspect of religion in the Roman Empire reflected wider economic factors, there was “a steep hierarchy of authority and significance between different temples, shrines, meeting places, and domestic arrangements within the same city” (p. 292). It would certainly be fruitless to reopen here the historiographical debate around the *Lived Religion* and its philosophical, theological and cognitive issues in the era of the globalized liberal world of the 21<sup>st</sup> century – on which see N. Belayche, *Aborder « la religion » dans le monde romain aujourd’hui : paradigmes renouvelés et nouveaux outils*, in *Pallas* 111, 2019, p. 31-33. The author of the review will therefore content himself with emphasizing that, while it is quite obvious that the civic identity of individuals does not exhaust and does not oppose religious manifestations in a private, associative or other context, the state of the documentation itself, apart from exceptional cases such as that of Pompeii or Ostia, quickly imposes limits on investigations of Roman religion as a lived religion.

Université de Liège.

Yann BERTHELET.

Sharon WEISSER, *Éradication ou modération des passions. Histoire de la controverse chez Cicéron, Sénèque et Philon d’Alexandrie*, Turnhout, Brepols, 2021 (Philosophie hellénistique et romaine, 15), 23,5 × 15,5 cm, 428 p., fig., 95 €, ISBN 978-2-503-59638-9.

A fronte di una cospicua serie di studi recentemente dedicati alla passione e alle passioni nella filosofia antica – tra i quali, in più occasioni discussi dall’autrice, troviamo B. Inwood (*Ethics and Human Action in Early Stoicism*, Oxford, 1985); M. Nussbaum, (*Therapy of Desire: Theory and Practice in Hellenistic Ethics*, Princeton, 1994); G. Reydams-Schils (*The Roman Stoics: Self, Responsibility, and Affection*, Chicago, 2005); J. Fitzgerald ([ed.], *Passions and the Moral Progress in Greco-Roman Thought*, London, 2007); M. Graver (*Stoicism and Emotions*, Chicago, 2007) – S. Weisser propone un poderoso studio dedicato al ‘modo’ di rapportarsi alle passioni: vale a dire a come, nel mondo antico, l’uomo in quanto ‘essere razionale’ le ha affrontate, ne ha fatto uso, se ne è difeso. Più precisamente la studiosa ha preso in esame l’approccio di tre pensatori che sono appartenuti o, quantomeno, si sono confrontati con la tradizione stoica: Cicerone, Seneca e Filone di Alessandria. A ciascuno di essi ha dedicato una specifica trattazione con l’obiettivo di verificare se, in un arco temporale di tempo abbastanza circoscritto (dal I saec. a.C. al I saec. d.C.), si potesse ravvisare un’evoluzione nelle modalità di controllo/difesa dalle passioni. Ciò ha comportato un’indagine approfondita tesa a mettere in luce la coerenza interna e le dinamiche argomentative di ciascuno dei tre pensatori, focalizzata sulle opere che sono risultate più significative rispetto al tema affrontato: in particolare il libro IV delle *Tusculanae disputationes* di Cicerone, il *De ira* senecano, e, quanto a

Filone di Alessandria, soprattutto le *Legum allegoriae*, il *De agricultura*, il *De migratione Abrahami*. Ovviamente S. Weisser si è preoccupata di allacciare la sua ricerca a quello che la tradizione greca risalente a Socrate e a Platone – ma soprattutto ad Aristotele – aveva messo in campo, prima che l’antica Stoa affrontasse la questione ritenendola decisiva rispetto alle implicazioni di ordine pedagogico, oltre che morale. In questa prospettiva appaiono significative alcune problematiche che, per brevità, così definirei: a) la questione terminologico-concettuale: cioè la chiarificazione del significato di ‘passione’; b) la questione psicologica: cioè la distinzione tra diverse ipotesi di strutturazione dell’animo umano; c) la questione dialettica: l’identificazione dei termini costitutivi della ‘controversia’ filosofica in atto. Quanto alla prima, S. Weisser non ritiene necessario distinguere in modo specifico tra emozione e passione; su questo in realtà la ricerca contemporanea si sta concentrando in modo puntuale: oltre al volume di J. Sihvola & T. Engberg-Pedersen ([ed.], *The Emotions in Hellenistic Philosophy*, Dordrecht, 1999), citato dalla studiosa, rinvio alle raccolte di saggi proposte recentemente da D. Cairns & D. Nelis ([ed.], *Emotions in the Classical World: Methods, Approaches, and Directions*, Stuttgart, 2017), e da L. Candiotti & O. Renaut ([ed.], *Emotions in Plato*, Leiden, 2020). Inoltre, è strategicamente preso in considerazione soprattutto il versante negativo-problematico della passione: è il caso della paura, dell’ira, dell’eros nella sua *facies* pericolosa. Quanto alla questione psicologica: in modo fruttuoso S. Weisser distingue la struttura tripartita dell’anima (di ascendenza platonica) a fronte della presunta visione monistica dell’antica Stoa. Opportuno appare – in questo caso – l’approfondimento dedicato all’interpretazione di Galeno della tesi di Crisippo: la studiosa presenta la questione in termini precisi e convincenti (p. 94-110), stando ai testi a nostra disposizione. Quanto alla questione dialettica: S. Weisser identifica due strategie ermeneutiche gravide di importanti conseguenze sul piano della controversia dottrinale e dei suoi sviluppi in ambito pedagogico, riassunte nella contrapposizione tra ἀπάθεια e μετριοπάθεια. L’analisi storica del lessico utilizzato nella controversia dottrinale presa a tema consente, secondo S. Weisser, di concludere come la polemica oggi formalizzata in ἀπάθεια vs μετριοπάθεια non abbia storicamente una consistenza terminologica precisa. S. Weisser infatti correttamente spiega che l’ἀπάθεια, riferita al *sapiens*, ha originariamente il significato di “assenza totale di sensazioni”, più che di “assenza di passione”, e che solo quando troverà un importante impiego nella letteratura consolatoria – specie di scuola stoica – emergerà una sua valenza difensiva epperò problematica. Al contrario, la μετριοπάθεια appare immediatamente riconducibile alla μεσότης aristotelica o, più tardi, di scuola peripatetica: di qui la sua progressiva opposizione all’ἀπάθεια degli Stoici. Si sarebbe dunque di fronte a un progetto di totale ‘eliminazione’ della passione (e perciò di raggiungimento dell’ἀπάθεια) in contrapposizione a un percorso educativo mirato alla ‘moderazione’ della passione. La studiosa poi ritiene di aver conseguito un ulteriore risultato chiarendo il significato di εὐπάθεια: la ‘passione buona’ non sarebbe una passione trattenuta o collocata all’interno di una serie di limiti tali per cui finirebbe per essere il frutto dell’applicazione della μετριοπάθεια. Piuttosto la dottrina delle εὐπαθειας andrebbe riferita alla dottrina delle impulsioni umane, in particolare al modo in cui occorre connettere il momento dell’assenso al formarsi della ‘pre-passione’. Seneca diventa il riferimento specifico per questa analisi e intorno alla concezione senecana si sviluppa l’indagine di S. Weisser (p. 191-236) che riconosce un progressivo passaggio dalla ‘pre-passione alla passione’ in virtù di un intervento decisionale del soggetto agente, il quale volontariamente ‘acconsentirebbe’ di cedere alla passione. Forse è possibile a questo punto concordare con la studiosa sul fatto che Seneca in *ep.* 85 e 116 si mostra vicino alla posizione peripatetica, in pratica riprendendo il percorso di Cicerone che riteneva compatibile la moderazione delle passioni con l’approssimazione alla felicità;

tuttavia occorre non perdere di vista la forte assunzione teorica presente nel *De ira* (sempre nel primo libro, 1.7.2-4), secondo cui una volta innescata, la passione diventa fuori controllo: *ratio ipsa, cui freni traduntur, tam diu potens est quam diu diducta est ab adfectibus; si miscuit se illis et inquinavit, non potest continere quos summovere potuisset*. Di fatto S. Weisser riconosce che Seneca “s’oppose farouchement à l’idée d’une naturalité de la colère” (p. 237) e, quindi, delle passioni. Resta peraltro non adeguatamente valutato lo iato tra la riflessione teorica di Seneca – che poggia su di una dottrina stoica ben assestata – e l’interpretazione che il filosofo medesimo ne dà in pratica. Probabilmente sarebbe stato opportuno controllare con più attenzione il modo in cui Seneca introduce la figura del *proficiens* rispetto a quella del *sapiens*: è proprio in riferimento al primo che ha senso ammettere un’apertura in direzione della ‘moderazione’, essendo evidente che al *proficiens* può mancare la perfetta visione della realtà e dunque la corretta applicazione della *uoluntas*. Seneca in ogni caso distingue bene i due approcci: come si legge nell’avvio dell’*ep.* 116, da un l’altro si tratta di *expellere* (questa la convinzione del saggio stoico), dall’altro di *temperare* le passioni (così ritengono i peripatetici). Quanto poi alla pre-passione, è certo che Seneca non arriva mai a usare un vocabolo davvero equivalente a *προπάθεια*: in *ira* 2.2.1 usa *motus*; in 2.2.2 troviamo *primus ille ictus animi*; in 2.3.5: *prima illa agitatio animi quam species iniuriae incussit*. Secondo M. Graver (*Philo of Alexandria and the Origins of the Stoic προπάθεια*, in *Phronesis* 44, 1999, p. 300-325), nonostante l’ipotesi di un incontro a Roma tra Seneca e Filone (nel 39 d.C.), non sembra sia possibile supporre, su questo punto, un’influenza diretta del primo sul secondo; anche per questo motivo la tematizzazione e il ruolo fondamentale delle *προπάθειαι* nel momento pedagogico-educativo andrebbero attribuiti proprio all’Alessandrino. Su questa linea si assesta anche S. Weisser che poi, in modo molto convincente, illustra la sua tesi su Filone: questi per la prima volta avrebbe operato una precisa distinzione tra *ἀπάθεια* e *μετριοπάθεια*. La prima corrisponderebbe al *raggiungimento perfetto* della virtù (e dunque rinvierebbe allo ‘sradicamento’ delle passioni) che appartiene al *sapiens* (nella figurazione biblica: a Mosè); la seconda si riferirebbe al *percorso* di raggiungimento della virtù, e dunque atterrebbe a colui che sta ancora procedendo verso la perfezione e che ha la capacità di ‘moderare’ le passioni (nella figurazione biblica: ad Aronne): così a p. 265, in riferimento a *Leg. All.* 3.132. Giustamente la studiosa si impegna poi a mostrare il ruolo che il Cristianesimo ebbe in riferimento soprattutto alla conciliazione tra *ἀπάθεια* e *μετριοπάθεια*, suggerendo nel contempo che la sistematizzazione dei ‘gradi’ di virtù troverà applicazione in ambito neoplatonico (p. 377-378). Val la pena riportare, in sede di riassunto finale, l’elenco dei singoli snodi tematici secondo cui si sviluppa questa impegnata ricerca di S. Weisser. “Premier chapitre : La controverse entre éradication et modération des passions dans les *Tusculanes* de Cicéron” (p. 19-182); “Bonnes et mauvaises passions” (p. 19-65); “Les acteurs de la controverse” (p. 66-90); “Les enjeux de la dispute” (p. 90-148); “La controverse à propos des passions et la tradition de la consolation” (p. 149-177); “Les termes *apatheia* et *metriopatheia* dans la consolation” (p. 177-182). “Deuxième chapitre : La controverse chez Sénèque” (p. 183-264): “Introduction” (p. 183-191); “De la pré-passion à la passion : défendre la possibilité d’une vie sans passions” (p. 191-236); “Éradiquer les passions ou vivre avec elles ?” (p. 236-249); “L’identité des défenseurs de la modération des passions” (p. 249-264). “Troisième chapitre : Philon d’Alexandrie sur la modération et l’éradication des passions” (p. 265-368): “La place de Philon dans cette étude” (p. 265-279); “Philon à l’assaut des passions” (p. 279-308); “Le paradoxe d’une modération des passions chez Philon” (p. 308-347); “La dispute à propos des passions : 4 *Maccabées* et les *pseudopythagorica*” (p. 347-368). A seguire, la conclusione (p. 369-375) e un epilogo (p. 377-379) che ricorda come – nel corso dei successivi secoli – la

controversia si sia cristallizzata intorno al significato di *apatheia* e *metriopatheia*. S. Weisser ne sottolinea l'importanza in riferimento ai Padri della Chiesa e, naturalmente, ad Agostino. In conclusione: nonostante qualche non sempre giustificata espansione in direzioni collaterali rispetto al tema affrontato, si può ritenere che la ricerca di S. Weisser raggiunga il risultato promesso. La storia della controversia tra 'sradicamento' e 'moderazione' mostra una sua precisa direzione che si sostanzia di una lettura adeguata soprattutto nel caso di Filone di Alessandria. Di questo esegeta del pensiero biblico alla luce della riflessione greco-romana è sottolineato il tentativo riuscito di 'armonizzare' tra loro i due diversi approcci da adottare di fronte alla passione che la precedente tradizione di matrice stoica puntava a contrapporre. A completare il volume è proposta una bibliografia molto ricca e affidabile (oltre 30 pagine) e l'*index locorum*.

Università Ca' Foscari – Venezia.

Stefano MASO.

Laurence WUIDAR, Fuga divina. *La musique dans l'écrit mystique du Moyen Âge à la première modernité*, Genève, Droz, 2021 (Cahiers d'Humanisme et Renaissance, 173), 22 × 15 cm, 444 p., 24,90 €, ISBN 978-2-600-06242-8.

È uno studio di alto volo e di profondo respiro quello che Laurence Wuidar dedica al tema affascinante della musica negli scritti mistici. L'arco cronologico preso in esame muove dal Medio Evo fino alla prima età moderna, sviluppando in questo modo l'abbrivio che la questione aveva conosciuto con Severino Boezio al termine del Tardo Antico: mentre questi, infatti, aveva proposto – secondo la classica tripartizione della filosofia (metafisica, morale, logica) – una partizione triplice della musica (*musica mundana, humana, instrumentalis*), il presente saggio si incarica di affrontare il carattere ulteriore della musica quale via privilegiata di incontro col divino. La musica si presenta come il viatico per un *itinerarium cordis in Deum*, nello sforzo dolce dell'orante e del contemplativo verso l'unione col sovrastanziale; posto che la componente ontologica della musica è antica come la filosofia – già la scuola di Pitagora parlava di una musica celestiale prodotta dai pianeti nei loro moti di orbitazione –, si tratta ora di avvertire un decisivo progresso, allorché il piano delle riflessioni accosta il superamento del contingente. Viene a delinearsi una forma di feconda antinomia intrinseca all'argomento in oggetto, giacché la musica da un lato si qualifica come disciplina dell'ordine (ché tale è il ritmo, essendo *numerus*), quando dall'altro lato essa cerca di eccedere se stessa nella protensione verso l'assoluto, infrangendo quindi ogni ordine. Centro dell'attenzione del saggio di Wuidar si connota il rapporto teso e speculativamente fervido tra *melos* e *logos*, le due parti complementari in cui si articola la dinamica musicale. La linea enciclopedica che faceva della musica un elemento nell'interno della più generale *institutio* – direttrice proveniente in ambito latino almeno da Varrone e recepita ancora da Agostino – viene ora trascesa verso la dimensione di eccezionalità dell'evento musicale: l'accadimento che si restituisce nell'audizione musicale si profila come un *quid* eccezionale che travalica i limiti della materia e urge verso le realtà sovraordinate. Si capirà di qui in modo agevole la tesi centrale del libro, cioè valorizzare il tratto mistico come connaturato e connaturale al fenomeno musicale, giacché quest'ultimo *quo talis* si afferma quale il meno materiale degli atti sensoriali della sfera umana: a differenza del caso delle arti visive, il cui referente è dotato di una rotonda materialità, l'auscultazione si dà entro una *humus* fondamentalmente svincolata da una referenzialità concreta (ove l'aria è puro mezzo di trasmissione e gli strumenti musicali saranno sorgente e non oggetto del *proprium* musicale). Wuidar conferisce il debito rilievo all'esperienza mistica di Paolo (II Cor 12, 2-4) allorché, ghermito al terzo cielo, l'Apostolo delle genti vede i cori angelici e percepisce

un'armonia ineffabile; siamo al cuore della questione, la musica come veicolo dell'ineffabile. Interviene qui una *melodia in corde* (p. 100), inno interiore capace di far trasparire l'essenza più intima e vera dell'uomo creato a somiglianza e immagine del mistero. Con l'ascolto della coscienza l'uomo trova dentro di sé i segni di un'armonia trascendente luoghi e tempi, in direzione di una *unio mystica* con le realtà superne di cui è icona. Lo sguardo viene ad affissarsi in questo modo su quanto si sottrae alla possibilità di ogni espressione, perché la dolcezza del paradiso che traspare in tale armonia traluce indicibile, come avvertiva Gregorio di Nissa (cfr. p. 283, n. 28). La teoria degli autori passati in escussione è amplissima, poiché l'orma degli scrittori più antichi si imprime nelle voci medievali: ad es. la visione musicale delle antifone angeliche presso Ignazio di Antiochia (*ante c.* 107) è messa in relazione (p. 230 ss.) con il modello profetico della trascrizione musicale di Ildegarda di Bingen (XII secolo), cui rimonta nello *Scivias* l'approfondimento del concetto di *symphonia* come manifestazione dello Spirito e ritorno all'Uno. Parimenti, il quasi contemporaneo Gioachino da Fiore ha osservazioni circoscritte sull'intervallo di ottava circa la comprensione di un articolo di fede o una verità non contingente (p. 265), nella plurima accezione della sfera del sentire in senso fisico o intellettuale o preternaturale. Non mancando di intridersi dei colori della pittura (Caterina di Bologna fu musica e pittrice), il portato gnoseologico dell'intreccio virtuoso tra visione e ascolto dei misteri trova una sua acmé nella visione dell'angelo musicante di Francesco d'Assisi, col quale viene concentrata l'attenzione sulla natura di cantico di molta parte dell'esperienza di vita del cristiano innamorato di Dio. Tra i molti spunti che il saggio contiene mette conto di rilevare ancora la cifra della musica che Brigida di Svezia (XIV sec.; p. 315 ss.) ascrive alla liturgia celeste: collocandosi nell'alveo dell'estasi angelologica e mistica aperta dalla tradizione di Dionigi ps.-Areopagita, le *Rivelazioni* brigidine si richiamano alla teorizzazione dei *Moralia in Iob* di Gregorio Magno circa la locuzione divina, laddove la musica è eguagliata al Giudizio tremendo e salvifico. Trascorrendo per Margherita Porete fino alle vette mistiche di Giovanni della Croce si coglierà che l'eccellenza della musica come via unitiva a Dio consta della sua natura amorosa, non essendoci musica senza amore, donde sgorga e si diffonde: aveva pertanto ragione Richard Rolle, quando scriveva che *cogitacio convertitur in canticum*, giacché la musica è la dimensione dell'incommensurabile, il trascinare di quanto eccede ogni limite fino a fondersi con Colui che è agape e Bene diffusivo di sé. In tutto questo resta sempre centrale in Wuidar la matrice biblica che informa l'intera disamina, sulla scorta di episodi ben noti come il canto di Miriam sorella di Mosè e Aronne (p. 85-86) che in Ex 15 inneggia al Signore per il passaggio del Mar Rosso: il canto è l'espressione dello stupore per il miracoloso, in modo analogo a come la musica lo è del trasporto mistico fuori dei limiti di natura. Al culmine della compulsazione di queste pagine il lettore non potrà che confermarsi solidamente nel convincimento che davvero vale il principio per cui *fides ex auditu*: come il senso acustico fu privilegiato al Sinài quando il Dio veterotestamentario parlò a Mosè senza però darsi a vedere e come Maria credette alla voce dell'angelo, così la musica – quale fastigio dell'arte dell'ascolto – si restituisce nei termini di accesso privilegiato al divino. Mistica e musica si compenetrano vicendevolmente verso l'Eterno – e merito grande del lavoro di Wuidar è consegnarci il gusto intellettuale di partecipare ai grandi autori che ebbero il privilegio di tale esperienza estatica.